

Dichotomie

Par Abell.



Ce roman est sous licence CC-BY-NC-SA-ND

Mail de contact : point-contact-edition@ik.me

À Rose et Marie-Anne qui n'ont pas dû comprendre ce qui se passait, Rose surtout.

À Léo qui devra se pardonner d'avoir été trop petit pour anticiper les douleurs qui furent provoquées.

Par ignorance, juste par ignorance.

À Laure pour ce qu'elle est, l'amour qui sauve, tout simplement.



NB : L'auteur s'est ici affranchi de deux règles grammaticales usuelles :

— L'accord du participe passé au féminin pluriel ne signifie pas nécessairement que le groupe évoqué soit exclusivement constitué de personnes de sexe féminin.

— De même pour l'utilisation du pronom personnel « elles ».

Toutefois, lors de cet emploi, l'exposant « 1 » sera utilisé dans cette édition, en espérant qu'il ne sera pas nécessaire dans les suivantes.

Entre deux villes de Bretagne, le 25 07 2024

Partie 1

De Nevers, une lumière.



Marie-Anne est une femme âgée. Son mari, de dix ans son aîné, est décédé il y a tellement longtemps qu'aucun de ses petits enfants ne l'a connu.

Elle eut quatre enfants :

— Philippe, divorcé deux fois, père de André, né de son premier mariage en 1967, marié depuis avec Lorette dont il a une fille, Cerise, née en 1980.

— Rose, célibataire.

— Mylène mariée avec Marc, ayant quatre enfants. Jean né en 1969, Léo en 1971, Charlotte en 1973 et Matis en 1979.

— Jacques marié avec Danièle ayant eux aussi quatre enfants. Valérie et Christophe, jumelles¹, nées en 1970, Pierrick né en 1972 et Anna née en 1978.

— Christine complète ce tableau. Elle eut une fille d'un premier mariage, Laure, née en 1972. Les deux ont été « adoptées » par l'ensemble de cette famille.

Été 1980.

– *Bonjour Mesdames.*

Rose accueillait Christine et sa fille Laure âgée de huit ans dans la station de Saincaize, une ancienne gare de triage pour la société des chemins de fer désormais laissée à l'abandon. Mais le Nantes-Lyon s'y arrêta, et ce n'était qu'à une dizaine de kilomètres de la ville de Nevers, destination finale de la maman et sa fillette pour des vacances presque en famille.

– *Bonjour Rose. Mais ce n'était pas la peine de venir nous chercher. Nous pouvions prendre la navette.*

Christine l'embrassa, puis aida sa fille qui souffrait sous le poids d'une valise démesurée pour son jeune âge.

– *Donne-moi donc ça !* intima Rose, d'un air qui refusait toute opposition.

Mais justement, la petite Laure n'allait pas s'en laisser compter aussi facilement. Elle serra les dents, se renfrogna, fit gonfler ses joues en signe de réprobation, et continua son ouvrage, soulevant, reposant, traînant le volumineux bagage.

– *Quelle tête de mule celle-là !* murmura Rose dans un sourire.

Laure délaissa un instant son rocher de Sisyphe et vint embrasser la femme d'une bonne cinquantaine d'année. Juste après, elle reprit son châiment.

– *Mais pas une tête de linotte,* ajouta Rose tout aussi doucement, pour la plus grande fierté de Laure.

Sur le chemin vers la voiture, chacune raconta son expérience professionnelle. Christine enseignait les sciences naturelles comme on disait à l'époque dans un collège de Nantes, tandis que Rose était directrice d'une école primaire exclusivement réservée aux garçons de bonne famille pour la partie sous son autorité. L'une était portée sur la promotion de la laïcité, de l'échange des milieux, pour ne retenir que la réussite par la récompense des talents, l'autre sur la religion et la défense de cette valeur intemporelle, en apparence hermétique à tout ce qui pourrait modifier cet équilibre hérité d'un ancien monde.

Mais les deux femmes s'appréciaient au-delà de ce qui les séparaient. Car l'amitié et la tolérance qui font qu'on accepte ce qu'on aurait juré combattre avec la dernière énergie sont plus fortes que l'idéologie pour ceux qui ont su garder leur esprit ouvert aux vents étrangers et aux saveurs inconnues.

Les vacances allaient se passer dans la maison de Marie-Anne, une femme âgée, la mère de Rose.

*

Marie-Anne avait eu quatre enfants : Philippe, Rose, Mylène et Jacques, les âges, ignorés de la jeunesse n'ayant aucune importance.

Elle vivait à l'année avec Rose, vieille fille par choix dans l'appartement de cette dernière. Rose aurait voulu embrasser une vie monacale. Mais, très tôt éveillée par de nombreuses visites, elle avait observé les mesquineries, les luttes d'influence ou de pouvoir, les

animosités provoquées par le manque et les frustrations nombreuses. Elle avait donc renoncé à cette vocation qu'elle allait accomplir seule. Jamais loin des autorités cléricales cependant. Elle se sentait investie de la noble et délicate tâche de l'éveil humain et religieux de la future élite locale dont chacun espérait qu'elle serait un jour appelée par un destin national, loin de la petite ville de Nevers repliée sur elle-même, depuis que le miracle des transports l'avait rendue si proche de la capitale rêvée par une jeunesse qui s'ennuyait ici avec application. L'école où elle œuvrait avait très en avance inventé la *mixité séparée*. Cela voulait dire que les deux sexes y étaient accueillis, mais jamais ne se mélangeaient. Et Rose, imprégnée des préceptes anciens, désireuse d'éduquer avec efficacité, ne se consacrait donc qu'aux garçons.

Son appartement était proche de la Loire, en hauteur, dominant ainsi la vallée alluviale, spectacle dont jamais Rose ne se lassait. C'est ainsi qu'au petit matin, avant sa journée de travail et quelque soit la luminosité, la température, elle passait un moment à boire son café en terrasse, contemplant la plaine régulièrement inondée, scrutant la vie qui y fourmillait grâce à une longue vue ancienne, une marine comme elle disait, dont personne, pas même sa mère, n'avait le droit de s'approcher, même pour un simple prêt. En hiver, elle s'éveillait ainsi, emmitouflée dans une épaisse couverture, plus légèrement vêtue aux demi-saisons, mais toujours décemment, protégeant sa pudeur d'un regard coupable qu'elle n'aurait pas détecté. Elle laissait alors son esprit vagabonder, en recherche de ces vies sauvages habituellement ignorées. Ainsi rassérénée, elle partait ensuite. En son for intérieur, même si elle acceptait avec joie de déménager lors de l'été pour la maison de ses parents pour les retrouvailles familiales, elle se promettait un jour de ne plus quitter la sienne, histoire de découvrir les secrets de la campagne à l'été, lorsque la vie ne s'y cachait plus, les renardeaux délaissant en matinée la protection du terrier, les belettes et autres prédateurs s'enhardissant à la recherche d'une proie.

Rose était la seule à ne jamais avoir senti l'appel du large, se sentant consacrée à cette terre, tout comme elle l'avait été par Dieu, et ce, dès sa naissance.

Les deux femmes délaissaient ainsi l'appartement pour l'ancienne demeure, celle qui avait vu naître la vieille dame, qui avait ensuite hébergé son amour et ses maternités puisqu'elle y était retourné définitivement dès la mort de ses propres parents.

Les familles s'y réunissaient à l'été. Les cousins cohabitaient ainsi l'espace de la saison chaude, partageant jeux, disputes et mentons levés, défis proposés, comme pour mimer l'âge adulte qui tous les guettaient, même ceux qui s'en croyaient protégés par une distance qu'ils percevaient comme infinie. Parmi les plus grands, il y avait André, Jean, Christophe et Valérie les deux jumeaux, presque tous du même âge, comme si l'appel de l'amour avait touché les parents la même année. Suivaient de près Léo, Pierrick et Charlotte, Laure également, et enfin les bébés, Anna, Matis et Cerise. Les premiers paraissaient des géants dotés de tous les savoirs, toutes les audaces. Les derniers au contraire, semblaient fragiles, gauches, ayant comme seul but de les imiter dans leurs défis et cabrioles.

*

Christine et Laure venaient de Nantes par le train, heureuses de ce moment en convivialité, pour la maman de l'échange avec sa belle-famille d'antan, pour la fille du contact avec ceux qu'elle considérait comme ses cousins, quand bien même il n'y avait entre eux aucun lien de sang.

Car Christine qui avait eu sa fille *d'un premier lit* comme on disait pudiquement, avait été contrainte de couper complètement les ponts avec la famille du père de sa fille. Ce

dernier, militaire de carrière avait rapidement disparu, incapable d'une vie loin de ses amis de caserne comme cela arrive très souvent. La famille du géniteur suivit le mouvement, n'appréciant que très modérément l'indépendance d'esprit d'une enseignante n'ayant aucun point commun avec la vocation de son compagnon, si ce n'est le jeu des hormones et du jeune âge qui allonge dans un lit des personnes fort disparates, pour la plus grande réussite du mélange des gènes.

Christine épousa ensuite Philippe, l'aîné des enfants de Marie-Anne. Le mariage ne dura pas, mais la famille se prit d'affection pour cette *mère célibataire*, statut original et regardé encore avec suspicion dans cette époque des années soixante-dix. Le lien avec l'ancien époux se résuma à une amitié superficielle, puis, avec le temps, se confondit en un respect qui fit oublier la proximité ancienne des corps autrefois gourmands et liés. Chacun prit donc Christine pour un membre de la famille à part entière. Cette dernière par contre, profondément déçue de ses quelques tentatives de couple, se promit de ne plus jamais aller batifoler du côté des amourettes et autres frivolités pour lesquelles elle ne se sentait aucune prédilection et aucun talent.

Même si elle appréciait son travail elle se consacrait désormais à sa fille. Le lien entre les deux était puissant. Protectrice, elle couvait Laure tout en lui laissant assez de place pour s'épanouir, exploit rarement accompli dans une famille, qu'elle fut composée de deux parents ou d'un seul. Du coup, un dialogue sincère était possible entre elles. C'est ce lien pur qui maintenait Christine en vie malgré sa solitude. Elle n'en avait pas conscience car jamais elle ne se serait permise de juger de la vie des autres, persuadée que la sienne était un échec. « *Mère célibataire, enseignante en collège, ce qui veut presque dire employée de mairie, je ne suis pas un modèle de réussite* ». Ce à quoi, un soir en pensant à autre chose, sa fille avait répondu « *Rose est bien une employée de Marie, elle. Et tu n'as rien à redire à cela ?* ». Estomaquée par une réponse aussi violente, sa mère avait préféré garder le silence, ce qui devait être la seule réponse attendue par Laure. De ce jour, elle se demanda si elle avait enfanté d'une fille ou d'un monstre précoce.

Car Laure était tout aussi modeste que réservée. Liante, ouverte, subtile, elle comprenait de façon intuitive les relations. Elle avait donc de nombreuses amies, sans pour autant être d'une compagnie recherchée à cet âge par des fillettes souvent en quête d'un modèle à suivre et à recopier. Elle travaillait bien à l'école, sans en faire trop, gardant ainsi sa discrétion.

*

Pour les deux femmes et la fillette accablée de son bagage, la voiture fut enfin en vue.

- *Me laisseras-tu poser ta grosse valise dans le coffre ?* demanda Rose d'un air souriant à Laure, jambes pliées pour être à sa hauteur.
- *Oui tante Rose*, répondit la fillette en rougissant.

Bien sûr, la tante indestructible qui en avait vu d'autres se colora à l'énoncé de ce titre familial.

Sur le côté, Laure attendit que Rose s'installât à son tour dans la 2CV avant d'accepter de monter à l'arrière. Il faut dire qu'en cet âge impitoyable, la jeunesse trouvant chez la femme un embonpoint qui n'était que relatif et provoqué par le gabarit de la vieille Marie-Anne et de son autre fille Mylène, il était d'usage pour les enfants de regarder le côté gauche de la voiture s'enfoncer d'une bonne dizaine de centimètres lorsque Rose y prenait place. Ce fut donc après ce moment espéré que Laure monta en pouffant.

- *Les cousins de Toulon sont là ?* demanda-t-elle en s'accrochant de ses petites mains au fauteuil de la conductrice, cherchant son regard dans le miroir intérieur.

Rose leva le menton de façon à observer le visage de Laure et répondit :

- *Oui Laure. Les « Mylène » sont arrivés hier. Léo est donc là.*

De nouveau la fille s'empourpra.

*

Laure faisait allusion à Mylène et Marc. Mylène était la troisième enfant de Marie-Anne. Avec Marc, ils habitaient un petit appartement dans une banlieue de Toulon qu'on qualifierait plus tard de *défavorisée*.

Comme *laïcité* rimait pour Mylène avec *perte de son humanité*, ses enfants furent tous scolarisés dans une école confessionnelle, celle très en vue du centre-ville bourgeoise et recherchée pour Léo, malgré les sacrifices que cela exigeait. « *Ici, ils sont tous communistes. Et les soviets attendent leur heure pour faire de notre société un gouffre d'athéisme, source du plus grand malheur de l'humanité* », disait régulièrement sa mère à ses quelques amies, qu'elles fussent ou non converties aux lendemains qui chantent promis par l'idéologie à la faucille et au marteau.

Marc, en son temps, travaillait dans le bâtiment. *Un jour de malchance*, comme cela fut rapporté par le patronat, il trébucha sur un échafaudage mal étayé, glissa, et si fit une fracture du crâne. De ce jour, il fut incapable de travailler et de s'ouvrir à nouveau sur le monde. Dépressif non diagnostiqué, ce qui ne change pas grand-chose dans les cas graves, sauf à aimer les camisolés chimiques, il se replia sur un univers sans couleur, peuplé de regrets et d'espoirs déçus. Mylène, sa femme, voulut reprendre un travail à mi-temps mais jamais n'en obtint l'autorisation maritale. Marc fut employé par une association caritative comme secrétaire en matinée seulement. Cette fonction était l'aide discrète qui apportait un complément sans lequel, malgré les différentes allocations, jamais la famille n'aurait pu survivre à une telle précarité.

Ils avaient quatre enfants. Jean né en 1969, Léo en 1971 soit une courte année avant Laure, Charlotte en 1973 et enfin Matis encore bébé, né en 1979.

*

- *Il y a aussi oncle Philippe, et donc André le plus grand de tes cousins, avec Lorette sa nouvelle femme et la petite Cerise*, ajouta Rose à la dérobee. *Un bébé. Tu aimes les bébés ?*

Laure haussa les épaules. « *Comme si être une fille devait m'obliger à tomber en pâmoison devant ces petits êtres bruyants !* », se dit-elle.

*

Philippe était l'aîné des enfants de Marie-Anne. Divorcé une première fois, il ne voyait son fils André que pour les vacances. Il avait ensuite vécu une courte histoire avec Christine, avant que de rencontrer Lorette sa troisième femme, et de faire avec elle la petite Cerise, nouvellement née, encore nourrisson.

*

- *Quelle drôle de mode. Cerise est un fruit, pas une fille ?* s'interrogea Rose, montrant ainsi son attachement aux traditions.
- *L'important est qu'elle soit aimée,* corrigea Christine.
- *Ça elle l'est, tu peux m'en croire. D'ailleurs tu verras. On dirait que Philippe a une peur panique de la perdre...*
- *Il n'a qu'à garder la mère alors,* intervint Laure, déclenchant le rire des deux femmes.

La maison fut enfin en vue.

Une fois arrivée, Laure aurait bien voulu courir à la rencontre de ses cousins. Mais sa mère lui intima l'ordre d'aller saluer la vieille Marie-Anne qui les attendait, observant avec une visible impatience teintée de gaîté l'arrivée de la voiture pétaradante à la signature si caractéristique par son bruit à nul autre pareil.

Laure prit donc le temps d'embrasser Marie-Anne.

- *Bonjour grand-mère. Je peux t'appeler grand-mère ?*
- *Bien sûr Laure. Tu peux m'appeler comme tu veux, mais je suis ta grand-mère et tu es ma petite fille. Car les liens du sang ne sont rien devant ceux du cœur. Mais toi ma petite fille ? Comment veux-tu que je t'appelle ?*

La fillette se blottit davantage contre le buste desséché de Marie-Anne qui venait de s'asseoir sur un fauteuil du séjour, prit son pouce en bouche, et murmura

- *Ta petite fille.*

Elle s'assoupit un court instant puis l'appel de ses cousins se fit plus fort.

Elle se leva d'un bond en entendant les cris qui venaient du bac à sable et se précipita vers l'endroit. Elle constata avec satisfaction que le cousin Léo y était bien présent. Celui-ci se retourna, la considéra avec une visible interrogation, puis, voyant qu'elle ne viendrait pas se mêler aux autres, reprit son travail de terrassement entamé avec un camion en plastique disposant d'une benne articulée. Il jouait en solitaire, ignorant ses voisins bruyants qui tentait encore et encore l'édification de l'éternel château de sable.

Laure s'éloigna vers la partie arrière du jardin. Le terrain était vaste, profond d'une centaine de mètres. La première moitié était consacrée à l'agrément mais la deuxième était réservée à la production de fruits et de légumes.

*

Cette partie était cultivée par un monsieur sans âge, Ümit, raillé gentiment pour ses origines étrangères. Il venait d'un pays inconnu dont on oubliait avec application le nom. Car si on retenait le mot *Turquie* dont les anciens disaient en lieu et place *empire Ottoman*, Ümit répétait inlassablement qu'il venait de la province de *Gümüşhane*, ce que chacun oubliait avec une étonnante constance.

Et si cette parcelle proche de la maison offrait à Marie-Anne le fruit de son travail quotidien, l'autre, plus lointaine était la propriété de son cultivateur en totale exclusivité. Ümit repartait ainsi le soir avec un grand sac rempli de légumes et de fruits lorsque la saison était propice. Il était à ce moment alors fier et impressionnant, taisant les éternelles plaisanteries sur ses origines lointaines.

En dehors de ces rares moments de triomphe, Ümit était modeste, gentil avec ceux qui le respectaient, ténébreux et imposant avec les autres. C'est ainsi que son regard perçant se posait sur l'enfant qui avait eu l'audace de lui voler une fraise. Une énorme fraise, bien plus grosse que celles qu'on trouvait sur les marchés, avec un parfum et des couleurs irrésistibles. Car sans qu'on sache par quelle magie orientale il opérait, Ümit devinait toujours qui était le larron. Et les traits envoyés par les yeux noirs toujours démasquaient le pillard bien plus sûrement qu'une longue et fastidieuse enquête qui aurait été menée par un célèbre détective, qu'il fut britannique ou belge, sur une île moquant la peau de couleur sombre ou dans un train en direction de la sublime porte.

La partie arrière du jardin commençait juste après le bac à sable et la table en pierre garnie de banc, le tout imitant le règne végétal comme le bon goût de l'époque l'exigeait. « *Cela rappelle le jardin des abbesses* » avait coutume de dire Philippe, le parisien de la fratrie, rappelant sans doute ainsi une supériorité définie par l'antériorité. Deux allées latérales bordaient des parcelles parfaitement cultivées. Au premier plan des fruitiers, ensuite les fraisiers et enfin des légumes de toute sorte. Pour cette partie, la récolte était partagée à parts égales entre le cultivateur et le propriétaire du lieu.

Laure s'approcha de Ümit. Ce dernier se consacrait à une de ses interminables séances de labeur. Il dépouillait la partie autorisée du règne végétal de celle qui venait l'enserrer, la contraindre, pour profiter à sa place des bienfaits des engrais et produits artisanaux éloignant limaces, escargots et autres rampants qui ne pensaient qu'à dévorer. La voyant arriver, Ümit vint vers elle et prit la menotte fragile dans la sienne, celle caleuse et assombrie des travaux de la terre. Lui l'homme distant, à la voix rare, aux gestes parcimonieux, par cette offrande indiquait pour qui savait regarder la joie, le respect et l'affection qu'il avait pour elle. Laure l'aida en ramassant les herbes folles arrachées par les mains expertes d'un coup sec et précis.

Dans ces moments, elle ne parlait pas, mais écoutait les chants murmurés par la voix rauque. Une fois le travail accompli, ou lorsque Ümit devinait qu'elle allait repartir, il la prenait de nouveau par la main, sans un mot, l'accompagnait devant les plans de fraise ou sous les fruitiers et, toujours par son regard, la laissait choisir sa récompense.

Ce que préférait aussi bien l'homme que la fillette, était le court instant du choix. Ce moment durant lequel le regard embrasse la totalité des espoirs fous qu'on pouvait se permettre. Les yeux bleus de Laure se portaient à la vitesse de l'éclair sur tous les motifs de sa concupiscence et durant ce court moment, elle avait en bouche toutes les saveurs sucrées, tous les bienfaits d'une nature généreuse.

Mais il fallait choisir. Alors elle montrait à Ümit sa préférence. Et les mains de ce dernier se faisaient délicates. Elles n'arrachaient plus. Elles cueillaient avec une infinie délicatesse, sans déposer le moindre morceau de la terre qui les recouvrait sous les ongles jaunis ou sur les sillons nombreux des membres anciens, profondément incrustée par les années et l'éternel labeur. La pomme, la poire, la fraise était par lui cueillie, puis dégustée par la jeune fille. La fillette se délectait alors, récompensant ainsi le vieil homme impassible par ses yeux abandonnés, ses sens entièrement tournés vers cet accomplissement sucré.

Ümit enfin lui montrait par un index vertical devant sa bouche posée que le silence était leur pacte, et Laure repartait heureuse.

Moins heureuse que Ümit cependant.

Il en fut ainsi cette fois-là encore.

*

- *Bonjour Christine*, dit Marie-Anne en guise d'accueil une fois la fillette appelée par les joies de son jeune âge.

Les deux femmes échangèrent, Marie-Anne racontant qu'elle n'avait plus rien à raconter, mais qu'elle avait plaisir à observer la vie de ses proches. Christine tenta par quelques phrases le partage ce qu'elle croyait être la plus banale des existences, ignorant sans doute encore que ce sont les petits riens qui remplissent et forgent les souvenirs plus tard, lorsqu'on regrette les moments passés qu'on croyait monotones. Elle dit les difficultés de son travail d'éveil, celles de la compréhension de son étrange fillette, mais elle tut celles de sa solitude. Celles tellement pesantes, tellement collantes, tellement usuelles qu'elle trouvait cela presque normal. Celles tellement intimes qu'il était impossible de les partager.

- *Elle a l'air d'aller bien la petite*, rassura Marie-Anne de sa voix douce.
- *Elle m'inquiète*, répondit Christine.
- *Tous les enfants inquiètent. C'est une loi de la nature.*
- *Oui... Mais elle*, poursuivit Christine. *Elle est étrange et fragile.*
- *C'est une hyper-sensible. Elle est très intelligente et perçoit tout. Elle a les souffrances de ses qualités*, répondit Marie-Anne.
- *Elle est capable de colères et de bêtises. Elle me fait peur parfois. Je crois que j'ai raté quelque chose.*
- *Quoi donc ?*

Et Christine raconta l'absence de père, son incapacité à lui en trouver un. Marie-Anne lui expliqua qu'on ne se mariait pas pour trouver un géniteur de substitution, que la fragilité de Laure était aussi sa force, car au moins, elle ressentait et se construisait. Elle lui affirma qu'elle la trouvait très bien, très forte, pas si fragile que ça.

- *Et très douée pour se faire aimer. Tellement futée qu'elle sait ce qu'elle doit faire pour développer cela. C'est étrange... Elle a déjà choisi on dirait. Lui c'est moins sûr.*
- *De quoi parlez-vous Marie-Anne ?*
- *... De rien... Nous verrons plus tard. Nous avons le temps. Eux aussi d'ailleurs.*

Elle prétextait la nécessaire préparation des lits pour les deux nouvelles estivantes. Elle refusa l'aide de Christine, prétextant qu'elle serait plus utile en se reposant, au moins pour ce soir, tout comme elle déclina la proposition de les faire dormir dans le même lit. « *Un enfant ne dort pas avec ses parents. Cela ne se fait pas.* » Elle mit ainsi fin à la discussion.

*

Derrière le séjour se trouvait un grand salon obscur occupé par une immense bibliothèque à deux vantaux remplie de trésors sans âge ainsi que par deux lits. L'un des côtés était autorisé aux enfants, l'autre interdit. Car c'était là que dormaient Marie-Anne et Rose à l'été. La fenêtre qui donnait sur la rue était perpétuellement close par des rideaux cramoisis qu'on entrebâillait lorsqu'un cousin venait lire sur l'un des deux grands fauteuils. Les enfants pouvaient les utiliser après avoir passé auprès de l'une des deux femmes l'examen de propreté des mains. On proposait alors quelques livres au visiteur, choisissant avec soin, de façon à lui épargner des sujets trop abrupts ou des images jugées licencieuses. Car celui qui en avait fait collection avait une visible propension pour les gravures inspirées de tableaux célèbres, tant il est vrai que la nudité féminine de tout

temps conspuée fut toujours une source d'inspiration pour l'artiste même aux époques d'intransigeante censure, comme le montrèrent les vierges allaitantes par exemple que les garçons regardaient avec gourmandise lorsqu'une cérémonie leur en donnait l'occasion. C'est pour cette raison d'Anastasia qu'une moitié était autorisée et l'autre interdite.

Sur le côté de la grande salle où se déroulaient les repas, tout proche de l'entrée officielle de la maison, se trouvait un grand escalier en bois qui tournait et amenait à l'étage. Marie-Anne l'emprunta.

Le deuxième niveau était constitué de deux grandes chambres et deux autres plus petites, ainsi qu'un réduit sur le côté, éclairé d'une minuscule fenêtre dont l'huis bloqué par la rouille jamais ne s'ouvrait.

L'une des vastes pièces était garnie de cinq lits. Il s'agissait de la chambre des garçons, du moins ceux assez grands pour ne pas importuner leurs voisins par les insupportables pleurs nocturnes. L'autre était comme il se doit celle des filles, avec quatre couchés et une armoire. Une imposante commode surmontée d'un gigantesque chat en céramique doté d'un talent magique. Il vous suivait du regard quelle que soit votre place si vos yeux avaient le malheur de se poser sur lui. Il demeurait ainsi à surveiller le lieu tel une Joconde malfaisante. Et toutes¹ le craignaient, même les garçons qui venaient régulièrement le contempler, espérant ne pas être dévoré durant la nuit. C'est ainsi qu'au moment du coucher, les plus grandes devaient rassurer les plus petites. Car dormir avec une veilleuse y était interdit au prétexte d'économie. Le seul gardien nocturne autorisé en était donc le menaçant greffier.

Les autres chambres étaient étroites, l'une occupée par le plus jeune des enfants de Marie-Anne, Jacques et son épouse Danièle qui n'étaient pas encore arrivées¹. L'autre cellule était pour l'aîné de Marie-Anne, Philippe, et Lorette sa compagne, et Cerise nouvellement née. Les quatre adultes veillaient ainsi au respect du silence et à la bonne marche de l'étage.

Le réduit était occupé par Christine. Laure y dormait près de sa maman lorsqu'une colère la possédait, ou si une terreur nocturne la menaçait. Depuis peu Laure avait rejoint la grande chambrée des filles sous l'autorité du fameux félin sournois au regard scrupuleux dont elle avait moins peur. Christine y était en solitude désormais. C'était une sorte de punition pour la femme célibataire, assez voisine au final de celle de Rose qui n'avait quant à elle aucune intimité, mais le privilège de partager celle de sa mère, s'opposant ainsi à l'injonction définitive émise juste avant par Marie-Anne sur la chambre parentale interdite aux enfants. Laure, assez grande, sans doute munie d'une meilleure assurance, dormait maintenant avec grand plaisir auprès de celles qu'elle appelait ses *cousines*.

Le dernier niveau était constitué d'une vaste pièce de jeux occupée par un billard ancien, un jeu de boules en buis à loger dans des trous surmontés du prix qui y était attaché. Le divertissement était interdit aux enfants au prétexte de fragilité. Mais curieusement, le billard, malgré l'apparente inconsistance d'un tapis usé, était quant à lui autorisé aux mains si peu précautionneuses. Sur son côté étaient déposées deux cannes et une boîte en carton qui partait elle aussi en lambeaux, tapissée en son fond par un velours tout aussi épuisé sur lequel se trouvaient les trois boules. Une blanche, une autre identique mais piquée d'un point visible qui l'en distinguait, et une dernière noire. Car il s'agissait d'un billard à *la française*, et jamais le moindre hôte n'aurait eu l'incongruité d'en proposer un d'une nationalité transatlantique.

À cet étage se trouvait la pièce de toilette. Elle était plutôt misérable tant elle était sommaire. Elle n'était occupée que d'un lavabo, ainsi que d'un bidet à la mystérieuse fonction. Et lors du légitime questionnement sur sa présence par une jeunesse incrédule, l'adulte refusait l'interrogation d'un air gêné. Point de douche, encore moins de baignoire. La toilette était aussi réduite que superficielle et rapide, ce qui était sans doute compatible avec le grand nombre d'occupants à l'été.

Une dernière chambre étroite et isolée était occupée par Mylène, troisième enfant de Marie-Anne et son époux Marc. Longtemps les enfants ne comprirent pas cette position isolée et moins accessible.

L'officielle raison de cette réclusion pour le couple en était l'isolement de Marc. Celui-ci toujours taciturne passait l'essentiel de ses journées alité tel un vieillard cacochyme, écoutant son sempiternel poste radio les yeux clos, pour se plaindre ensuite du sommeil qui le fuyait de nuit. Personne n'osait lui faire réflexion de l'incompatibilité entre une journée sans effort et des ténèbres douces et rassurantes.

*

De retour la bouche rougie par la fraise juteuse qui en occupait visiblement la totalité de l'espace, Laure rejoint enfin ses cousines¹.

Il y avait Jean maintenant âgé de onze ans, un garçon gentil et timide, un peu malhabile, cherchant le contact et l'affection d'un père qui ne s'estimait déjà plus et se sentait incapable d'assumer le moindre élément qui toucherait à l'affect. Il était donc en souffrance, multipliant les échecs, sans qu'on sache lequel le mettrait enfin sur la voie de la rédemption.

Suivait Léo, un an plus âgé que Laure comme déjà compté. Un enfant ténébreux, vivant visiblement *dans sa tête*, précoce, semblant indifférent à la figure paternelle. Il s'en défiait, de façon à se protéger sans doute du courroux permanent qui détruisait son grand frère tout comme sa petite sœur. L'absence de dialogue entre l'homme et son fils était frappante. Ils ne s'adressaient la parole que pour des raisons techniques. Le contact avec sa mère semblait de même très distant. Mylène faisait tout son possible pour entourer Léo d'une affection qui semblait le blesser comme une eau trop chaude déversée sur un corps trop froid. Il semblait de même se protéger de l'affection des autres. Seule sa tante Rose semblait pouvoir l'approcher, bien que, là encore, on sentait que quelque chose clochait entre eux. Avec ses cousins, il était tout autant réservé. Laure avait le droit de s'approcher de lui, mais par intermittence seulement.

Charlotte était la troisième enfant, venue deux ans après Léo. Elle était curieuse, volontaire, n'évitait jamais l'affrontement avec un père pourtant d'une susceptibilité extrême. Elle pouvait hurler lors d'affrontements, claquer les portes et disparaître de longues heures. Assez réceptive à la personnalité de Léo, elle l'admirait en silence. Elle était détestée par Rose pour une raison inconnue de tous. Son père s'en fichait, sa mère n'y pouvait rien. Mais son désir de savoir, sa capacité à se lier la sauvaient de l'enfer affectif qui aurait dû être le sien si Rose et Marc avaient été les seuls maîtres à bord.

Matis enfin était un jeune garçon sensible. Âgé d'une année à peine, il avait réussi à conquérir l'indulgence de son père par une demande permanente de ses genoux, tout comme par une admiration pour cet homme si grand et si fort. Il était également en pâmoison devant les autres cousins et leurs incroyables pouvoirs magiques, comme attraper un ballon en plein vol, réussir à tenir en équilibre sur un vélo presque immobile. Motivé par cette admiration, il était d'une précocité physique étonnante, puisqu'il arrivait

tant bien que mal à sauter d'un pied sur l'autre, grâce à un entraînement quotidien il est vrai.

Les quatre enfants jouaient donc au bac à sable protégé de la possible chaleur ou de l'ondée légère par une tonnelle. Plus précisément, Léo s'activait seul devant une construction imaginaire en imitant le bruit de camions, d'ouvriers vociférant, tandis que les autres collaboraient, en se disputant bien sûr, avec pour but l'érection d'un château qui devait être grandiose. Il était constitué déjà d'un long mur d'enceinte garni de nombreuses tours de guet, « *car l'ennemi ne saurait tarder* ». Il restait à en achever la partie intérieure qui allait être dotée d'un donjon majestueux, ainsi que, clou du projet grandiose, d'une route qui devait y mener, percée par un tunnel pour que les petites gens puissent s'activer sans rentrer dans l'endroit réservé à la chevalerie admirée.

Laure considéra Léo d'un sourire, puis l'évita suite à son absence de réaction et s'approcha des autres. André l'accueillit en s'exhibant. Il était vêtu d'un short et d'un T-shirt moulants, visiblement fier de son développement physique.

- *La petite Laure !* lui dit-il en message d'accueil. *On fait un bras de fer ? Tu as le droit d'utiliser les deux toi.*

Et déjà, il gonflait ses biceps. Son père Philippe passant par-là l'interpella.

- *Contre moi, ce sera toi qui auras droit aux deux*, lui lança-t-il d'un regard méprisant. *Et tu n'auras aucune chance*, ajouta-t-il en riant.

André, le fils de Philippe était âgé de treize ans. On sentait déjà en lui un corps impatient de se développer. Être le plus vieux de cette cousinade lui permettait de monnayer au prix fort ce redoutable privilège. En tout temps il prétendait ordonner au prétexte du savoir, de biscoteaux plus développés, ce qui change tout à cet âge encore, sans qu'on sache qui parmi eux, ayant quitté son corps d'enfant, serait plus tard réellement le plus fort. Il passait beaucoup de temps à soigner son apparence, déjà sensible à l'éveil du corps qu'on lui promettait, le sculptant par des exercices quotidiens de musculation.

Dans les faits, comme souvent, il manquait de confiance en lui, son père se montrant d'une exigence permanente et ne manquant aucune occasion pour lui montrer combien il le décevait. C'était du moins la perception qu'en avait André. Dans la réalité, Philippe, lui-même le plus âgé devait ressentir violemment le droit d'aînesse, mais aussi l'exemplarité qui lui était attachée. Il ordonnait à sa jeune femme Lorette, et observait avec son œil critique le résultat des efforts de sa compagne. Celle-ci était admirée en silence pour sa jeunesse et l'infatigable énergie qu'elle consacrait à rendre heureux l'intransigeant mari. Philippe protégeait et prenait en charge le poids des décisions. Lorette exécutait et était aimée en retour. Chacun trouvait ainsi son compte. Pour sa relation complexe avec son fils, il y avait un malentendu initial, sans doute amplifié justement par cette proximité d'aînesse qui les éloignait au lieu de les rapprocher, comme cela arrive souvent.

Par compassion, Laure ignore un défi qui, il est vrai, n'avait eu comme seul intérêt que de voir un garçon fragile rabaissé par son père. Elle s'approcha et observa la construction.

- *Vous avez fait à l'envers. Vous ne pourrez pas faire le donjon, encore moins la passerelle dans cet ordre. Il fallait commencer dans celui inverse et terminer par les murs d'enceintes*, dit-elle.
- *Non*, affirma péremptoire André. *Tu n'y connais rien ! J'ai étudié ça à l'école. On a nous a même projeté un film sur un château qui se construit actuellement et selon*

les techniques de l'époque. Jamais on ne commence par le donjon. C'est toujours par le mur d'enceinte !

Et les enfants reprirent leur tentative, ignorant la remarque. Laure s'approcha de Léo.

– *On fait quelque chose tous les deux ?* demanda-t-elle.

Léo la dévisagea et lui proposa d'aller voir un vieux voisin, monsieur Jarre. Tandis qu'ils s'éloignèrent pour enfourcher leur vélo, ils entendirent les disputes qui montaient, au prétexte d'un genou qui avait détruit une partie de la construction réalisée. Rapidement l'ouvrage se retrouva à terre dans des cris, faisant intervenir les adultes pour calmer les esprits.

Léo choisit le plus beau vélo, celui que sa tante Rose avait acheté officiellement pour la jeunesse, dans la pratique pour Léo exclusivement.

Cette préférence s'expliquait et était donc pardonnée par tous les adultes. Rose avait été la mère de Léo durant ses trois premières années et ne savait rien lui refuser.

Pour l'engin convoité, il s'agissait d'une bicyclette rutilante de couleur bleue au cadre garni d'un autocollant « *PEUGEOT* » voyant qui faisait la fierté de celui qui avait la chance de le chevaucher. La tante scrupuleuse ne le prêtait qu'avec parcimonie, scrutant son état à la fin de la promenade, afin de gourmander celui qui aurait eu l'audace de le rayer.

Léo ajusta la selle à la hauteur de la petite fille. Certes il resterait bien trop grand pour elle, mais en danseuse, elle pourrait s'en servir plutôt que d'enfourcher un des vieux clous rouillés à la disposition des enfants. Il choisit le mieux réglé de ces derniers et ils s'en allèrent ainsi, absorbant la longue côte qui débutait leur périple en soufflant et en souriant. Le garçon veilla à ne jamais distancer la fillette qui ahanait, se déhanchait, mais suivait le rythme coûte que coûte. Ils arrivèrent alors à Marzy, lieu de retraite du vieil homme.

*

Monsieur Jarre habitait une modeste petite maison entourée d'un grand jardin propre, avec des cages à lapin, un poulailler, une remise remplie d'un indescriptible fourbi, d'araignées immenses et blanches de ne jamais avoir connu la lumière et qu'on ne souhaite observer que de loin tant cette couleur ne leur sied pas, histoire de faire des cauchemars plus tard lors du premier frôlement nocturne.

Le vieil homme en journée ne se trouvait dans sa maison que pour recevoir les jeunes enfants, les gaver de sirop d'orgeat, souvenir de son enfance à lui disait-il, et de gâteaux secs. La jeunesse pouffait silencieusement en s'abreuvant de la boisson à l'odeur de la colle blanche exigée par l'année scolaire dont la rumeur disait que c'était une drogue. Avec la conscience d'un démarcheur pour la confrérie des dentistes, les enfants se cassaient les dents sur les biscuits en pierre qui, seuls, semblaient capables de résister à l'humidité de l'hiver dans ce pays glacé.

En dehors des heures du goûter, on l'y trouvait à s'occuper de sa basse-cour, mais surtout à bricoler dans le réduit proche de la remise aux mystérieux objets polis par le temps, rouillés par les siècles. Parfois il grommelait, partait alors les sourcils froncés pour la caverne aux arachnides qui les terrorisaient tous sauf le vieux monsieur, puis revenait enfin souriant avec l'objet qui lui manquait. Il refermait précautionneusement la porte à clé, et se remettait à un travail que chacun savait inutile, sauf encore la temporalité que lui seul

parmi les adultes semblait vouloir accélérer, comme s'il attendait quelque rendez-vous inconnu des autres.

Et si l'étrange homme souriait et accueillait, si jamais il ne se plaignait, monsieur Jarre patientait en cachant ses pleurs.

Car il y eut une madame Jarre autrefois disait-on. Elle lui avait fait un enfant, mais s'en était allée avec le nouveau-né pour l'autre monde, le laissant désespéré et seul. Le sourire barrant son visage était le subterfuge par lequel il tentait d'oublier que sa seule issue, son unique désir était de les rejoindre.

*

Dans le dernier faux-plat, la maison enfin en vue, Léo plaisanta sur les futurs casses-dents et le verre de colle blanche qui leur étaient promis.

- *Bonjour Les enfants !*
- *Bonjour monsieur*, répondirent-elles¹ en cœur.
- *Tu es toute rouge Laure ! Viens donc. J'ai un bon sirop et des petits gâteaux.*

Les rires l'encouragèrent à leur apporter l'habituel goûter. En attendant elles¹ allèrent visiter les animaux, leur déposant à travers le grillage la nourriture qu'elles réussirent à se procurer. Laure osa dire à Léo qu'il lui faudrait grandir et deviner les causes de la présence de ces créatures. Léo préféra en rester à ce paradis pour les petits animaux à la fourrure si douce, ou pour les volatiles si craintifs, un peu bêtes, mais attachants au final.

- *Alors mon petit lionceau, comment ça va les vacances ?* demanda le vieil homme.
- *Bien monsieur.*
- *Ohohoh ! L'an dernier tu m'appelais Jean.*
- *Oui Jean*, répondit penaud le garçon.
- *Je l'ai vu tout petit !* confia-t-il à la fillette. *Tu connais l'histoire ?*

Laure fit non de la tête, mais Léo, au prétexte des lapins dans leur clapier, dévia la conversation sur autre chose.

À la demande de Léo, ils allèrent leur apporter un peu de nourriture puis les caresser. Léo s'extasia sur la beauté de leur pelage, reprochant à ce monsieur de les emprisonner dans un si petit endroit. Laure souffla à l'oreille du garçon qu'il savait très bien le destin promis aux animaux doux comme un nounours d'enfant, semblable à celui que Léo avait abandonné il y avait si longtemps, celui qu'il n'avait jamais voulu reprendre et caresser, pas même d'un simple regard, comme si jamais il n'avait été dans sa vie. Léo feint de ne pas comprendre.

Les deux enfants prirent ensuite le chemin du retour. Laure exultait. Elle allait pouvoir jouir du vent contre ses joues et ses mollets en compagnie de l'étrange garçon sans souffrir le martyre comme à l'aller. Cela commençait par le faux-plat descendant. Suivaient ensuite quelques bosses, à nouveau une longue ligne droite sans dénivelé, et enfin l'impressionnante descente qui avait brûlé ses jambes.

- *Sans ce beau vélo, je n'y serais jamais arrivée*, confia-t-elle heureuse tandis qu'ils remettaient les deux engins dans la remise. *Tu le connais depuis longtemps Monsieur Jarre?* , demanda la fillette.

Léo s'assombrit. Il répondit cependant d'une voix qui trahissait son mécontentement.

- *Il paraît qu'il m'a fait sauter sur ses genoux. C'est pour ça qu'il est très affectueux avec moi. Mais non, je n'en ai aucun souvenir. Laisse-moi maintenant.*

Laure s'arrêta sur le côté.

- *Tu vis dans ta tête. Tu as besoin de te retrouver, de penser. Tu es ainsi fait. Et à l'intérieur, il y a toujours quelqu'un pour te parler et t'empêcher de réfléchir. Moi je suis un peu comme toi. J'ai besoin de tout comprendre, alors je lis des livres. Sur le fonctionnement des avions, des barrages. Mais le mieux, ce que je préfère, c'est mon bouquin sur les machines à vapeur. C'est très simple et très compliqué. J'ai lu un mot que personne n'a pu m'expliquer. « Adiabatique ». Je l'ai appris par cœur. Un jour je comprendrais...*
- *Moi c'est les contes et légendes. Je les ai presque tous lu. Je m'envole quand je lis...*
- *Je sais.*

Léo s'approcha, embrassa enfin la fillette sur les deux joues.

- *Tu n'es pas un rapide toi. Il faut t'apprivoiser, se dit-elle pour elle seule. Puis, toujours en son for intérieur. Qui saura réussir cet exploit ?*

Mais déjà Léo était reparti, cette fois-ci au fond du jardin, regarder, explorer, imaginer, rêver.

*

Le lieu d'habitation de la grand-mère était un pavillon meulière comme la plupart des maisons de ce quartier de Nevers, sur les hauteurs, proche du centre mais pas trop, permettant une demeure entourée d'un bout de terrain. De modestes bâtisses agrémentées d'un jardin d'une centaine de mètre de profondeur, la surface en étant déterminée par la longueur du pas de porte, ici une bonne quinzaine de mètres. Du fond du jardin, si on franchissait les ronces, si on acceptait de s'arracher les mollets et les mains, si on consentait à la cohabitation avec le monde de la petite taille, des épeires diadème aux hannetons, en passant par les guêpes, abeilles, frelons et autres volants qui ne pensent qu'à piquer les pauvres enfants passant à proximité, si on encourait vaillamment tous ces obstacles, on surplombait alors l'indomptable Loire et son volumineux affluent, l'Allier.

La jeunesse ne prenait de tels risques que lors des crues récurrentes. On voyait alors à perte de vue une plaine alluviale sous les eaux et la magnificence de **l'Impétueuse** qui se montrait alors dans son orgueilleuse beauté sauvage. Des tourbillons violents, des endroits ayant l'apparence du calme qui en cachaient d'autres plus surnois, des arbres immenses charriés par la colère du fleuve habité par le dieu des éléments liquides. Une eau sale et dangereuse qu'on observait avec la paire de jumelle prêtée par Rose à ceux qu'elle estimait capable de les utiliser correctement et sans les détériorer. Il fallait ensuite les remettre à sa propriétaire qui les examinait avec soin avant que de les déposer dans la vitrine Louis XV qui contenait les trésors familiaux. Un meuble que personne n'aurait jamais osé ouvrir malgré la présence de la clé dans sa serrure, par peur du courroux d'une femme qui ne négociait pas sur ce genre de sujet.

*

Cette éternelle redécouverte du fleuve sauvage était le but de Léo. Il partit demander les jumelles à Marie-Anne. Elle le considéra avec une fausse sévérité, vérifia l'état des mains, et exigea qu'il passe par la case « *lavabo* ». Léo avala précipitamment les étages, fit couler l'eau dont le bruit était guetté par la grand-mère, et revint en haletant présenter ses deux pattes encore humides. Scrupuleuse, elle observa consciencieusement les mimines, et enfin consentit à ouvrir l'armoire aux trésors dont l'accès était rigoureusement interdit.

Léo rentra bien plus tard les mollets griffés par les ronces, une grosse fraise lui aussi dans la bouche.

*

Quelques jours plus tard arrivèrent « *les Jacques* » comme on disait ici.

Jacques était marié avec Danièle. Si l'homme était souriant, un brin provocateur, cherchant la joute oratoire avec grands et petits, tentant de déstabiliser mais toujours avec bienveillance, il montrait davantage de pugnacité avec son frère et ses deux sœurs. Il avait à leurs yeux un défaut indélébile : il votait « *à gauche* », ce qui ne se faisait pas.

- *Et voilà le résultat de votre éducation « religieuse », disait-il. On vous a inculqué que si les riches s'appauvrissaient ne serait-ce qu'un peu, alors le monde irait très mal.*

S'ensuivaient alors des discussions sans fin. Mais comme tout le monde s'aimait, cela se terminait autour d'une tisane, d'un verre siroté, ou d'une partie entre les grands, sous les yeux émerveillés d'une Marie-Anne qui ne pouvait cacher son plaisir de voir sa famille ainsi reconstituée.

Sa femme Danièle était d'une visible intransigeance. Tout était pour elle une source de gêne ou de tracas. Le bruit des enfants qui jouaient, les pleurs des petits, le dîner qui n'était pas prêt, les « *gamins dans nos pattes* » lorsqu'il fallait nettoyer ou ranger la vaisselle, et ainsi de suite. Elle était autoritaire, faisait son possible pour se rendre aimable, sans vraiment y arriver. Car si la pensée de son époux était libre, pour le reste, elle seule décidait. Des dates de vacances au modèle de leur automobile, de la couleur du papier peint aux loisirs du week-end. Et s'il y avait bien un élément dont on la sentait parcimonieuse, c'était tout ce qui pouvait concerner les marques d'affection. À se demander comment ces deux-là avaient réussi à faire quatre enfants, « *en trois fois !* » disait Marc, ironisant sur la supposée température dans le lit conjugal ainsi que sur la gémellité des deux aînés des époux.

Jacques et Danièle avaient eu en effet quatre enfants en trois fois, comme y faisait allusion Marc en riant pour une fois. Les deux jumelles¹, nées en 1970, Pierrick en 1972, et la petite Anna née en 1978.

Christophe, l'aîné, était un garçon cyclothymique, persuadé d'être un génie incompris. Il se passionnait pour la mécanique, fouillait, trifouillait, réparait, avec une réussite parfois hasardeuse. Il avait l'an dernier engendré l'ire de Rose, un inaltérable rire de ses cousines¹ lorsque fut découvert l'état de la trottinette améliorée par ses soins. Il avait voulu lui adjoindre un système de freinage. Il avait passé pour cela de longues heures à fabriquer un tambour qu'il avait fixé contre le pneu arrière muni d'un câble relié à la poignée. Et si tout le monde s'enthousiasma au début, au bout de quelques descentes de la redoutable côte, le pneu explosa, laissant les genoux de Charlotte en sang, et l'égo de son créateur en lambeaux. Bien sûr, Charlotte ne faisait pas partie des rieurs. Elle l'insulta comme cela lui arrivait lors de ses colères, perdant toute mesure. Elle fut punie en plus de

ses blessures par son père qui lui interdit le vélo pour le restant des vacances. Elle conclut cet épisode par un « *Tu me le paieras* » retentissant.

*

Valérie l'autre aînée était belle et en jouait. Elle était en permanence attentive à sa toilette, mais toujours également frustrée en espérant une autre qui la rendrait encore plus jolie.

Elle séduisait son père sans pour autant arriver à satisfaire sa gourmandise de parures. Valérie n'ayant pas été éduquée à la vanité de cette course folle et sans limite au luxe et à l'apparence attribuait cette frustration à ce qu'elle jugeait être sa pauvreté familiale.

- *Regarde comme je serais belle dans cette robe*, disait-elle à Jacques en lui montrant un magazine.
- *Ma chérie. Je ne peux pas. C'est beaucoup trop cher... Et pourtant, je fais ce que je peux en travaillant le plus possible*, répondait ce dernier.

« *Plus tard je serai riche* », répondait-elle lorsqu'on lui demandait ses projets d'avenir. Car Valérie était gentille mais influençable.

*

Pierrick était le troisième enfant des « *Jacques* ». À leur arrivée, à peine descendu de voiture, il accourut vers le berceau où se trouvait la petite Cerise. Il s'extasia devant le petit être si dépendant.

- *Ce sera bientôt l'heure du biberon*, lui dit doucement Lorette attendrie par le regard débordant d'affection. *Tu veux lui donner ?*

Pierrick ne prit pas le temps de répondre. Il prit le nourrisson par la taille. Ses yeux étaient brillants. La petite enfin verticale serra ses poings, replia ses jambes minuscules et soupira en gardant les yeux clos.

- *Oh ! On dirait un haricot !* s'extasia le garçon.

Il était subjugué par l'étrange position, pourtant banale lors du réveil pour un enfant de cet âge. Il s'assit, attendit le biberon et savoura ce moment la petite fille blottie contre son torse accueillant.

Car Pierrick était un enfant doux. En petite enfance on le voyait pousse dans la bouche, doudou dans la main libre, cherchant protection et assurance. Ayant grandi il aimait s'occuper des petits, leur compter des histoires inventées ou lues selon son humeur. Il avait également le désir d'aider les grands, pas seulement pour leur protection attendue, mais aussi par un goût sincère pour la cuisine, trahi par un léger embonpoint que raillaient ses deux aînés.

Sa sœur Anna observa la scène avec des yeux gourmands. Elle était tiraillée entre le désir d'elle aussi participer à l'échange, et la peur de déplaire à son frère qui ne devait pas souhaiter partager son privilège. Car encore petite, ayant toujours peur de déplaire Anna gratifiait tout le monde de ses sourires.

Cerise quant à elle avait une grande qualité enviée par son demi-frère André. Elle ne cessait de quémander l'affection de son père par un contact physique. Dès qu'il était

assis, elle lorgnait la place vide sur les genoux paternels. Celui-ci ne savait lui refuser, du fait des yeux implorants remplis d'affection et d'admiration. Et André jamais n'avait eu droit à autant de proximité. Il aurait certainement bien aimé, mais en garçon, il savait que *cela ne se faisait pas*.

*

Concernant l'éternelle plaisanterie du mari de Mylène sur le peu d'entrain de Danièle, il y avait une cause de la présence dans ce milieu familial d'un Marc replié sur lui-même, semblant incapable d'ouverture, c'était son appétit pour sa femme. C'est là qu'il fallait voir les causes de leur exil au tout dernier étage de la maison.

Ainsi tous remarquèrent, sans comprendre pour les enfants, les bruits de début de nuit qui faisaient craquer le parquet souffrant lui aussi des années nombreuses qu'il avait vu passer, les grincements d'une literie impudique et l'éternel râle de victoire qui sonnait le début de l'endormissement pour tous. Car si Marc était en tout temps maussade, un accord tacite dans le couple rendait cette cohabitation possible. L'épreuve de cette vie dans sa belle-famille était acceptée sans sourire mais aussi sans récrimination en échange de cette faveur quotidienne. Mylène taisait sa naturelle propension à refuser un acte sexuel dans la demeure de son enfance, en proximité de sa mère, de ses frères et de sa sœur de façon à pouvoir continuer ce moment partagé. Elle acceptait de même les protestations de l'armature du lit, les témoignages de l'assaut conjugal transmis par les lames de chêne ancien qui déclaraient de même de son activité nocturne.

Entre eux l'accord était tacite mais puissant : « *Tu t'offres à moi chaque nuit, et j'accepte cette cohabitation* ».

Pour les enfants, la cause de ces bruits était évidente. La maison allait s'effondrer de par sa vieillesse pour les uns, du fait des fantômes d'esprits malfaisants pour d'autres, au prétexte des démons convoqués par l'inquiétant chat pour les deux plus jeunes, Matis et Anna.

*

Les « *Jacques* » étaient arrivés en voiture en fin d'après-midi, acclamés par des cousins trop heureux de reformer à nouveau une bande enviée. Ils allaient en avoir des choses à raconter à la rentrée ! Les crises, les larmes seraient bien vite oubliées pour ne laisser comme souvenir que les jeux en équipe, les promenades dangereuses dans le terrain vague, et... le sorcier ! Charlotte en fit la preuve en embrassant Christophe avec affection.

*

Le sorcier... Il s'agissait d'un voisin proche du fameux terrain. Ce dernier était le lieu de tous les dangers : des vipères dont on disait qu'elles y étaient aussi abondantes que géantes, des rochers à escalader auquel on associait tant de chevilles foulées voire pire, mais aussi l'endroit des exploits comme se baigner dans le petit étang infesté par les redoutés reptiles, écrire son nom à la craie au sommet, montrant ainsi son courage et sa force, restant propriétaire exclusif du dangereux pic, jusqu'au prochain orage.

Bien sûr, lors du retour en âge adulte, si l'endroit devait encore exister, s'il avait le bonheur de ne pas avoir été défriché pour qu'ils y trouvent à la place un bâtiment et des voitures, ils découvriraient alors que les serpents géants s'appelaient des couleuvres, que la

montagne infranchissable n'était qu'un amas de grands cailloux oubliés par la dernière glaciation, que les crapauds urticants étaient de simples reinettes cherchant l'âme sœur.

Mais avant de profiter de cette plaine abandonnée à la nature, il fallait passer par le passage menant *au sorcier*. Et c'était presque dans ce défi que les enfants trouvaient leur plus grande sensation, ce qui faisait que l'appel du sentier mal entretenu, jonché de déchets, avec une pancarte hostile écrite d'une main malhabile en guise de message d'accueil proclamant « *N'entrer pas. Ici personne n'est bien venu* », que cette incitation à passer son chemin était le plus puissant des appâts.

À l'aller, ils progressaient en silence et avec précaution. Les plus grands aidaient les plus petits, parfois les portaient. Pas un mot. Tous marchaient sur la pointe des pieds en espérant échapper à la colère. Ils commençaient à retrouver des couleurs lorsque l'entrée du terrain des exploits était en vue. Alors le pas se faisait plus pesant, les commentaires de fierté fusaient, les torses se bombaient.

- *Petits garnements ! Je vous y prends à venir me tourmenter ! Vous allez voir ce que vous allez voir !*

Un monsieur difforme, mal habillé, visiblement ignorant la toilette sortait alors la tête par son portail abîmé. Il semblait petit, un œil quasiment clos, mais un autre au regard de rapace. Un vautour menaçant qui vociférait le poing levé. Alors ils détalèrent jusque dans l'enclos.

- *Il faut taper des pieds pour faire déguerpir les serpents*, rappela André avec l'importance et les responsabilités de son statut d'aîné.

Chacun obéit, se faufilant jusqu'à l'étang en tapant le sol à grands coup, surveillant le moindre bruissement ou mouvement suspect dans les herbes folles. À tour de rôle, ils prétendirent avoir fait déguerpir un monstre qui se faufilait près d'eux, prêt à mordre et à dispenser son venin maléfique.

Les plus petits attendirent la permission du grand, *celui qui savait*, et ils s'assirent enfin sur une partie dégagée et jugée sans risque par André.

Toujours patronnant, André organisa la suite de la dangereuse visite. Il avait tout prévu et allait encore une fois montrer sa supériorité. Du moins le croyait-il.

- *Nous allons décider qui va devoir se baigner*, déclara-t-il avec le plus grand sérieux.
- *Nooon !* fut la réponse unanime.

Les yeux de André montrèrent qu'il ne négocierait pas.

- *Je vais poser une question. Ça permettra de savoir qui relèvera le défi*, poursuivit-il.
- *Que proposes-tu ?* demanda inquiète Charlotte.
- *Culture générale : qui est le président de la république ?*
- *Facile*, répondit Jean. *Giscard !*

Et là, heureux de triompher de l'un des prétendants au titre de *plus grand*, André pensa savourer sa victoire.

- *Faux ! Valéry Giscard d'Estaing ! Allez ! À la balle Jean !* Il riait par avance.
- *Heu... Il y a un problème*, intervint Laure.
- *Tu contestes ? Tu vas devoir y aller aussi alors. Allez ! En culotte la demoiselle !*

- *Ce n'est pas ça. De quel droit poses-tu la question ? Cela voudrait dire que toi, tu ne risques pas d'y aller. C'est malhonnête !* poursuivit-elle sans se démonter.

Les rires fusèrent, tout comme les moqueries. Trop heureux d'avoir leur revanche sur le grand et fort, tous se liguèrent. André fut contraint de se déshabiller et d'aller se baigner. Une fois dans l'eau, il traversa l'endroit maléfique le plus rapidement possible, roulant des yeux affolés. Il ressortit blanc bien plus par l'émotion que par le choc thermique. Bien sûr il était hautain et crana en affirmant qu'il n'avait plus peur maintenant.

Au fond de lui, il se sentait grandi d'avoir réussi à dominer la trouille qui l'avait paralysée juste une année avant, lorsque quelque pari perdu le désigna et qu'il n'avait pas réussi la traversée, prétextant une piqûre au pied, et donc un danger mortel. Il était rentré les yeux rougis, l'âme encore une fois noircie de n'avoir pu être à la hauteur. En sortant, il avait fait promettre de ne jamais révéler le secret honteux aux adultes, à son père surtout. Chacun prêta serment, impressionné par la solennité du moment.

Mais là, point de honte, la fierté pour lui, l'admiration pour les autres. Le retour se fit en courant et en chantant. Car dans ce sens, personne n'avait plus peur d'être enfermé dans quelque réduit par le sorcier pour y être torturé selon la légende. Il s'agissait de la chanson grésillée par un 78 tours comme disaient les adultes, qui les avait visiblement éveillés à la musique malgré la couleur d'une vie ratée qu'elle peignait sur leurs oreilles d'enfants. Car il paraissait qu'à une époque, les adultes eux aussi avaient été enfants.

*Un inconnu et sa guitare
Dans une rue pleine de brouillard
Chantait, chantait une chanson
Que répétaient deux autres compagnons*

*Marjolaine, toi si jolie
Marjolaine, le printemps fleurit
Marjolaine, j'étais soldat
Mais aujourd'hui
Je reviens près de toi*

Ils rentrèrent pour l'heure de la toilette, juste avant le repas.

Les adultes sirotaient une orangeade protégés de la chaleur de cette fin d'après-midi par l'ancien catalpa, l'âme de cette propriété qu'il avait vu naître, sur laquelle il rayonnait et préservait du soleil trop généreux par ses branches lourdes et épaisses, ses ramures chargées et ses feuilles larges.

Rose avait installé une grande bassine pleine d'eau qui avait eu à peine le temps de s'attédir par cette chaude journée. Elle allait trôner juste devant le bac à sable pour le restant de l'été, couverte d'une bâche en fin de journée, débarrassée des insectes inconscients qui seront venus s'y noyer avec une application qui, il est vrai, forçait le respect.

- *Ce ne sera plus à faire demain. On se bousculera moins dans la salle de bain,* dit Rose d'une voix définitive. Et elle ajouta : *en culotte. Tous. Sauf André.*
- *Pourquoi lui ?* s'exclama Laure. *Moi non plus je ne veux pas me déshabiller !*
- *Il l'a fait juste avant,* lui souffla Léo déjà en petite tenue.
- *Nooon,* hurla-telle. *Et il y a plein de bêtes !*

Déjà elle trépignait et se tortillait, montrant sa volonté de s'enfuir. Christine accourut, éveillée par des pleurs qu'elle connaissait trop bien. Rose lui envoya un regard triste de complicité. Laure échappa ainsi à une toilette en public, réfugiée dans les bras de sa mère.

– *Pourquoi elle et pas nous*, demanda Léo.

La gifle partit sur l'instant. Elle calma tout le monde. Les autres se baignèrent donc deux par deux, oubliant rapidement l'incident, s'éclaboussant copieusement devant une tante qui mimait le mécontentement au prétexte de l'eau qui giclait de partout et du gaspillage que cela représentait.

Dans l'eau, Léo se retourna, et observa la fillette qui repartait main dans celle de sa maman, essuyant ses larmes.

*

- *Que lui est-il arrivé à Léo ? Il a vécu ici ?* demanda-t-elle à Christine une fois les pleurs calmés.
- *Je ne sais pas ma chérie. Va vite te laver. Au moins ça s'il te plaît.*
- *C'est compliqué avec son papa ? Il ne lui parle jamais*, répondit la fillette ignorant l'injonction.
- *Il a été séparé de ses parents tout petit. Voilà. Va te laver maintenant.*
- *Oui maman.*

*

Les vacances s'écoulèrent ainsi avec leurs joies et leurs drames. Un soir, Valérie protesta auprès de Jacques contre son anniversaire qui avait lieu au début de l'hiver. Il était vrai que cela lui interdisait de le fêter dignement avec une cour à ses pieds comme elle en rêvait. Séduisante comme à son habitude, son père ne put résister et il autorisa à l'enfance la convivialité d'une soirée tous ensemble.

Il fallait donc préparer le repas et dresser la table. Évidemment cette organisation était l'apanage des femmes. Mais curieusement, Danièle était à chaque fois exempte. C'était coutumier, et plus personne n'y prêtait attention.

- *Ah ! J'entends des cris. Je crois que Charlotte et André se disputent*, remarqua ainsi Danièle un soir, sous-entendant clairement : *ce ne sont pas les miens, je ne risque donc pas de me déplacer.*

Lorsque c'était un mâle à l'ouïe fine qui détectait un bruit, lui aussi en faisait simplement la remarque. Car dans ce monde, à cette époque, l'homme *travaillait*, la femme *non*. Elle devait donc s'occuper *du reste*, ce qui devait suffire à son épanouissement. Et si cela était vrai pour les épouses des deux garçons, Mylène rongea visiblement son frein, ayant envie d'ailleurs, ce qui à cette heure ne se voyait pas, alors que Danièle restait en tout temps impassible lorsque sa progéniture n'était pas concernée.

*

Du fait de ce prétexte la cuisine serait pour ce soir délaissée. Elle était vieillotte mais fonctionnelle mais c'était là qu'habituellement mangeait la jeunesse. Contre le mur qui la séparait du jardin se trouvait un meuble massif qui contenait tout un bric-à-brac de plats

plus ou moins grands, de bols, de verres dépolis par les années, les mains qui les enserrèrent, les lèvres qui s'y posèrent. Un tiroir contenait des couverts dépareillés et souvent usés, mais il fallait s'en contenter, un autre était garni des ustensiles nécessaires à l'épluchage, le découpage et la cuisson. Sur la droite une vieille cuisinière à gaz, un réchaud à charbon plus vieux encore dont on ne comprenait ni la fonction ni la présence, sans doute un caprice de l'ancienne au prétexte d'un cadeau de mariage ou d'un héritage, personne ne savait plus. Et au fond un évier en céramique. Il avait dû être d'un blanc éclatant du temps de sa splendeur, c'est à dire lorsque les quatre de Marie-Anne étaient encore enfants. Mais là, on voyait surtout les éclats et écornures l'ayant marqué lors des chocs nombreux qu'il dut subir.

Au milieu enfin trônait une table ronde et branlante, stabilisée par des cales d'épaisseurs différentes sur trois de ses quatre pieds.

Sur la gauche de la cuisine se trouvait un grand salon, rarement autorisé aux enfants, espoir enfin accompli en cette soirée. Un mur entier y était occupé par un immense vaisselier. Là étaient rangées les merveilles réservées aux adultes exclusivement et lors des repas dominicaux ou des occasions particulières. La jeunesse se convainquit ainsi de l'infinie richesse qu'elles représentaient, imaginant ce qu'elle aurait pu s'acheter si un démon malin leur avait indiqué comment les dérober sans se faire prendre, pour les échanger chez quelque receleur au mutisme à toute épreuve. Car pour eux, nul doute que toute la ville connaissait ces trésors de réputation, à défaut d'avoir eu le luxe d'en profiter.

Deux vases étaient posés en décor sur le meuble. De ceux sculptés dans des anciens obus. Ils témoignaient de l'époux décédé il y avait longtemps et de la perte de sa jeunesse durant la Grande Guerre. Cet épisode était rarement évoqué par Marie-Anne pour les souffrances que son futur mari avait ainsi endurées.

Dans cette vaste pièce, une table en bois massif occupait la presque totalité de l'espace disponible. Elle était recouverte d'une nappe d'un jaune proche de la mode du moment sur les cuisines en formica que tous connaissaient dans leurs logements respectifs, sans doute par volonté d'imitation de ce qu'on avait imposé à tous comme étant *le bon goût*. Ici, la couleur autrefois dorée voyait sa disgrâce amplifiée par la modestie de la couleur emportée elle aussi par les années. Cette protection tentait de cacher les coups de couteaux, les chocs ayant arraché à la table quelques échardes. Parfois une main imprudente la soulevait pour contempler la noblesse de l'essence marron, rapidement rappelée à l'ordre par un adulte d'un simple « *tut !* » murmuré, sans même lever les yeux du journal qu'il tenait en main.

La table était surmontée par un lustre art-déco dont la légende familiale disait qu'il était signé d'un maître verrier. Et si personne n'avait à ce jour trouvé une quelconque signature, il était effectivement magnifique. Les plus jeunes quémandaient l'honneur de pouvoir rester un soir jusqu'à la tombée de la nuit, histoire de voir la lumière colorée inonder la pièce d'une clarté pourtant ténue. Mais l'apparence du grand séjour s'en trouvait métamorphosée. Les reflets de mystérieux djinns dansaient sur les murs, les ombres colorées donnaient vie à des fissures jusque-là ignorées. Et même le visage dur de l'ancêtre peint sans doute le siècle précédent, comme à nouveau animé par la vie invoquée par cette lumière magique paraissait un peu moins terrible malgré son air d'une inaltérable sévérité.

On trouvait dans un coin un téléviseur de petite taille utilisé avec parcimonie lorsque l'on était peu nombreux, jamais lors des réunions de famille. Les après-midis de pluie, il avait l'honneur des regards des enfants qui, en cette circonstance exclusive, avaient le droit

d'en profiter, se délectant des interminables productions dessinées qu'on y trouvait aux heures réservées à la jeunesse.

*

Habituellement les enfants mangeaient dans la cuisine, étaient mis au lit, laissant le rez-de-chaussée libre pour le repas des adultes. Et malheur au fauteur de trouble qui aurait interrompu ce moment de convivialité sans les contraintes de l'encadrement de la turbulente jeunesse.

Mais là, un repas serait partagé, avec les deux bébés dans un berceau tout proche. Cela signifiait la séparation prochaine, les cousins le savaient. Ils allaient donc en profiter les yeux grands ouverts, les papilles excitées, les babines purléchées à l'avance par les odeurs des deux poulets bien dodus et bien gras dont tous connaissaient la provenance. La promesse des agapes avait tué la tristesse de les avoir vu grandir en toute liberté dans la basse-cour de monsieur Jarre.

Et les fameuses pommes de terre sautées au persil et à l'ail en accompagnement ! Marie-Anne en était la grande spécialiste. Les parents, de nouveau enfants l'espace de la dégustation, allaient eux aussi vivre cette fête avec des yeux émerveillés, réveillant les anciennes sensations d'une mère bien âgée un instant la reine de la soirée.

Il y eut du vin dans les verres en cristal du meuble interdit. André eut même droit à un demi verre sous l'œil inquisiteur et le sourcil gauche relevé de Philippe. Il n'en fut pas peu fier, fanfaronnant devant ses autres cousins, s'extasiant sur les goûts complexes et subtils à grand soupirs. Dans les faits, la première gorgée lui avait tiré une grimace heureusement ignorée par son père, observée par Laure avec un amusement qu'elle partagea à l'oreille de sa mère.

Rapidement, les convives se regroupèrent selon les âges. Les adultes rirent, les enfants firent de même. La bonne humeur empara même le ténébreux Marc pour une fois souriant, partageant les plaisirs du palais avec une euphorie non dissimulée, envoyant quelques regards gourmands à sa femme qui baissa les yeux en rougissant, visiblement émue elle aussi.

Danièle, manifestement impatiente de se retrouver sans *la marmaille* comme elle disait, sonna la fin de cette sage bacchanale en envoyant *les bruyants* dans *leurs piaules* respectives dès le dessert de fraises sucrées consommé.

Chacun alors retrouva sa chambre, l'âme en peine, le cœur gros, conscient que les prochaines réjouissances n'auraient pas lieu avant une année complète, ce qui voulait dire plusieurs éternités pour ces enfants encore exempts de l'emprise de l'horloge discrète tout autant qu'impitoyable.

*

– *Alors les enfants, ces vacances ?*

C'était Mylène qui mimait ainsi la bonne humeur pour un retour en vie *normale*, alors qu'elle en était exempte. On pouvait même dire qu'elle était maussade. Marc ne conduisait pas. Dans ses journées dénuées de couleur, il ne s'activait guère, passant son temps devant un poste radio à écouter France Inter, se plaignant ensuite de ne pas dormir durant une trop longue nuit.

Là, sans doute à l'idée du voyage retour, du fait de savoir que sa femme serait à nouveau à lui entièrement consacrée en journée ou illuminé en songeant à sa future réussite en début de nuit, Marc n'était pas aussi taciturne qu'à son habitude. Il souhaitait partager une devinette entendue lors de l'une de ses interminables siestes.

- *Très facile ! J'ai trouvé la réponse sur l'instant.*

Il s'apprêtait à ensuite conspuer sa stupide engeance d'être incapable de résoudre un tel problème pourtant jugé par lui *simple comme bonjour*.

- *Je suis une fille. Il faut me donner ma taille et mon prénom, sachant que j'ai sombré lors d'un naufrage célèbre.*

Coutumier de ce genre de défi, Léo comprit rapidement qu'il valait mieux ne pas trouver la solution, au risque d'un courroux paternel qui, dans le silence de la réflexion, se convainquait ainsi de sa brillante supériorité. Et si dans de telles circonstances Jean cherchait avec application, Léo posait parfois quelques questions, jusqu'à ouvrir ainsi la porte interdite, puis, volontairement, s'égarait sur un sentier boueux, pour le plus grand plaisir de son père. Charlotte, perspicace elle aussi, souvent s'approchait de la réponse, parfois même la proposait, malgré les tapes prévenantes de son frère qui l'incitaient au silence. Le pauvre Matis ne comprenant pas la question n'était d'aucun secours. Protégé par son âge et sa gentillesse, il échappait lors de l'énoncé de la solution à la moquerie paternelle.

- *La fille de Blanche-Neige ? osa Matis.*
- *Ahahah. Que non ! Il rit le père. Alors ? Personne ne trouve. Vous êtes vraiment stupides.*

Léo souffla quelques mots à sa voisine, puis avoua son impuissance. Marc bomba le torse, surveillant les regards admiratifs qui n'allaient pas tarder, puis annonça fièrement :

- *Je suis la p'tite Annick !*

Un bref regard complice unit Léo et sa sœur Charlotte. Le père avait eu sa victoire, mais cela ne pouvait lui faire oublier le mal qui l'avait envahi il y avait si longtemps déjà...

- *Il avait trouvé Léo, affirma Charlotte d'une voix ténue.*

En réponse, Marc imposa le silence. Le voyage vers Toulon se fit donc sans autre bruit que les sempiternelles émissions criées par une radio qui n'intéressaient personne sauf le père peut-être, et encore. Les heures passants, chacun intégra que les vacances étaient terminées, que le retour dans la banalité d'un quotidien fait d'incertitude et de reproches du fait du déséquilibre paternel était inéluctable. Et l'ambiance se détendit.

- *Pauvre Christine. Seule pour élever sa fille Laure... Ça ne doit pas être facile tous les jours, dit Mylène.*
- *Une femme doit suivre son mari. Elle n'avait qu'à lui obéir, répondit Marc courroucé.*
- *Tu en as de bonnes ! C'est lui qui est parti ! En mission tout d'abord, puis il semble avoir oublié l'adresse du retour.*
- *Mmm... Elle te paraît si malheureuse ?*
- *C'est toi qui dis ça ?* conclut Mylène, estomaquée d'une telle réponse.

Derrière, aucun des enfants ne fit mine d'avoir écouté, encore moins compris. Sauf Léo, yeux grands ouverts, qui se prit à rêver que l'auteur masculin de ses jours s'en fut allé pour un voyage lointain, lui aussi oubliant l'adresse du retour.

- *Dis-moi Léo. Que dirais-tu de passer la semaine de Noël à Nevers ?* demanda sa mère.

Léo répondit en mimant un enthousiasme poli. D'une part il fallait se protéger d'un éventuel coup de sang paternel toujours possible. Dans ces cas-là, il tentait de trouver ce qui pouvait le plus blesser celui qui aurait droit à son ire. Charlotte se défendait en affrontant le mâle dangereux, Jean en tentant de l'amadouer, Matis par le lien qu'il avait su créer et qui le protégeait, Léo en cachant profondément ce à quoi il tenait.

Mais il y avait autre chose. Un monstre bien plus sombre, indompté, tapi dans la forêt de son inconscient. Car Léo ne savait pas si passer la fameuse semaine de Noël chez sa grand-mère et sa tante lui faisait réellement plaisir. Bien sûr, quitter l'incertitude familiale était un havre de paix. Mais trop fragile, il ne pouvait se permettre d'admettre le premier attachement. Il vivait sans lien, du moins le tentait-il.

- *Il faudra m'en demander l'autorisation,* rappela Marc d'une voix presque normale, montrant ainsi sa force et sa supériorité.

Un coup de pied de Mylène lui intima le silence. Derrière, tous firent comme s'il ne s'était rien passé.

Été 1981.

– *Entrez vite ! Il pleut des hallebardes...*

Rose accueillait les Mylène qui venaient d'arriver, en voiture comme chaque année, délaissant le train trop inconfortable pour la délicatesse souhaitée par Marc.

L'entrée officielle se faisait face à la rue. Un perron de quelques marches décorées de mousse, car on ne l'utilisait que rarement, essentiellement lorsque le facteur amenait quelque courrier officiel exigeant signature, ou lors de la venue d'une personne rare et importante, ce qui n'arrivait plus guère désormais. Une marquise obscurcie par la poussière, la décomposition des feuilles mortes oubliées par le vent d'hiver surmontait l'ensemble en pierre, mais une ferronnerie art nouveau comme rambarde couronnait le tout. On n'avait pas le droit de la toucher, de peur de l'abîmer, « *refaite par mon défunt époux* » disait Marie-Anne lorsqu'on la faisait raconter ce glorieux fait d'armes. Elle n'était empruntée qu'exceptionnellement. Les quatre enfants profitèrent yeux écarquillés de ce moment

Usuellement, la véritable porte menant à l'intérieur se trouvait de l'autre côté. Une courte terrasse menait à la cuisine. C'est par là qu'on entra, après avoir pris soin de s'essuyer abondamment les pieds.

– *Que faites-vous là petits garnements ? Allez ! Filez en vitesse dans le jardin.*

Il s'agissait de Danièle qui était venue saluer sa belle-sœur et sa famille. Oublieuse des conditions climatiques du moment, ou simplement centrée sur son désir de silence, elle n'avait pas réalisé l'incongruité de sa demande. Personne n'en fit remarque, mais son cri fut efficace puisque les enfants quittèrent la position qu'ils occupaient près de l'entrée, juste contre les WC, maugréant d'avoir eu à peine quelques instants pour savourer la montée usuellement interdite.

En ce qui concernait le lieu-dit *d'aisance*, il s'agissait d'une pièce minuscule, au volume entamé par l'escalier qui menait aux étages, et dépourvue de fenêtre. Ce côté de la maison était en extérieur tapissé par une vigne vierge bourdonnant de volants avides de piquer les mollets imprudents qui passaient à leur portée, ou de se faire dévorer par les monstres à huit pattes qui demeuraient tapis dans l'ombre des larges feuilles. Et justement, par une fissure tout en bas, juste à côté de la céramique, on trouvait en permanence ce que les enfants nommaient *un géant noir recouvert de poils* occupé à les guetter.

On pouvait le tuer. Il était alors aussitôt remplacé par un frère de race tout aussi venimeux et agressif. C'était du moins la perception qu'en avait cette jeunesse. Nul ne savait comment cette peur avait commencé, mais elle avait traversé les années, et si certains des cousins en étaient exempts, cela ne devait pas être apparent. Tout le monde donc se montrait effrayé, même si ce n'était pas toujours vrai.

– *Tante Danièle ne doit rien savoir, rappela André aux autres, accentuant le pouvoir maléfique de la légende familiale. Car déjà elle semble incapable d'imaginer qu'on puisse s'amuser ainsi. Mais le pire est qu'elle serait susceptible de prendre l'horrible dragon noir dans sa main sans la moindre peur pour l'écraser entre son pouce et son index. Et le pire du pire est que si ça lui passait par la tête, je parie qu'elle le jetterait dans la cuvette pour après tirer la chasse ! Vous imaginez la suite ?*

La jeunesse était fascinée par la terreur qu'elle était justement venue chercher dans la pièce qui semblait les torturer. Car tous se figuraient les conséquences du deuxième supplice. Comment ensuite auraient-ils pu accepter de s'asseoir alors que le hideux aurait pu surgir en sautant par on se savait quel prodige.

– *Car une araignée, ça nage très bien, ça ne se noie pas*, affirma Valérie.

Ils se mirent donc à frissonner. André, Laure et les trois plus grands de Philippe se dispersèrent rapidement, se promettant de revenir dès que la tante revêche aurait quitté les lieux, accompagnés sans doute par les autres enfants de Mylène.

Ils n'attendirent pas longtemps. Les enfants purent enfin mesurer leur cran lors du défi.

Le premier, Christophe accepta de se prêter au jeu. Il entra dans la pièce sombre. André chronométrait, tandis que Pierrick vérifiait le nez collé au sol que la lumière était bien absente de l'endroit redouté.

– ... *Cinquante-neuf, SOIXANTE !*

Les bravos récompensèrent le valeureux garçon.

– *À toi.*

Christophe fanfaronnait en prenant son frère Pierrick par l'épaule pour l'inviter au défi. Le garçon entra à reculons, ferma la porte en implorant l'aide des plus grands, « *André ! S'il te plaît !* ». Mais le cousin si grand si fort resta inflexible.

– ... *Vingt-cinq... Vingt-six...*

Pierrick sorti en riant et larmoyant, appelant l'auteur de ses jours à l'aide, sous les amusements des autres cousins.

– *Pas terrible pour un « neuf ans », mais bon... C'est mieux que rien. À toi André.*

Christophe n'était pas peu fier d'être le maître de cérémonie.

Alors André ôta sa chemise et entra, expliquant qu'il était assez grand pour ne plus avoir peur. Le défi fut ainsi brillamment réussi par lui. Il prit même son temps pour sortir, histoire d'affirmer qu'il avait allègrement dépassé la minute. Derrière lui, Laure s'approcha discrètement et posa ses cinq doigts de la plus délicate des façons sur son dos, mimant un bruit subreptice.

André fit un bond spectaculaire puis, réalisant qu'il avait été dupé par sa peur, prit la fillette et l'enferma dans la pièce obscure tout en bloquant la porte de son bras puissant.

Pendant ce temps, solitaire comme souvent, Léo était dans le séjour. Il avait ouvert l'un des deux tiroirs autorisés à son âge sous l'œil suspicieux de Danièle. On trouvait dans les deux endroits permis des jeux de patience qui défiaient les enfants, dont on disait que seul Philippe était capable de les résoudre. Des sphères creusées d'un trou dans lequel on devait déposer une bille et une seule, des baguettes de tailles différentes à faire glisser dans une pyramide, la plus petite en bas, la plus grande en haut. Lorsque l'un des cousins réussissait l'exploit, non d'achever l'énigme, mais d'en faire ne serait-ce qu'une petite partie, il courait montrer son fait d'armes aux autres.

Rien de cela ici. Léo contemplait l'une des boîtes scellées d'une vitre sans la bouger, comme si par ses yeux il tentait d'en percer le mystère.

Un hurlement déchira la conversation des adultes. Il s'agissait de Laure.

Léo se leva d'un bond, accourut vers la pièce du défi arachnide. André en gardait la porte toujours close avec force. Derrière Laure hurlait de peur. Perdue dans sa terreur, elle ne pouvait même plus allumer la lumière. Léo arriva en courant et décrocha un coup de pied magistral dans le mollet de André. Ce dernier s'effondra lui aussi dans un cri.

Léo ouvrit la porte.

Laure se précipita vers Christine en pleurs tandis que André cachait les siens.

Le groupe des adultes fut ainsi en émois. Ils accoururent tous, sauf Marc, toujours plongé dans l'écoute d'on ne savait quelle passionnante émission.

On promit à Léo une punition à la mesure de sa violence. Ni vélo, ni jeux de patience, ni même l'accès à la bibliothèque, « *car l'agressivité n'est pas de mise ici* », lui dit-on avec fermeté.

Rose intervint d'un sourire en lui disant d'aller lire dans la pièce aux livres qu'il affectionnait tant. André protesta devant l'absence de sanction. Il se plaignit exigeant une sentence à la hauteur du bleu qu'il exhibait. Une larme coula sur la joue de Mylène qui montra en cet instant combien elle était débordée par son étrange enfant et tout le monde se tut. L'incident s'acheva ainsi dans un silence épais sans qu'il en fût question par la suite.

– *Allez ! Un billard les enfants. Je vais vous apprendre. Tu viens Jacques ?*

Philippe venait ainsi détendre l'atmosphère. Jouer avec les enfants était toujours un plaisir pour lui et pour son frère qui se montra tout aussi enthousiaste.

– *On vous laisse les trois bébés. Tout le monde en haut,* ajouta Jacques.

Ils se retrouvèrent rapidement dans la grande pièce. Léo semblait absent, comme errant dans ses méandres intérieurs, absorbé par on ne savait quoi. D'un regard Philippe calma son fils André qui semblait revanchard. Sa colère n'était visiblement pas passée.

Les deux adultes montrèrent ainsi comment on devait jouer, expliquant les techniques de base. Puis ils s'enflammèrent sur les effets nombreux qu'on pouvait faire. Jacques parla du mouvement dit *rétro* qu'on pouvait imprimer à une bille. Il commença par expliquer l'effet que ça allait avoir devant une jeunesse incrédule. Il mima ensuite la canne verticale et la façon de frapper la bille devant une assemblée en effroi. Il les rassura en disant que ce genre de coup était réservé aux plus grands joueurs uniquement, mais que, proprement réalisé, c'était sans danger pour le vieux tapis. La démonstration fut saisissante. La bille entama une course vers l'avant, puis s'immobilisa, avant de repartir en arrière comme habitée par un lutin farceur dans son intérieur qui aurait décidé de pédaler à l'envers, créant ainsi un mouvement impossible. Une clameur parcourut le groupe lors de la réalisation de l'exploit par Philippe.

– *Et si on met l'effet de côté, alors le retour se fait selon un demi-cercle,* assura Jacques fièrement.

Il n'eut pas le loisir de faire sa démonstration. Philippe le précéda, déclenchant des bruits encore plus admiratifs.

À la question de l'emploi d'une canne plutôt que l'envoi par la main comme le faisaient les enfants avant cette leçon, il n'eut pas le temps de répondre. Christophe prit la parole et expliqua qu'on frappait un point précis, ce qui augmentait considérablement la précision de l'angle auquel la bille se soumettait. Infiniment fier, passablement docte, il demanda à André de faire un angle bien défini en lançant par la main, de façon à ce que, après le choc sur l'autre bille, la première revienne dans un endroit matérialisé par deux cannes. Ce fut un échec cuisant. Ensuite, il l'encouragea à faire de même avec une canne. « *Frappe la bille plein centre* », lui conseilla son père. L'effet servit de démonstration. Un « *Oh* » retentissant accompagna la réussite évidente de la tentative faite avec la canne. Philippe était fier de son fils. André oublia ainsi sa mauvaise humeur. Car un tel exploit était bien au-dessus de la peur enfantine d'une bête minuscule, qu'elle soit dotée de six ou de huit pattes.

Les autres à tour de rôle prirent la canne pour tenter de toucher avec une bille la deuxième. Ils durent ensuite faire la même chose en cognant la bande au préalable. Et si tout le monde réussit le premier exercice, le deuxième montra mieux qu'un test génétique quels étaient les âges de chacun. Pierrick eut visiblement du mal, Charlotte bien davantage. Voyant l'ambiance se détériorer, Jacques arrêta la leçon et composa les équipes. Un clin d'œil accompagna la répartition. Il fit ainsi comprendre que le jeu avec son frère pour reconnaître le droit d'aînesse était dorénavant terminé, et qu'il escomptait bien un match nul.

Les plus grands devaient toucher la bille avec une bande avant, les deux adultes avec deux, les deux petits pouvaient tenter de l'atteindre en direct.

André fit preuve de subtilité et engrangea des points nombreux. Les autres enfants jouèrent avec plus ou moins de réussite. Seule Valérie marqua ce tableau d'un trait de sa mauvaise humeur. Elle échoua à chacune de ses tentatives, pestant contre un sort capricieux, mais se mettant en lumière par ses cris de déception.

Léo se fit discret. Comme s'il ne souhaitait pas vraiment atteindre le but qui lui était fixé, mais profitait de ce moment pour tester les effets montrés juste avant par les deux champions. Tous étaient coutumiers de ses comportements qu'on ne comprenait pas, alors ils n'en firent pas état.

En bas pendant ce temps, Marie-Anne, Rose, Christine et Mylène discutaient de l'incident. Marc était allongé en haut, bercé par les étranges ondes hertziennes, tandis que Lorette s'occupait du bébé.

- *Léo... Je ne sais plus quoi faire*, se plaignit Mylène.
- *Il ne semble pas aller si mal*, corrigea Marie-Anne.
- *Il n'a pas eu complètement tort*, ajouta Rose.
- *C'est parce que tu as un lien particulier avec lui*, répondit Mylène.
- *Arrête je te prie*, répondit Rose. *André a exagéré. Léo est simplement hyper sensible. Il n'a pas supporté l'abus de son cousin.*
- *Il a surtout deviné au premier cri ce qui se passait*, intervint Marie-Anne avant d'ajouter. *Léo est à nouveau suivi par un psychiatre ?*
- *Non...* Mylène écrasa à nouveau une larme argentée. *Il refuse obstinément d'y aller. Même le médecin de famille il n'y va plus. La dernière fois, il est parti de la salle d'attente en courant. Il était rouge de colère quand je suis rentrée. Tellement que je n'ai rien osé dire. Son père ne sait pas.*

Il y eut un long silence.

- *Il est secret, un peu replié sur lui il est vrai, mais il est charmant aussi. Et beau... Ce qui ne gêne rien.* Rose riait.
- *C'est un peu ton fils, je le sais...* s'excusa Mylène.

Et Christine jusqu'alors silencieuse intervint.

- *Léo est comme il est. Sensible et fragile. Fort et blessé. C'est la vie. Lui souhaitez-vous une existence banale et sans saveur ? Non. Alors il faut accepter son instabilité actuelle. Son avenir n'est pas tracé. Ni par nous, ni par lui. Il va devoir choisir et se construire. Vous avez raison Marie-Anne. Il ne semble pas aller si mal. Sa colère était saine. Et...* Elle hésitait.
- *Je vous en prie,* implora Marie-Anne.
- *André avait tort. Clairement tort. Mais lui aussi grandit. Il est en train de changer. Son père est tellement exigeant à son égard... Mais au moins il en a un de père. Et actif qui plus est.*
- *Vous parlez de Laure maintenant,* osa Rose.
- *Elle est super votre fille. Elle aussi hyper sensible mais fine et subtile. Intelligente aussi. Tellement, c'est incroyable,* répondit Mylène.

Marie-Anne riait doucement, marmonnant pour elle-même que « *elle le savait* ». Personne ne releva.

- *Léo est en très bonne santé, il n'a pas besoin d'un médecin, encore moins d'un psychiatre et de sa pharmacopée. Laure lui est très attachée. Une mère sent ces choses-là. Vraiment il n'est pas seul,* conclut Christine rassurante.
- *À Toulon, il n'a pas d'ami. Il déteste sa ville,* soupira sa mère.
- *Cette ville !,* corrigea Rose. *C'est à Nevers qu'il a vécu ses trois premières années.*

La conversation s'interrompit avec l'arrivée de Marc qui protestait contre le bruit voisin qui lui avait interdit l'écoute de son onde unique et préférée.

En fin d'après-midi, tout le monde redescendit guilleret après la séance de billard, le sourire aux lèvres d'un si bon moment. André s'excusa auprès de Laure, et Laure réussit à prendre Léo à part pour le remercier de son intervention par un baiser sur sa joue. Aucun mot. Un simple baiser. Le visage du garçon s'illumina devant celui des femmes déjà présentes en bas. Marie-Anne, Rose et Christine ne cachèrent pas leur bonheur.

*

Ce jour-ci, la journée avait été longue et agréable pour les enfants. Une pluie fine avait autorisé les jeux de sable sous la protection de la tonnelle, au grand mécontentement de Danièle qui déjà pestait à l'idée des traces nombreuses que les enfants ne manqueraient pas de laisser sur leur passage. Lors des éclaircies les vélos furent de sortie mais « *dans la rue, pas plus loin* » comme l'ordonna l'inflexible Rose. Les courses espérées n'eurent donc pas lieu. Chacun prit cela comme un entraînement nécessaire puisque la météo annonçait une journée radieuse pour le lendemain, donc un affrontement inévitable dans la longue côte qui faisait tant souffrir les mollets.

Puis vint l'heure du repas. Comme elle le faisait assez régulièrement, ou plutôt, aussi souvent que possible, Danièle implora que les autres femmes s'occupent de ses enfants, au prétexte tantôt d'une migraine, tantôt d'une nuit blanche, tantôt de soucis *féminins*

visiblement récurrents chez elle. Bien sûr, elle ne risquait pas de s'occuper de ceux qui n'étaient pas de sa propre engeance.

Cela ne se passa cependant pas exactement ainsi.

Philippe, en tant qu'aîné sans doute, demanda à ce que les enfants soient désormais intégrés, lors des repas du soir pour le moins. Et si sa belle-sœur cherchait visiblement à diminuer ses contraintes, sans doute par un sentiment maternel qui s'arrêtait lorsque la possibilité d'un effort apparaissait, elle avait aux yeux de cette époque une qualité essentielle pour une mère et une épouse : lorsque le mari parlait et ordonnait, on ne s'opposait jamais. Elle montra donc sa désapprobation quant à l'idée de son beau-frère, mais ne répondit rien.

Dans le groupe des enfants, ce fut une clameur de fierté. André protesta bien sur le fait que les plus jeunes n'auraient pas eu à patienter comme il l'avait fait avant d'atteindre le privilège du séjour « *parce que l'aîné est la plus mauvaise place* », mais Valérie lui fit remarquer que lui au moins n'avait pas à supporter des vêtements démodés et usés. Charlotte s'amusa de la tenue qui était justement celle de sa cousine, une robe hors d'âge agrémentée de nœuds, de pastilles colorées, venue de nulle part, et certainement pas d'une sœur ou d'une cousine aînée, « *délicieusement transparente* » ajouta-t-elle, provoquant la satisfaction orgueilleuse de la séductrice pour une fois comblée. Elle engendra des rires et tout le monde se précipita pour dresser la grande table.

- *Moi, je préfère les pantalons et de loin. C'est bien plus pratique*, dit Charlotte.
- *Tu es la plus forte à la balançoire, c'est vrai*, concéda Jean. *En jupe, ça ne doit pas être facile...*
- *Et au trapèze ! C'est incroyable ce que tu sais faire !* lança Léo admiratif.

La table fut enfin dressée par les femmes aidées des petites mains, tandis que les hommes fumaient en parlant *de choses sérieuses*, puis le repas commença.

- *Et du calme les enfants !* exigea Danièle en échange de leur présence.

Bien trop heureux d'être ainsi admis, aucun ne fit d'erreur. Tous restèrent cois et respectueux de la conversation des adultes.

- *Alors les rétrogrades ! Nous avons gagné !* clama Jacques, envoyant un sourire complice à Christine. *Mitterrand président !*

Rose argumenta sur les grands dangers qui guettaient le pays, de l'arrivée des hordes communistes qui allaient déstabiliser la nation, au fameux projet murmurait-on en haut lieu qui consistait à éliminer l'enseignement confessionnel, le seul qui ait grâce aux yeux de tous les convives, sauf deux, sans parler de l'attente angoissée des chars soviétiques qui allaient, c'était certain, franchir les frontières sous peu.

On passa ensuite aux risques démesurés qu'allaient provoquer les nationalisations, la désertion de notre beau pays par les investisseurs, et les risques sur la balance commerciale encore excédentaire de la France en cette époque lointaine.

Mais curieusement, ce fut Lorette qui détendit l'atmosphère de la discussion :

- *Vous n'êtes pas vraiment honnêtes*, intervint-elle. *Il y a les radios libres. On entend enfin autre chose que les Serge Lama, Nana Mouskouri et consorts...*

- *Ah ? Vous entendez Marc ? Bientôt la suppression de France Inter, s'amusa Danièle.*
- *Ou sa privatisation ?* osa Lorette.

Tout le monde se mit à rire. Mais cela s'arrêta net lorsque André parla d'une radio mystérieuse au nom de *Carbone 14*. Son père, sans doute pas si ignorant que ça, lui intima le silence.

- *En tout cas, si c'est la suppression de l'enseignement qui conjugue foi et connaissance, moi je m'en vais,* affirma Rose.
- *L'asile politique chez nos voisins anglais ?* s'amusa Christine.
- *Comme lors de l'horrible révolution française qui osa prendre au riche pour donner aux pauvres ?* ajouta Lorette.

Christine et Jacques moquaient gentiment la peur panique qui avait en effet envahi le pays au lendemain des élections, du moins pour la partie qui avait préféré *le bon choix* à la *force tranquille*.

Le vin tournait pour une fois sans restriction. Car habituellement, la distribution en était parcimonieuse. On conjugait ici la tradition de la boisson du dieu Bacchus autorisée aux hommes, et la volonté farouche par chaque femme d'une nouvelle prohibition, du moins pour son époux. Et dans ce domaine, la plus intransigeante était clairement Mylène. Mais là, Rose dut se lever plusieurs fois pour en ouvrir une nouvelle. André eut même droit à un deuxième verre. Marc se montra souriant, enveloppant sa femme d'un regard qui promettait une nuit enlacées¹.

Habituellement, Marc diluait en fin de journée un fond de mauvais whisky dans un grand verre d'une boisson américaine hyper sucrée et horriblement acide popularisée par on ne savait quel prodige. Et sa femme criait à l'alcoolisme, conspuant cette pratique qui, elle en était convaincue, était à l'origine de tous les maux de la famille. Bien sûr, jamais elle n'osa faire un lien entre les excès supposés de son mari et l'accident qui l'avait rendu impuissant, du moins dans le domaine de sa réalisation en tant que père, à défaut d'époux.

Là donc, les langues déliées, les plaisanteries fusèrent dans une ambiance festive.

- *Il faut dire que ce gouvernement a dû être proposé par quelqu'un qui dispose d'un sens de l'humour développé et joue avec les mots. Je me dis que le maître à penser de notre Éminence François est Raymond Devos : Le Pensec à la mer, Delors aux finances, Cresson à l'agriculture et j'en passe. Ne manque plus que Savary à l'inflation et Badinter ministre de la radio !*
- *S'il en est ainsi, je prends le maquis et les armes !* Marc fit ainsi rire toute l'assemblée.

La soirée s'acheva ainsi, tout le monde autour de la table, le repas fini depuis longtemps. Puis les enfants furent envoyés au lit, pour une fois sans la moindre surveillance. Car toutes¹ promirent la plus grande sagesse, émerveillées par cette fête qui se jouait régulièrement tout près d'elles, sans que la permission leur ait été donnée d'y assister. Les hommes fumèrent quelques cigarettes en poursuivant les amusements, puis montèrent à leur tour, les femmes voulant s'occuper des reliefs des agapes, puis de la vaisselle *qui n'allait pas se faire toute seule* se lamenta Danièle. Mais un regard impérieux de Marc rappela à Mylène où était sa place, et quel était son devoir. Tout le monde monta ainsi pour la nuit, la vaisselle attendrait le matin et le retour des femmes.

Cette après-midi allait être consacrée par Rose à Léo en exclusivité. La pudeur culturelle familiale était telle qu'il n'était cependant pas question de se répandre en message d'affection. Il fallait rentabiliser le moment. Ce serait donc l'occasion d'une visite protocolaire à deux amies de Rose.

Deux vieilles filles, sœurs, répondant au nom patronymique de « *Sister* », que tout le monde appelait « *Sisters* ». L'aînée travaillait comme enseignante en sciences naturelles comme Christine, l'autre en histoire-géographie.

La première, Marie-Anne-Jeanne, avait une allure étonnante qui cachait toute tentative d'une féminité ancienne ayant voulu éclore contre le désir de la propriétaire. Elle était dotée d'un goitre impressionnant qu'elle semblait être la seule à ne pas remarquer, puisque même les cols de ses chemises s'en plaignaient. Elle avait un ventre tout aussi développé, sans doute en ersatz d'une maternité elle aussi ignorée. Habillée de la façon la plus insipide, peut-être pour se convaincre qu'aucun amour autre que celui de sa petite sœur chérie n'allait venir la tenter en ce monde maléfique.

La deuxième, Marie-Anne-Madeleine, se disait officiellement *son contraire*. Elle prenait grand soin quant à sa toilette, mélangeant les couleurs et les formes pour un résultat qu'elle pensait irrésistible. Sauf que la présence de la matrone aînée la contraignait à son tour par des conseils douteux qu'elle avait maintenant apprivoisés. Et les couleurs criardes, les jupes-culottes qui tombaient au niveau des chevilles, les jeans moulants qui mettaient en valeur un postérieur non aimé mais fortement nourri, tout cela contribuait à créer une apparence risible qui engendrait compassion dans le meilleur des cas, moquerie dans les autres. Même Léo, lors du court voyage en voiture, bien que ne la voyant pas souvent, avait une image assez précise de l'étrange couple.

- *La première...*
- *Marie-Anne-Jeanne ! L'interrompt Rose.*
- *... Elle est vraiment moche. Mais on lui pardonne. Par contre, la deuxième...*
- *Marie-Anne-Madeleine !*
- *... Elle fait tout pour paraître jolie. Elle n'en est que plus repoussante, poursuit-il.*
- *Elle a bon goût pour ses vêtements je trouve. Ils sont élégants et bien coupés non ?*
- *Brrr ! répondit l'enfant. Je suis assez grand maintenant. Tu avais promis de me raconter leur histoire.*
- *Tu as raison. C'est drôle et triste à la fois...*

Et Rose monologua devant son neveu tout ouïe.

Elles avaient eu une mère, décédée il y avait bien longtemps, ne parlaient jamais d'un père qui eut pu ne jamais exister.

- *La parthénogenèse ! affirma le garçon. C'est Christine qui m'en a parlé...*
- *Ou Laure ?* sourit sa tante en le regardant tendrement.

Et elle reprit. Il y eut un frère aîné qui fut bien vite mis à la porte par l'étrange couple. Un prétendant de la cadette se présenta. Il fut éconduit *manu militari* par la sœur et, le temps des désirs coupables passé, la plus jeune comprit qu'elle ne se verrait dans les bras d'un homme qu'en rêve et intimité nocturne.

Les deux sœurs étaient d'un anti-cléricalisme à toute épreuve. Avec un léger correctif cependant...

Jeanne comme tout le monde l'appelait rechignait à faire cohabiter dans sa classe le sexe admiré et celui refusé. De plus, devoir expliquer la sexualité et les pratiques inutiles était pour elle une incongruité. Aussi choisit-elle de travailler dans l'établissement privé fréquenté par Rose. C'est ainsi qu'elles devinrent amies. L'une œuvrait auprès des garçons, l'autre auprès des filles. Les pratiques *inconvenantes* n'eurent ainsi jamais à être explicitées.

Madeleine travaillait dans un collège privé de moindre allure, donc mixte du fait de la relative pauvreté de ceux qui le fréquentaient. Il fallait dire qu'elle n'avait pas à gérer les soucis qui repoussait sa sœur dans son sacerdoce du fait de la matière enseignée par elle, l'histoire et la géographie.

Les loisirs des deux femmes se bornaient aux visites de couvents, de basiliques et autres lieux habités par le Très Haut, en France souvent, dans les autres pays *profondément catholiques* comme ceux, anciens, qui entourent leur pays d'origine. L'art sacré avait l'exclusivité des regards des deux femmes athées, que ce fut par les visites citées mais aussi la musique ou les livres.

Elles avaient cependant leur note de fantaisie. D'une part, pour celles qui avaient la grâce de pouvoir venir dans leur appartement parfaitement décoré, parfaitement ordonné du fait de l'absence des mains de petites tailles qui ne pensent qu'à déranger, casser, mélanger, les invitées donc pouvaient découvrir dans un coin du séjour un guéridon habité de canards en plastiques habituellement associés à des jeux de bain qui étaient pour tous évocateurs, sauf pour Léo d'âge encore trop tendre pour de tels amusements aquatiques.

L'autre fantaisie était la façon dont Jeanne tenait la deuxième dans l'intimité de leur appartement et devant les invitées. Plus petite, Madeleine se tenait devant, enlacée par sa sœur, les mains jointes au niveau du sexe inutile, l'appelant « *Mon chat ! Mon petit chat !* », accentuant la chuintante jusqu'à en paraître ridicule dans son appropriation de sa petite sœur.

Rose brossa le portrait de ce couple avec des mots choisis. Mais Léo, bien que non éveillé sur les sujets de l'amour, avec son intuition, sa perception, comprenait l'essentiel. Son sourire manifestait bien plus que des rires sa jubilation devant l'humour déployé par sa tante. Ce regard admiratif devant la subtilité du tableau encouragea ainsi Rose à se libérer des lourds secrets, rien que pour voir le soleil si rare dans les yeux de l'enfant qu'elle aimait tant mais en silence.

La visite eut lieu dans l'ennui le plus total. Les deux femmes firent comprendre à Léo que sa présence malgré sa tare génétique de genre n'était due qu'à son jeune âge. « *Je suis au gynécée* » fut la réponse de l'enfant, engendrant une admiration difficile à cacher devant le savoir. Puis elles embrayèrent sur les dernières critiques des expositions récentes de la capitale qu'elles visitaient régulièrement, ou de celles lues dans une célèbre revue faisant déjà à cette époque la pluie et le beau temps sur les succès culturels.

La grisaille fut agrémentée d'un sirop de fraise qui ramena Léo par la pensée au jardin et à la présence de Ümit, puis à celle de Laure. Point de biscuit incassables ici. Les deux sœurs aux amours ignorées d'elles-mêmes les remplacèrent par des tartelettes achetées à grand frais dans la pâtisserie renommée de la cité ancienne, et, comble de l'importance qu'elles donnaient au moins à Rose, par un sac de douceurs hors de prix qu'on appelait

Négus, en souvenir d'un temps où le racisme ordinaire se conjugait non avec l'humour, mais plutôt avec la dérision.

Lors du retour, Léo questionna à nouveau Rose sur l'absence d'intérêt quant à ce qui ne touchait pas à la religion par deux femmes qui s'en disaient si distantes. Rose hésita, considéra l'enfant, puis choisit la franchise.

- *Mon garçon... L'amour entre femmes est un péché mortel. Entre deux sœurs, je ne sais pas quel châtement on pourrait en attendre, mais je te laisse imaginer. Alors accepter leur penchant pour la Vérité des Évangiles, cela ne leur est sans doute pas possible. Pour le reste, elles sont encore plus traditionalistes que ta grand-mère et moi. Elles ne s'intéressent qu'à la culture « Télérama ». Il faut que ce soit bien-pensant, qu'on se dise en apprenant qu'elles ont aimé quelque chose « C'est bien ! Elles ont bon goût ». Comme si tout était figé. Le bien d'un côté, le mal de l'autre...*
- *Le mâle...* corrigea l'enfant. Puis il ajouta. *Pourtant il y a des trucs super qu'on n'aime pas encore ?*
- *À quoi penses-tu Léo ?*
- *À ton livre que tu m'as passé sur l'art dans les hôpitaux psychiatriques.*
- *L'art brut...* Rose essuya une larme d'émotion. *Pourquoi parler de psychiatrie ?*
- *Tu me l'as passé cet été. Tu l'as fait exprès je suppose pour la psychiatrie. Pour me rappeler ce que j'ai oublié ? Ma folie...*
- *Mais non ! Bien sûr que non. Si tu savais combien ce que tu as vécu me touche... Au plus profond de moi.*

Rose si pudique, toujours sous contrôle, ne put s'empêcher d'écraser une larme. Léo se renfrogna un court instant puis revint dans ce monde-ci. Il envoya un sourire.

- *Pour l'art brut... C'est simplement parce que c'est beau... Et touchant pour ce que j'y ai vu.*

Rose garda le silence un instant puis reprit.

- *Eh bien vois-tu, c'est typique des Sisters. Ce n'est pas reconnu, alors elles n'aiment pas. J'ai tenté de défendre Dubuffet qui voulait faire la promotion de l'art brut, elles m'ont répondu que les commissaires de la culture n'en ont pas voulu. Sur ce point, il n'a pas tort Jacques. Les responsables sous Giscard n'ont pas aimé. Car trop d'avant garde. Ceux de Mitterrand en voudront bien, tu verras. Tiens ! Ça te plaît vraiment ?* Léo hocha la tête en guise de réponse. *Si tu veux, il y a un musée pas trop loin. Vers Montargis. On ira ?*

Léo hocha la tête en guise de réponse.

- *Oui, répondit Rose. Mais il va falloir patienter un peu. La maison n'ouvrira que dans deux ans je crois.*
- *Alors je vais attendre,* répondit Léo montrant sa sérénité.

Il n'y plus une parole durant le voyage retour, rien que le bruit du vent, les crissemments de la guimbarde, les appels de souffrance des suspensions, et le son du moment partagé, enfin calme, enfin détendu.

*

La mission des enfants ce matin-là était la cueillette des mirabelles. Le terrain vague en regorgeait. Des arbres anciens, certains tellement qu'ils ne produisaient guère, d'autre heureux sans doute d'être débarrassés des produits toxiques que l'ancien propriétaire avait dû déverser en abondance. Car on disait que dix courtes années auparavant, le terrain était cultivé. Mais rendu à sa nature spontanée, il s'était transformé en paradis pour la vie sauvage qui côtoyait celle pasteurisée de notre humanité qui rêve encore de dompter une création à laquelle elle appartient pourtant.

La traversée du passage devant le sorcier se fit en silence pour les trois grands des Mylène et des Jacques ainsi que Laure. André quant à lui fermait la marche en sifflotant. « *Je n'ai plus peur de lui* » affirmait-il le torse bombé. « *J'ai quatorze ans* ». Le mantra de son âge qui le projetait vers l'inconnu de l'adolescence semblait être un tremplin vers un monde taillé pour lui et sa soif de découverte. Il savait qu'il devrait affronter la colère de son père pour s'affirmer, alors celle du sorcier lui paraissait un entraînement convenable.

Tous les autres se mirent à courir en criant, imaginant par avance combien ils allaient dévaler au retour les bras chargés de fruits.

- *C'est toi qui porteras le gros sac !* affirma Valérie en direction d'André, sans doute assez contente à l'idée d'échapper à la corvée.

Tandis que Léo considérait l'arbre qu'il avait choisi avec circonspection, se demandant comment il arriverait à se saisir des fruits, Valérie vint à son secours. Elle s'était habillée pour la circonstance d'une tenue uniquement pratique, oubliant pour une fois ses jeux de séduction. Elle grimpa sur la première branche, se saisit de la suivante, s'y hissa en ahanant, et considéra les branches chargées qui se trouvaient encore au-dessus. Elle se félicitait déjà d'être arrivée si haut, louant sa propre adresse lorsque Charlotte d'un bond la rejoint puis sauta sur la branche du dessus qu'elle enlaça, avant de repartir vers les cimes sous les plaisanteries de ses cousines¹. André se mit à la traiter de guenon et tous l'imitèrent, jusqu'à Charlotte, se prêtant au jeu, qui sauta sur la branche sans la moindre considération pour le dangereux équilibre qui était le sien.

Les moqueries se transformèrent en cris d'admiration. Valérie ne put qu'observer les regards juste avant enfin braqués sur elle qui l'avaient abandonnée au bénéfice de cette frêle créature bondissant dans les frondaisons au mépris du danger.

- *Je jette par terre et vous ramassez.* La fillette ordonna, tout le monde obéit.

Les cousines¹ étaient maintenant au sol à quatre pattes, fouillant les herbes à la recherche des fruits que l'elfe des bois venait leur offrir dans sa grâce. Valérie s'escrimait à essayer de participer à la récolte des hauteurs, mais plus personne ne faisait attention à ses tentatives. Toutes se plaignaient avec émerveillement de la pluie fruitière qui tombait si drue qu'elles avaient du mal à en suivre le rythme.

Charlotte passait ainsi de branche en branche, les plus proches de l'astre de chaleur étant les plus garnies, se tenant d'une main, secouant de l'autre. Une fois délesté de ses trésors, l'arbre la laissait s'accrocher à lui pour qu'elle en descende dans une danse aérienne. Elle sautait alors sur son voisin et recommençait son ballet.

Bientôt les sacs furent pleins, Laure et Léo en portant un grand à deux, un autre très lourd confié à la seule force de André si fier de se montrer ainsi tout en muscles sous son T-shirt moulant, un pour Jean, Christophe et Pierrick, un plus petit pour Valérie qui prétextait la fatigue de ses acrobaties.

- *Et moi, je prends lequel ?* demanda Charlotte.
- *Toi ? Aucun,* répondit Léo. *Tu as été incroyable. Tu as fait plus que ta part.*

Il tenait en main un petit sac dont il s'était discrètement pourvu lors du départ.

La traversée du dangereux sentier habité par l'homme menaçant se fit dans les cris. Le sorcier apparut en grommelant derrière sa barrière en piteux état, les considérant avec son éternel œil aveugle et l'autre perçant.

Léo était derrière, précédant Laure terrorisée à l'idée de l'affrontement inévitable, imaginant le sort qui serait le sien. Errer pour l'éternité dans le jardin hanté ? Ne plus jamais revoir sa maman ? Ne plus grandir et ne jamais connaître l'amour ? Elle serrait dans sa petite main celle de Léo.

- *Tenez Monsieur C'est pour vous.*

Léo venait de lui tendre un sac rempli de fruits. Le sorcier le prit sans comprendre, un œil toujours indifférent aux tracas de ce monde, l'autre toujours scrutant l'âme du garçon qui venait de le défier. Il ne prononça rien d'autre que quelques borborygmes et fit volte-face pour retourner dans son antre.

En soirée, dans la solitude bienfaitrice de son début de nuit, Laure osa imaginer que c'était pour cette proximité des menottes que Léo avait pris le risque de provoquer celui que tous appelaient *Le Sorcier*.

*

- *Bravo les enfants. Je vais faire mes confitures. Demain matin il ne fait pas trop chaud. Vous irez aux mûres.*

C'était Marie-Anne qui les remerciait ainsi de leurs travaux champêtres, les incitant à poursuivre la cueillette des bienfaits de la nature.

*

- *Comment vas-tu Mylène ?*

Christine et sa presque belle-sœur allaient au ravitaillement. Elles en profitaient pour échanger leurs confidences.

- *Oh... Ça va. Marc est toujours assez calme durant les vacances à Nevers.*
- *Oui,* rit Christine. *Et tu payes de ta personne.* Mylène rougissait.
- *S'il reste vivable, je veux bien. Ce n'est pas le souci.*
- *Oui. Tu as trop et moi pas assez. C'est du moins ce que me disent mes amies.*
- *On peut vivre avec et on peut vivre sans,* acquiesça Mylène. *Regarde Rose. Non. Mon souci c'est toujours les enfants. Jean est éternellement en recherche de son père qui tente de l'humilier à chaque fois. Il est en échec scolaire. Je suis certaine que c'est à cause de ça. Quant à Charlotte, il fait tout pour montrer lui qu'il ne l'aime pas. Et Léo...*
- *Pour lui, c'est aussi toi qui as choisi qu'ils ne devaient plus avoir de relation. Je me trompe ?*
- Mylène baissa les yeux. *Non. C'est vrai. Mais il était dans un tel état. J'ai eu tellement peur. Les yeux qu'il avait mon petit lionceau lorsqu'ils l'ont sorti de son sommeil artificiel...* Mylène pleurait maintenant.

- *Excuse-moi Mylène. Je n'aurai pas dû...*
- *Si. Il faut bien en parler et appeler un chat un chat.*
- *Et un lion un lion...*
- *Que veux-tu dire Christine ?*
- *Qui lui a choisi son prénom ? C'est un lion. Il n'a peur de rien. Il sera fort, tu verras.*
- *Tu trouves qu'il va bien ?*
- *Oui. Il est bien plus liant. Il est souvent avec les autres. Du moins, davantage. Avant il ne se mêlait pas ou rarement. Maintenant, c'est le contraire. Il ose être lui-même. Tu as vu hier ?*
- *Les yeux de Mylène s'illuminèrent. Oui !!! Il a gagné la course. Le fameux challenge de Nevers à vélo. Il était tellement fier.*
- *La coupe annuelle sera chez toi ! Tu verras que son père aura le front haut lui aussi. Au moins tu n'as pas trop de souci pour Matis ?*
- *Si... Une maman c'est programmé pour toujours s'inquiéter. Mylène riait. Il manque de pugnacité.*
- *Mais son père est amoureux de lui... Laisse-lui le temps, il est si petit !*
- *Tu as raison. Et toi ?*
- *Moi ? Laure va mieux, répondit Christine la tête dans les étoiles.*
- *Léo va mieux parce que Laure va mieux, et Laure va mieux parce que Léo va mieux. Ils s'entraînent mutuellement lors de leurs vacances...*
- *Et ne veulent pas se voir en dehors !*
- *Oui. Étrange. Je ne sais pas pourquoi, répondit Christine.*
- *Maman le sait mais ne veut pas le dire. Encore un secret de famille ? Maudite famille ! pesta Mylène.*
- *Tu exagères. Vous vous entendez plutôt bien... Mais je voulais te parler d'autre chose.*
- *Mylène se renfroigna en attendant l'uppercut. Vas-y.*
- *Ne pourrais-tu pas faire quelque chose pour changer la situation ?*
- *Oui. Trouver un travail. J'y pense beaucoup. Mais difficile avec les crises de Marc. Je ne peux pas m'en occuper ni décider pour le moment.*

Mylène montra une telle fermeté que Christine n'osa pas aller plus loin sur ce sujet sensible. Elle se limita à murmurer un timide « *ce n'est pas de cela que je voulais parler* » que sa voisine fit semblant de ne pas entendre. Encore une fois le secret de la petite enfance ne serait pas dévoilé.

*

Marie-Anne était dans la grande salle à manger avec les petits. Il y avait Matis et Anna, accompagnés par Pierrick ravi de prendre du temps pour eux, et la petite Cerise qui trottnait tant bien que mal en regardant tous ces géants autour d'elle.

- *Je vais vous initier au jeu de puce, leur dit-elle d'un ton sérieux, la mine grave.*

Marie-Anne demanda à Pierrick d'ouvrir l'un des grands tiroirs habituellement interdits aux enfants. Dedans se trouvait un molleton qu'il prit fièrement tout autant que délicatement. Marie-Anne entre temps avait vidé la table.

Une fois la protection mise en place, elle montra le jeu. Il s'agissait de petites pièces colorées. Pour chaque couleur, il y en avait une plus grande. Elle déposa une petite sur le molleton, s'approcha avec la grande coincée entre son pouce et son index, appuya vigoureusement sur la petite, jusqu'à la faire s'envoler dans une courbe étonnante. La pièce retomba dans le petit bol au centre de la table. Aucun rebond, aucune hésitation. Il y gisait en plein centre, immobile.

- *Un point pour moi. Vous avez vu ? C'est très simple. Si on rate l'objectif, on passe son tour et on reprend la pièce là où elle est. Parfois il est donc intéressant non de tenter de marquer le point, mais plutôt de s'approcher du bol.*

Elle joignit le geste à la parole en montrant l'exemple.

- *Trop bien mamie ! On commence ?*

Anna piaffait d'impatience. Mais un regard complice de la grand-mère vers Pierrick fit comprendre à ce dernier qu'il fallait se méfier des apparences. D'autant plus que, passant par là, Philippe s'exclama :

- *Ouh là là ! Elle est redoutable à ce jeu maman. Bon courage les enfants !*

Prévenant, Pierrick leur proposa de s'entraîner. Les deux petits s'installèrent ainsi sur une chaise et s'amuserent à tenter de reproduire le bond et la course aérienne de la pièce de leur grand-mère. Cerise quant à elle, bien trop maladroite, regardait admirative les tentatives de ses cousines¹, n'arrivant qu'à frapper au hasard la pièce qui restait devant elle dans une désespérante immobilité.

- *Ouiiiii !*

C'était le cri de victoire de Anna qui avait vu sa pièce s'élever dans les airs.

L'après-midi se passa ainsi avec Marie-Anne qui passait de place en place pour aider par son adresse les deux enfants.

- *Tu es encore trop petite, dit-elle d'un ton sévère à Cerise.*

Qu'importe ! Pierrick en profita pour passer du temps avec elle, l'encourageant, lui montrant l'exemple, entouré en récompense par les grands yeux noirs qui le dévoraient d'admiration.

En soirée, le molleton fut remis en place, une partie endiablée de puces eut lieu. Une petite moitié fut réservée à la jeunesse qui obtint l'autorisation de s'affronter à la condition expresse que cela se fit en silence. Sur la deuxième, jouaient les adultes, tous sans exception, Marc ayant délaissé sa chambre pour l'occasion, sans qu'on puisse juger ce qui avait été le plus fort entre l'attrait des bouteilles ouvertes pour l'occasion ou des jambes de sa fine épouse qui virevoltaient d'un côté à l'autre de la table, se déhanchant, se penchant en avant plus que de raison, laissant deviner un pli plus intime, une cuisse alléchante.

Philippe prétextait une fatigue que tout le monde interpréta comme la peur de perdre. Il fallait dire que dans cette assemblée aux mœurs traditionnelles, les éléments les plus compétents du jeu étaient féminins. Car pour une fois également, Danièle avait relégué son éternelle mauvaise humeur et s'amusait beaucoup. Le fait d'être championne avec sa belle-mère ne devait pas y être pour rien.

Marie-Anne gagna au final, Danièle fut deuxième, Marc troisième ce qui permit une soirée animée et éclairée des couleurs du bonheur.

- *Vous devriez y jouer plus souvent, murmura Jean à sa mère qui riait.*

Chez les enfants, par on ne savait quel coup de chance, Valérie marquait point sur point, alors qu'elle semblait frapper *au hasard* ses propres pièces. Son rire cristallin emplissait également la pièce. Juste derrière, André fit également des prouesses. Marc légèrement emporté par les brumes de l'alcool et la promesse d'amour s'enhardit à les marier rapidement, ce qui fit rire tout le monde, rougir Valérie, et entraîna un commentaire réprobateur du plus grand des cousins, visiblement insensible au charme de la fillette.

*

- *On part demain*, annonça tristement André.
- *Nous c'est après-demain je crois*, répondit Laure la tête dans les étoiles. *Je n'aime pas l'école. Se lever, travailler...*
- *Moi j'aime. Je vais être le meilleur !* affirma fièrement André.
- *Les autres cousins partent également demain je crois*, annonça songeur Léo. *Moi non plus, l'école...*
- *Toi tu n'aimes pas grand-chose*, déclara péremptoire André.
- *On va dormir sous la tente alors ?* proposa Laure, visiblement enthousiaste, ignorant le reproche fait à son voisin.

Et elle s'éloigna, courant après sa mère.

- *Maman !*

Elle négocia ainsi au nom du groupe la faveur nocturne d'une compagnie parmi les étoiles, à s'occuper de jeux d'enfants, oubliant la saison passée en insouciance dans la campagne nivernaise.

- *On est des grands maintenant !*

Bien sûr elle obtiendrait satisfaction. Bien sûr les cousins y seraient réunis pour les plus grands, provoquant pleurs et lamentations des plus petits. Bien sûr il y aurait des devinettes, des mimes à décoder. Bien sûr il y aurait des bras de fer, des compétitions mimant la virilité naissante chez Christophe et André essentiellement, Jean faisant de son mieux pour y participer, Léo s'en éloignant consciencieusement. Bien sûr Marc viendrait calmer les ardeurs d'une nuit blanche espérée tout autant que redoutée par la jeune troupe, obligeant au silence et au repos, n'ayant pas même besoin de menacer.

Car, lorsqu'il élevait la voix, personne parmi les enfants n'osait risquer l'affrontement avec un oncle en tout temps silencieux, aux sourcils froncés et à l'humeur maussade.

*

L'été s'achevait, les familles allaient se séparer pour une bien trop longue année, la maison allait être désertée, livrée aux araignées, au silence et à une solitude qui n'en finirait pas, troublée par quelques rares visites, histoire de vérifier que tout y restait bien en place, que les volets étaient bien clos, que la toiture avait bien résisté à la dernière tempête, que le grand catalpa, presque aussi vieux que la demeure, avait encore une fois défié les cieux.

Juste avant chaque départ, Marie-Anne donnait à ses petits-enfants un pot de confiture marqué de son prénom. Le rituel était le baiser à la grand-mère, celle-ci se baissant mais gardant les mains dans son dos. Juste après le contact affectueux, elle se relevait et découvrait le présent, contemplant les yeux gourmands de l'enfant, faisant promettre aux parents qu'ils n'y toucheraient sous aucun prétexte, pas plus que les frères et sœurs.

Cette fois-ci, au moment du baiser de Laure, il y eut une légère distorsion par rapport à l'habitude. Léo et Rose devaient partir pour un dernier moment avant la séparation annuelle. Il s'agissait d'un pique-nique le long du grand fleuve, là où sa rencontre avec l'Allier, son puissant cousin, lui permettait de s'étaler sur une immense plaine recouverte de tourbillons violents aspirant les déchets flottants qui avaient eu l'audace de s'en approcher de trop près. Le bec d'Allier était magique, surtout lors des crues récurrentes. Et juste avant son baiser d'adieu, Laure assista aux préparatifs de la promenade.

- *Au revoir mamie.*
- *Au revoir ma petite Laure.*

Marie-Anne montra un énorme pot à la transparence abîmée par les années.

- *Oh ! Mais il est très gros ? Rien que pour moi ou je dois partager avec maman ?*
- *Rien que pour toi ma petite fille. Veux-tu que je te dise ?, puis, sans attendre de réponse, vois-tu, un parent ça aime tous ses enfants pareillement. Jamais de la même façon mais pareillement cependant. Certains grands sont persuadés qu'il n'en fut pas ainsi, alors que, père ou mère à leur tour, ils vivent cela au quotidien. C'est pour cela sans doute que c'est si difficile d'être parent. Mais alors, grand-mère... Je ne te dis pas ! Ces contraintes disparaissent.*
- *Tu veux dire quoi mamie ?*
- *Je ne peux que te le susurrer, presque en silence. Le dire est interdit.*

Marie-Anne se baissa pour se mettre à la hauteur de l'oreille de Laure et lui chuchota

- *Tu es mon petit enfant préféré. C'est pour ça que tu as le plus gros des pots. Il est très vieux celui-là. C'était celui de mon mari. Avant toi, comme je n'avais pas le droit de préférer un de mes enfants, c'était toujours pour lui l'énorme pot. Demande à tes oncles et tantes. Ils en étaient tous jaloux.*

La petite fille colla sa bouche contre les chairs molles de la joue de Marie-Anne, y déposa un bruyant baiser, puis partit cacher ses larmes dans le corsage de sa mère. Ce fut bien plus explicite qu'un banal « à l'année prochaine ».

Son humeur passa de l'émotion de ce témoignage d'affection à la tristesse lorsqu'elle vit Léo monter dans la voiture de Rose pour le pique-nique annoncé. Mais voyant son regard mélancolique lors de leur départ Rose fit marche arrière, elle qui tenait tant à ce moment de solitude avec l'étrange garçon. Elle ouvrit la porte et Laure le visage dans les étoiles se précipita sur le siège arrière, le nez collé au-dessus de celui de son cousin, le mordillant, toute heureuse de pouvoir vivre un moment interdit.

Et si Rose aurait de très loin préféré ne pas avoir à supporter la moindre interférence entre elle et celui qu'elle considérait comme son fils, femme au grand cœur elle accepta sans arrière-pensée cette intrusion inédite.

Il y eut cependant une ombre à ce tableau. Ce fut lors du questionnement de Laure quant à l'inimitié entre Rose et Charlotte. Elle était tellement évidente qu'elle ne prenait pas la peine de la cacher. Rose expliqua qu'elle n'avait pas confiance en cette fillette indisciplinée qu'elle estimait roublarde et irrespectueuse. Léo fit comprendre d'un revers de la main qu'il ne fallait pas aborder ce sujet. Il savait qu'il n'y avait aucune raison objective pour justifier cette mise à l'écart. Rose avait ses têtes. Celles placées du bon côté avaient droit à tout, les autres à rien. Il profita d'une occasion pour lui glisser à l'oreille « *On n'y peut rien, elle est comme ça !* ».

Été 1984.

– Maman, on peut aller se baigner ?

Cette demande était en général rejetée au prétexte de la dangerosité de *L'Impétueuse* qui était réelle. Chaque année on comptait des accidents. Car trop souvent le nageur expérimenté croyait pouvoir se défaire des quelques tourbillons apparents, sans comprendre que les plus surnois étaient invisibles, et allaient l'entraîner par le fond. Happé par quelque sirène ou démons qui habitait le fleuve depuis bien avant l'arrivée du premier homme et qui voulait ainsi rappeler à tous que l'onde était sa propriété exclusive, il allait errer. Méprisante envers les humains, la diablesse consentait cependant à restituer le corps lorsqu'elle n'éprouvait plus d'amusement à le promener. On le retrouvait alors en aval, quelques centaines de mètres plus loin, mais aussi parfois en amont, signe de la présence des malfaisantes.

Une fois par an cependant une baignade était autorisée. Sous la surveillance d'un adulte, une femme pour des raisons d'efficacité comme de désintérêt de la gente masculine pour un encadrement dont tous savait qu'il était par essence féminin. C'était souvent Mylène qui assurait le gardiennage de la chiourme comme disait Danièle qui ne consentait qu'en soupirant à cette corvée, et habituellement accompagnée d'une de ses belles-sœurs.

La météo changeante en saison estivale choisissait la journée dévolue aux amusements aquatiques. Il fallait éviter les coups de vent, les orages toujours menaçant et la couverture nuageuse qui aurait refroidi des corps encore trop tendres pour être jugés comme pouvant résister efficacement à un refroidissement toujours possible.

Et comme ce samedi s'annonçait chaud et ensoleillé, sans doute suivi d'une journée occupée par la colère des cieux, le moment semblait propice en effet.

Sauf que Mylène allait être occupée par son mari qui s'adonnerait ainsi à une de ses rares activités.

Car Marc avait passion pour la technologie. Il partageait cela avec son fils aîné Jean. Et la partie accessible de ces évolutions scientifiques étaient pour eux deux irrésistibles dans le domaine dit *de la haute fidélité*. En clair, Marc toujours se lamentait de ne pas disposer d'un poste radio, d'un lecteur de cassettes audio ou de bandes magnétiques suffisamment performant. Il était avide de toute émission qui racontait le bond technologique récent, et lorsque l'une d'entre elles était annoncée comme faisant le point sur ce qui existait, il ne manquait jamais d'appeler un fils bien trop heureux de pouvoir enfin se rapprocher d'un père qui lui cachait son amour.

Les deux écoutaient religieusement, quelque soit l'heure, le fils ayant en ce temps la possibilité de se soustraire à toute activité, repas, toilette, devoir, de façon à entendre la bonne parole. S'ensuivait alors un débat entre eux pour synthétiser ce qui avait été exposé à leurs oreilles. En général Marc conspuait Jean bien sûr. « *Incapable ! Tu n'as rien compris. La meilleure marque est* »... On assistait enfin à une n-ième tentative pour son fils espérant obtenir enfin une admiration paternelle qui jamais ne devait venir. Il finissait par se rendre à l'avis de Marc et les deux se promettaient d'aller prochainement se procurer l'appareil de leur rêve.

C'est ainsi que la visite fut programmée dans une célèbre enseigne de la ville, dans le quartier commerçant. En voiture bien sûr, car jamais Marc n'aurait supporté les aléas et l'inconfort d'un transport public. Et tant pis pour la météo, au diable la baignade !

Les trois se rendirent en ville, Marc faisant remontrance à Mylène dans son incapacité à trouver une place de stationnement dans un centre urbain que chacun savait bondé en ce jour de dépense commerciale, Jean attendant avec impatience la fin de la querelle et l'ouverture du magasin aux trésors.

Ce fut donc Danièle qui prit en charge ses trois plus grands, ainsi que Léo et Charlotte, aidé par André qui devait plus servir d'accompagnateur que de jeune en recherche de fraîcheur, voire de séduction si la compagnie féminine devait lui être favorable.

Du fait de la dangerosité, des bancs de sable déplacés d'année en année par les elfes des eaux, des courants à certains endroits violents, à d'autres fourbes car peu visibles, il fallait prendre conseil.

René, un vieux voisin d'apparence taciturne était alors consulté. Cet ancien gazier avait été abandonné par son épouse une fois leurs quatre filles élevées, au prétexte d'une apparente indifférence de Monsieur quant aux tâches assurées par Madame. Une fois la dernière partie comme ses sœurs pour la capitale, sa femme fit son baluchon et un beau matin, devant un mari qui n'en est toujours pas revenu, elle partit sans un cri, sans un remord, mais surtout sans laisser d'adresse. Elle l'embrassa cependant sur les joues, le gratifiant d'un « *Tu m'as fait de beaux enfants* ». Personne dans le quartier ne devait en avoir de nouvelles.

Profondément blessé, René ne voulut jamais évoquer son existence. Il se consacra à ses amis de chantier, eux aussi à la retraite, ainsi qu'à la pêche. Il avait par son unique passion une connaissance quotidienne du fleuve et de ses caprices.

Danièle vint donc le voir. Il lui expliqua l'endroit où la baignade était sans danger, les sable accueillant, et les courants absents. Il s'exprimait d'une voix forte mais mal articulée, parsemée de « *Ben, ben, ben* » dont il usait en guise de ponctuation. Les gestes de ses mains semblaient remplacer les mots dont il était économe. Et si les enfants avaient peur de lui du fait de ses yeux d'un bleu profond qui semblaient dévisser votre cerveau lorsqu'ils se posaient sur vous, dans la réalité, il était craintif et apeuré par la moindre nouveauté.

Ainsi renseignée, la tante prit sa progéniture, celle des autres à regret, et tout le monde partit à pieds pour une après-midi joyeuse. André portait le grand sac des serviettes, les victuailles étant prises en charge par certains enfants, tout comme les indispensables journaux sans lesquels le temps de la corvée aurait été trop long pour être supporté sans soupirs. Danièle, elle, déambulait donc bras ballants.

La troupe arriva vers le bras indiqué par René. Ils y déposèrent leurs affaires. Danièle s'installa à peu près confortablement dans la chaise longue apportée pour elle exclusivement, donna des ordres de façon à ne pas vraiment avoir de surveillance à assurer, délimitant la zone tolérée pour les jeux sur le banc de sable, et dans l'eau pour le rafraîchissement. Elle prit un magazine et s'y plongea avec ennui, avant de s'endormir.

Elle fut réveillée par des cris.

- *Charlotte ! Où est Charlotte ?* cria André.
- *Là-bas !* répondit affolée Valérie.

Plus loin, Charlotte se débattait, semblant incapable de lutter contre le courant. Christophe n'hésita pas une seconde. Il courut, plongea lorsqu'il eut de l'eau jusqu'à la ceinture, et nagea vers elle. Il la rejoignit rapidement, l'enlaça, puis la ramena sur la berge.

- *Quelle idiote tu fais, cria Danièle. À ton âge tu ne sais toujours pas nager ?*
- *Non ! Rose a payé des cours aux autres, mais pas à moi. Car je suis trop nulle,* répondit la jeune fille entre deux rivières de pleurs.
- *C'est hélas vrai, renchérit Léo.*
- *Viens. Je vais t'apprendre. On commence là ?* proposa André.
- *Non. J'ai eu trop peur,* implora Charlotte.
- *Alors demain et les jours suivants ?*

André n'avait pas l'intention de la lâcher ainsi. Il chercha du regard une approbation de Danièle qui vint sur l'instant.

- *On ira demain. Tous les matins. Accompagnés de mon ami Camille, un enfant du quartier. Avec nous, tu ne risqueras rien et d'ici peu tu sauras. Tu es tellement habile...* lui dit André rassurant.
- *Bon, coupa Danièle. Inutile de parler de ce regrettable incident. On rentre. Mais pour oublier tout ça, je vous offre une glace. Ce sera notre secret. Promis ?*

Les clameurs fusèrent, gravant ainsi dans les effluves sucrés le serment de discrétion.

- *Un moment très agréable en leur compagnie,* affirma la tante redoutée en rentrant. *J'ai demandé à André et son ami d'apprendre à nager à Charlotte. Car il est grand temps qu'elle se débrouille elle aussi dans l'eau,* chuchota-t-elle à sa belle sœur Mylène.

Les jours suivants furent consacrés en matinée par André et Camille à l'éducation aquatique de Charlotte sous la surveillance d'une Danièle qui s'étonnait elle-même de sa coupable compassion à l'égard d'une enfant qui n'était pas la sienne. Elle en connaissait la raison et s'y soumit de bon cœur. Car il fallait bien expier une impardonnable faute qui eut pu coûter la vie de la fille honnie par sa tante. Mais elle en fut récompensée par les progrès rapides de la fillette, clairement Charlotte saurait nager avant la fin de l'été.

*

Un dimanche après la messe.

Le repas dominical devait avoir lieu en présence du père André. Et si tout le monde raillait le cousin pour cette proximité de prénom, personne n'aurait osé en faire état devant le saint homme qui semblait imbu de sa fonction.

Lorsqu'il venait, il veillait à bien confondre les prénoms des enfants, mimant l'intérêt quant à leur présence derrière une condescendance qui ne trompait personne. Dans les faits, il était là pour la bonne chère et pour les conseils qu'il allait dispenser aux adultes comme aux plus jeunes, précisant par ailleurs qu'ils étaient tous un peu ses enfants, et ce, quelque soit leur âge. Même Marie-Anne était gratifiée d'un « *ma fille* » empreint d'une morgue gentillesse.

Les cousins n'appréciaient pas ce personnage infatué, partout précédé de sa supériorité. Il fallait le servir, accepter les remarques désobligeantes concernant l'apparence et la morale, tout comme celles, acerbes, reprochant aux fillette de voir leur corps devenir élégant, donc source de coupables désirs dans un avenir proche. Seul Léo l'observait avec délice. Il le trouvait pathétique, désespéré et ridicule, ce qui le rendait non pas fréquentable, mais au moins tolérable à ses yeux. Lorsque ses cousines¹ le

questionnaient sur cette bienveillance, il répondait « *Il tente de cacher sa solitude, mais elle déborde par dessus ses épaules. Et m'est avis qu'il est athée* ».

Après le repas, durant le café accompagné de quelques liqueurs, les femmes étaient en cuisines, car il fallait laisser les hommes entre eux. Même Danièle ne pouvait donc éviter les contraintes d'une vaisselle à nettoyer, essuyer puis ranger. Assise, elle dirigeait les opérations, veillant à ne pas déborder du rôle que Marie-Anne et Rose ne faisaient pour elle que tolérer. Cela voulait dire que si Danièle ordonnait aux autres, elle se taisait vis à vis des premières.

Léo et Laure aimaient être présents. La raison évoquée par l'enfant en secret était sa colère en voyant que ces tâches semblaient exclusivement féminines. Leurs présence était cependant également motivée par une curiosité devant l'étrange cérémonial précis et parfaitement réglé de cette remise en propreté qui ne souffrait visiblement aucune entorse quant à l'étiquette.

En effet Marie-Anne et Rose se relayaient pour nettoyer dans le grand évier tout ce qui avait été dressé sur la table, les verres à eau tout d'abord, suivis de ceux à vin, les couverts ensuite, puis les assiettes, des plus petites aux plus grandes, se succédaient après les couverts utilisés pour le service ou par les bouches suivis des plats, et enfin des casseroles, faitouts et autres dames-jeannes.

Derrière elles se trouvaient celles qui essuyaient, à savoir Lorette et Mylène, et enfin Danièle qui effectuait l'essuyage dit « *de perfection* ». Car la tradition familiale exigeait deux passages pour chaque objet. Un premier pour en éliminer l'humidité, un autre pour qu'il soit rangé exempt de trace, effectué par un torchon *de haute qualité*, ne peluchant pas mais aussi préservé de la sueur des ses sœurs de vaisselier.

Le rôle des enfants était réduit du fait de la propension naturelle de cet âge à faire des bêtises, qu'elles fussent volontaires ou non. Les deux cousines¹ n'avaient donc que le droit de ranger, et uniquement ce qui n'était pas précieux, sous les admonestations de la douairière Danièle évidemment. Cette année-là elles avaient une nouvelle charge cependant, au prétexte d'une sagesse sensée venir avec les années. Elles pouvaient effectuer le double essuyage des couverts. Lorsqu'on leur annonça ce *privilege*, les enfants pouffèrent, Léo envoyant un regard admiratif à Laure qui avait avec lui parié que Danièle trouverait un stratagème pour de nouveau diminuer sa tâche sans en avoir l'air.

Monsieur le curé fut ainsi nourri et abreuvé, son égo très haut admiré, le nécessaire à cuisine parfaitement rangé et Danièle une nouvelle fois épargnée.

Mais au moins, chez les jeunes, il avait engendré les quolibets.

*

Le lendemain matin dans la cuisine lors de la fin du petit déjeuner.

– *Quelle peste celle-là !*

Rose vociférait contre Charlotte. Cette dernière avait eu l'audace de lui rappeler que son attachement à Léo était certainement provoqué par l'absence de maternité chez elle. La gifle avait suivi, sans pour autant calmer l'ire de Rose. Il fallait dire que Charlotte n'avait jamais sa langue dans sa poche. Prompte à dénoncer les injustices, les arguties de circonstances quand elle les repérait, elle s'était ainsi attirée l'antipathie de sa tante. Celle

de son père était partagée par ses deux frères, mais cela n'apaisait pas son sentiment de rejet et elle souffrait de ne pas être jugée aimable.

Entendant la colère de sa tante, Léo partit se réfugier dans la bibliothèque mains sur les oreilles, tandis que Charlotte errait encore une fois en pleurs. Elle fut consolée par oncle Jacques qui la prit par la main et l'emmena vers le fond du jardin. Charlotte allait être la reine de la soirée quelques jours plus tard, mais personne à cette heure, sauf sans doute le bon Jacques, ne pouvait le deviner.

Le jeudi suivant en effet, après le repas du soir, Jacques rameuta la troupe.

- *Projection privée les enfants ! Tous dans la bibliothèque, ordonna-t-il.*

La cousinade ne se fit pas prier. Tous s'entassèrent au milieu de la pièce, tandis que Jacques s'activait dans le fond autour de son projecteur. Chacun savait qu'il s'agissait d'un film tourné pas ses soins, mais personne n'avait eu la primeur du sujet de l'année, sauf Charlotte qui pour une fois exultait.

La séance allait commencer.

- *Dans quel sens les enfants ? Endroit ou envers ?* demanda-t-il.
- *Envers !!!* crièrent-ils unanimement.
- *Alors attention les yeux ! Voilà, c'est parti.*

Et l'assemblée assista à un improbable ballet aérien. Cela débuta par Charlotte verticale et bras levés au pied du majestueux catalpa. Après le court temps d'une immobilité souriante, elle s'envola sur la branche basse comme si la simple flexion des genoux lui avait donné l'impulsion magique nécessaire pour s'y retrouver debout les bras écartés. Juste après elle vola d'une branche basse à une plus haute puis sauta sur le tronc qu'elle dévala ensuite, avant de se retrouver sur une autre agrippée des deux mains, tournant sur elle-même. Les acrobaties s'enchaînèrent dans une apparence d'impossibles figures réalisées. La prestation était sublimée par la marche arrière qui mettait en évidence la difficulté que cachait la grâce avec laquelle les figures étaient réalisées. Tous riaient, applaudissaient. Même Rose fut forcée de reconnaître la talent de celle avec qui elle s'accrochait régulièrement. En ce court instant, on aurait même pu croire qu'elle lui avait enfin pardonné son audace et ce qu'elle qualifiait de permanente insolence. Charlotte était émue aux larmes devant ce triomphe qui suivait une nouvelle brimade. Jacques quant à lui bombait le torse dans l'invisibilité d'une généreuse obscurité.

*

Vint la journée d'une autre des traditions familiales. Il s'agissait d'un affrontement, mais entre adultes exclusivement. Cette dernière était héritée des temps anciens, à une époque révolue. Les années avaient marqué tous les protagonistes, mais ils avaient oublié que dans les joutes initiales ils étaient encore enfants. Ils avaient de même omis qu'en ce court moment, ils l'étaient chaque année redevenus.

La partie de croquet, un moment d'anthologie. Une occasion pour les adultes de revivre les querelles de l'enfance, les jalousies non résolues malgré la connaissance de l'état de parent, mais aussi de revenir l'espace d'une partie sous l'autorité de Marie-Anne qui servait de juge arbitre.

- *Tu es assez grand pour jouer avec eux,* déclara Marie-Anne à André.

Ce dernier bomba le torse et regarda avec fierté ses cousines¹. Prudent cependant du fait du lien d'avec son père, il baissa vite les yeux, se demandant si ce dernier l'acceptait parmi eux. Philippe se montra enthousiaste à cette idée. Secrètement, il devait encore vouloir l'humilier se disait André. Mais les hormones agissaient dans ce corps neuf et puissant, alors il se joignit aux quatre autres malgré la crainte d'une défaite cinglante.

Les arceaux furent installés, puis les distances mesurées sous l'œil suspicieux de Marie-Anne qui prenait visiblement son rôle très au sérieux.

Au prétexte de l'âge, elle proposa à André de commencer. Suivraient ensuite Mylène, Rose, Jacques et Philippe enfin terminant la ronde. Marc était bien présent pour observer la compétition mais n'avait aucune envie d'y participer. Il avait donc pour une fois abandonné la compagnie hertzienne qui était habituellement sienne en milieu d'après-midi. Léo le soupçonnait de vouloir assister à la débâcle de son épouse, comme c'était habituel, et sans doute pour s'en délecter.

André fit preuve de maladresse au début, mais Jacques et Philippe, ceux qui étaient dans les faits les deux seuls vrais compétiteurs, ceux qui avaient chacun une bonne raison de vouloir s'imposer sur l'autre, sans doute paralysés par l'enjeu, se montrèrent eux aussi médiocres.

Bloqué sous le double arceau, André maugréait sous les quolibets de son père ravi à l'idée de le voir incapable de terminer la partie. Mais Rose vint le délivrer d'un coup violent, de façon à ne pas être à son tour coincée. Finalement, les positions se resserrèrent alors que la fin de partie approchait.

Philippe était en tête et le revendiquait avec fierté, du fait de son départ en dernière position. Sa boule rencontra celle de son fils. Il avait donc le droit de l'expulser loin du terrain. Il bloqua la sienne de son pied et asséna un coup violent. La boule du pauvre André fut projeté dans le bac à sable. Ce dernier était pantois, tandis que son père exultait presque en silence.

– *Faute !*, cria Marie-Anne. *Ta boule a bougé Philippe. Le coup est annulé.*

Les protestations de son aîné furent essuyées d'un regard noir, les deux boules furent remises à leur place d'avant la vengeance paternelle et André put ainsi jouer. Il entendait bien ne pas en rester là.

À son tour sa boule cogna celle de son père sous les hourras de ses cousins. Ce fut Philippe qui vit la sienne envoyée au milieu du tas de sable. Cette fois-ci, le coup fut validé par Marie-Anne. Philippe ne pouvait ni éviter la défaite, ni même la dernière position qui lui était promise.

Une inattention de Jacques pour qui la victoire semblait acquise fit qu'il rata le dernier arceau, sa boule en arrêt juste à coté, ce qui l'obligerait à deux essais au bas mot pour le franchir. Tout le monde se mit à rire devant ce coup sort.

L'assemblée assista ainsi au triomphe des femmes. Mylène d'une part avait remporté la victoire, Rose d'autre part avait pris la deuxième position. Marc s'en tint cependant à l'écart, ne manifestant aucune émotion.

Les félicitations furent unanimes de la part des enfants qui congratulèrent les deux femmes. Les hommes vaincus prirent cela avec bonhomie, Philippe félicitant même son fils pour sa troisième place.

Bizarrement, Léo qui espérait sans doute cette victoire n'en éprouva aucun plaisir. Il partit se réfugier dans le fond du jardin dès le triomphe réalisé.

*

Vint la journée consacrée par Rose à eux deux en toute exclusivité, comme cela se faisait au moins une fois par an.

Léo semblait à la fois gentil et indifférent devant cette prérogative. La femme cachait sa souffrance lorsqu'elle l'entendait l'appeler « *tante Rose* », elle qui l'avait eu en garde durant trois années. Mais les souvenirs de cette époque lointaine semblaient avoir préféré désertier l'esprit du garçon qui semblait osciller entre indifférence et idées sombres qu'il ne partageait pas.

– *Comment s'est passée ton année Léo ?*

Chaque moment était pour elle une tentative dans l'espoir de sonder le garçon avare de sa parole.

- *Il paraît que tu n'as pas voulu voir le médecin ? Tu es parti en courant m'a dit ta mère ?* questionna-t-elle.
- *Mmm... Je n'aime pas les médecins. Je n'ai pas confiance en eux. Je ne sais pas pourquoi mais c'est comme ça. Je ne supporte plus ces examens minutieux autant qu'inutiles. On peut parler d'autre chose ?*
- *Oui mon garçon. On va voir Christiane, tu le sais ?* poursuivit-elle.
- *Oui. Elle est toujours aussi triste ?*
- *Aussi seule,* précisa Rose.

Il s'agissait d'une femme éplorée qui avait perdu mari et enfants dans un accident de voiture depuis déjà dix années. Elle semblait ne pas pouvoir remonter du gouffre de souffrances dans lequel elle avait été ainsi plongée.

- *Si c'est trop dur on abrège la visite,* proposa-t-elle.
- *Non. On lui doit bien ça. Elle semble tellement endurer...*
- *Elle va mieux. Elle a décidé de rentrer dans les ordres. Elle va aider dans mon école en surveillant les jeunes filles qui sont scolarisées juste à côté,* répondit Rose.

Léo pouffa aussi discrètement que possible.

- *Qu'y a-t-il Léo ?*
- *Rien... Les stratégies pour supporter l'insupportable. C'est amusant... Mais au moins la religion l'aidera.*

Il regarda par la fenêtre.

- *Que la campagne est belle ici ! C'est vert, les fourrés sont denses, les fleurs nombreuses.* Léo semblait rêveur.
- *Tu aimes ?*
- *Oui tante Rose. Là-bas le soleil me brûle les yeux, et la nature semble en perpétuelle souffrance.*
- *Ta mère pourrait t'acheter des lunettes de soleil. Avec tes yeux si clairs, je comprends que tu sois gêné.*

- *Elle me dit qu'ils n'ont pas d'argent. Alors je plisse les yeux. Plus tard, j'aurai les mêmes rides que toi, s'amusa-t-il.*

Rose sourit en lui tapotant le genou. Léo marqua un mouvement de recul.

- *Tu ne m'enlèveras pas de la tête qu'ils feraient mieux de s'occuper de vous plutôt que d'acheter des postes radio, des chaînes hi-fi et un nouveau téléviseur pour lui exclusivement, se plaignit-elle.*
- *Tant qu'on me fiche la paix, je veux bien supporter le soleil...*

Rose le fit parler de l'école. Il lui répéta la détester, mais se montra enthousiaste dès qu'elle abordait une matière enseignée. De l'histoire à la géologie, des mathématiques à la grammaire, en passant par la littérature. Il semblait à chaque fois passionné, avide d'apprendre, montrant qu'il n'avait sans doute pas perdu grand-chose de ce qui avait été exposé devant ses yeux curieux de tout. Elle fit ainsi renaître le rare sourire qu'il pouvait arborer. Parfois seulement.

La visite se passa très bien. Le petit appartement dans lequel vivait la veuve était désormais dégarni, comme si elle ne souhaitait plus rien regarder de ce monde qui lui avait tant donné avant de lui reprendre bien davantage. Le seul décor était une icône de Marie-Anne que Léo observait à chaque fois, ému par sa beauté qui conjugait charme et simplicité.

Il se montra attentif, veillant à aider en dressant la table, se levant pour servir, et même essuyer la vaisselle pour une fois qu'il en avait le droit sans aucune restriction. Finalement, le temps du retour arriva.

- *Alors ? Tu en penses quoi Léo ?*
- *Elle va mieux. Elle a enfin parlé avec une étincelle dans le regard de sa future fonction. C'est la première fois que je ne vois pas en elle cette lueur sombre qui l'aspirait jusqu'alors. Tu as bien fait de l'inciter à ce sacerdoce qui semble bien moins pesant que celui qui fait son quotidien depuis son drame... ..Tu sais tante Rose ?*
- *Quoi donc Léo ?*
- *Tu conduis trop vite. On penche dans les virages, j'ai parfois peur quand tu doubles, mais j'adore ça. C'est trop drôle d'être en voiture avec toi. Quand c'est ma mère qui conduit, mon père n'arrête pas de la sermonner en critiquant lui qui n'a pas son permis...*
- *C'est pour ça qu'il n'y pas d'homme dans ma vie ! s'esclaffa-t-elle.*

Ce fut une journée réussie.

*

La fin des vacances s'annonça, les familles se séparèrent pour une année entière, encore un bout d'éternité pour des enfants de cet âge. Les Mylène avaient dû faire une place dans le coffre pour la coupe du meilleur cycliste. Car Léo avait brillamment remporté *le challenge de Nevers*, sous les acclamations de ses cousins. Et si Marc tenta vainement de cacher sa fierté en voyant un de ses enfants accomplir l'exploit de battre des plus forts que lui, Rose la laissa éclater au grand jour. Lors du retour des compétiteurs, elle prit dans ses bras l'enfant en sueur et l'éleva dans les airs. Léo montra instantanément une totale incompréhension, aussi le reposa-t-elle tout aussi rapidement. Elle se contenta de l'embrasser sur chaque joue en le félicitant. Léo sembla sourd à ses compliments mais

envoya un regard en direction de Laure qui se cacha une nouvelle fois dans les bras de sa mère.

Été 1985.

- *Bonjour Marc. Avez-vous fait bon voyage ?*

Marie-Anne et Rose veillaient scrupuleusement à toujours accueillir Marc en premier.

- *Le voyage est long, les enfants braillent. Mais bon... Il fait beau...*

La mauvaise humeur de Marc était habituelle mais ne signifiait pas grand-chose en dehors du mal-être quotidien de l'homme blessé.

- *Tu exagères, répondit Mylène. Ils n'ont pas ouvert la bouche du voyage.*
- *En tout cas pas pour mon énigme. Je ne leur donnerai pas la solution. Après tout, tant pis pour eux, ils n'avaient qu'à réfléchir.*

Durant le voyage, Marc avait encore une fois tenté de se valoriser en énonçant de façon malhabile une énigme entendue lors d'une de ses nuits sans sommeil. Il fallait deviner la nationalité de deux femmes qui venaient d'acheter du pain, et qui prétendaient avoir répondu à la question en déposant leur monnaie.

En descendant Léo fouilla dans sa poche, en tira quelques pièces qu'il déposa dans la main de son père.

- *C'est pour quoi ?* grommela Marc aussitôt repris par sa femme d'un regard noir qui interdit tout début de discussion.
- *Il y a deux francs seize en petite monnaie. Le prix du pain,* répondit Léo sans se retourner.

Les deux s'éloignèrent, le père cachant son admiration derrière un grommellement.

- *Marc ne lui adresse jamais la parole ?* demanda Marie-Anne.
- *Certainement pas ! Il me ferait beau voir,* répondit Mylène le regard fermé.

Laure juste à côté ne perdit miette de l'échange mais ne le montra pas.

Une rapide collation fut proposée et chacun s'éparpilla.

Les Mylène étaient les derniers arrivés. Léo s'installa dans la grande bibliothèque, là où dormaient sa tante et sa grand-mère. Il ouvrit l'armoire autorisée, choisit un livre et s'évada seul au monde, le nez comme dans un grimoire qui lui promettrait une potion aux pouvoirs extraordinaires. Dans les faits, il s'agissait d'un livre illustré de gravures narrant l'épopée fabuleuse de Phileas Fogg. Car cette endroit contenait lui aussi des trésors à dévorer, mais avec son cerveau et non ses papilles.

Subtile, Laure le laissa un moment puis vint le chercher.

- *Viens ! On fait un puzzle. Un château. Il est beau...*

Sans mot dire, Léo se leva, reposa avec soin le livre dans le coffre aux trésors, et la rejoignit là-haut.

- *Oh André ? Que t'est-il arrivé ?*

André exhiba fièrement son avant-bras gauche entouré d'un plâtre déjà abondamment recouvert de signatures, dessins ainsi que de quelques cœurs colorés de rouge.

- *Il a fait son beau gosse à vélo, et crac ! Il est tombé.* Jean semblait tout à la fois amusé et compatissant.
- *Sans les mains ! Une descente pire qu'ici, fanfaronna André.*
- *Et hop ! Un concurrent en moins pour le challenge du meilleur grimpeur-descendeur de Nevers !* dit Christophe. *Et tu ne gagneras pas cette année Léo. Tu as eu de la chance l'an dernier, mais là, on ne va pas se laisser faire. Tu n'as pas oublié l'œuvre d'art au moins ?*

Il s'agissait d'une plaque de bois sur laquelle se trouvait des cyclistes des temps anciens, avec les tenues surannées des coureurs des premières éditions de la grande boucle. Les peintures étaient maintenant défailantes, mais l'allure des compétiteurs figés dans l'effort d'une éternelle jeunesse était toujours aussi noble. Courbés, le visage marqué par la souffrance, ils étaient émouvants. Au bout de leur route se trouvait une coupe ébréchée, le Graal poursuivi dans une perpétuelle immobilité. Le gagnant avait l'insigne privilège d'en user l'année qui suivait son succès. La coupe était ensuite remise en jeu. Une année André avait oublié de la ramener. Elle fut envoyée par la poste aux frais du malheureux distrait grâce à un voisin bienveillant. Bien sûr, lors des premières éditions et jusqu'à l'avant dernière saison, elle trônait systématiquement dans la chambre du plus grand des cousins, car les courtes années de plus faisaient toute la différence.

Lors des éditions précédentes, André aidé par ses quelques années supplémentaires avait toujours gagné. Il ramenait ainsi la fameuse coupe tant convoitée, espérant sans doute qu'elle contiendrait une admiration paternelle qui jamais ne vint l'abreuver. Il eut en lieu et place un commentaire sur le fait que ce serait l'année de sa défaite future qu'il aurait droit à une remontrance. Dans cette diatribe, ce qui blessa le plus André fut le mot *future*, comme s'il était écrit qu'il ne pouvait que décevoir son père.

Et l'an dernier, pour la première fois, André n'avait pas conquis le trophée. À l'étonnement de tous, il n'en prit pas ombrage. Il en parut même soulagé.

- *Ce sera moi en haut de la côte. Je serai l'arbitre pour une fois,* déclara-t-il en regardant Matis et Anna qui, pour seule participation lors de la précédente édition, avaient eu le redoutable privilège de vérifier qu'aucun des concurrents n'avait triché.
- *Maman m'a dit qu'il allait pleuvoir beaucoup ces jours-ci. On fait la course demain ?* proposa Christophe.

Tout le monde se montra enthousiaste quant à cette proposition et on put se concentrer sur le puzzle représentant le château de Chambord éparpillé en mille pièces chacune à sa voisine semblable.

Les pièces de bordure avaient été assemblées, tout comme les douves à la couleur reconnaissable. Mais il restait l'immense jardin, les murs et le ciel d'un bleu azur.

Chacun cherchait avec ses petits yeux une pièce particulière, persuadé que c'était justement celle que sa voisine¹ avait en main. Rapidement l'atmosphère devint tendue.

Pierrick intervint alors, proposant une partie de billard. Tous se rappelaient du bon moment de l'année précédente parmi les plus grands, mais Matis et Anna n'en avaient aucun souvenir. Pierrick leur montra patiemment comment lancer la boule de leur petite main.

Léo se joignit à eux ainsi que Charlotte et Laure, et la partie commença, avec une canne et le handicap d'une bande avant pour les grands, la simple menotte pour les deux petits.

Pierrick passa son temps à encourager et féliciter les trop jeunes, à rater avec application tous ses tirs, histoire de leur montrer combien ils étaient habiles. Les sourires fusèrent. La partie se poursuivit ainsi dans la bonne humeur et le plaisir de se retrouver. Rapidement, le puzzle fut oublié et laissé à l'abandon.

D'un clin d'œil, Laure qui connaissait bien Léo lui fit signe. Ils abandonnèrent le billard pour fouiller dans l'océan des pièces colorées et indiscernables. Laure cherchait, parfois trouvait, offrant un soupir bien plus souvent qu'un sourire lors d'un rare succès. Léo quant à lui, rapidement observa, perdu dans ses pensées.

Au bout de plusieurs tentatives, Léo prit Laure à part et lui expliqua son point de vue. Il expliqua que d'après lui, le plus important était le tri par couleur et qu'après, il ne fallait pas chercher une pièce en imaginant le motif qu'elle représentait, mais qu'il fallait se concentrer uniquement sur la forme. Laure l'écouta circonspecte, puis après un temps de réflexion conclut qu'il avait raison.

Elles¹ firent donc ainsi, passant le reste de l'après-midi concentrées sur cette étrange activité nommée rangement par le langage de l'homme banal, augmentation entropique par celui de la science, dont la fillette éprise de sciences.

En fin d'après-midi, les enfants furent appelés pour la toilette. Les joueurs de billard durent interrompre leur partie endiablée et considérèrent avec un étonnement non feint l'avancée du château. Le ciel en était achevé ainsi que le jardin. Certains moquèrent les quelques trous parsemés sur la composition qui prenait forme, mais tous étaient admiratifs de la rapidité de la progression des deux dans l'étonnante énigme.

- *Maman ! Je ne veux pas la bassine*, implora Laure.
- *Ne t'inquiète pas ma fille. Tu es trop grande. Mais te laver avec Charlotte, tu veux bien ?*

Laure hocha la tête. Durant la toilette, elle ne répondit pas aux questions nombreuses de sa cousine. Son esprit divaguait dans les méandres de son introspection suite à l'échange silencieux devant un château chargé d'histoire, également devant le reflet de son corps qui changeait et qu'elle ne comprenait plus.

*

Rose et Lorette revenaient des courses les bras chargés.

- *Ôtes-toi de nos pattes !*

Une nouvelle remarque désagréable de la part de Rose pour Charlotte. Une fois les victuailles rangées, Lorette sembla intriguée pas tant d'agressivité vis à vis de celle qui n'était encore qu'une fillette mais n'osa la moindre remarque. Elle préféra l'accompagner dehors pour l'événement tant attendu.

*

Car ce jour-là, c'était la fameuse compétition annuelle de vélo, le *challenge de Nevers*.

Il s'agissait d'une institution familiale commencée il y avait fort longtemps entre les jeunes du quartier lorsque les oncles étaient enfants. À cette époque, personne n'aurait eu l'idée incongrue d'y faire participer les jeunes filles, alors que *aux temps modernes*, Valérie, Charlotte et Laure y avaient leur place.

La course se faisait en deux étapes, et sur le vélo de Rose exclusivement. Le premier round consistait en la menaçante montée suivie de la vertigineuse descente. Les années précédentes Laure se tenait en haut de la côte redoutée pour vérifier que la ligne avait bien été franchie, les autres chronométrant en bas, devant la maison familiale. L'un des cousins observait aux jumelles la prestation, histoire de vérifier qu'aucune faute n'avait été commise.

Mais la deuxième étape était plus dangereuse et discriminante. La côte devait être une nouvelle fois avalée mais sans les mains. Pour la descente, seule la main droite pouvait être utilisée. Lors de ce défi, les jumelles étaient indispensables. Mais le contrôle ne s'arrêtait pas là. Les poignées étaient enduites d'une pâte verte collante. Les mains devaient être présentées à l'enfant qui vérifiait tout en haut le franchissement du col, histoire de montrer qu'elles n'avaient pas été posées sur le guidon. Ensuite, lors de l'arrivée, une deuxième vérification s'assurait de la loyauté du concurrent.

L'exercice était difficile et les yeux jeunes. Aussi, même de loin, on observait, et parfois on criait à la tricherie. Suivait alors une délibération pour savoir si la main à peine posée sur le guidon, le frein gauche un instant appuyé constituait une faute qui méritait la disqualification ou si au contraire on acceptait l'indulgence. On pouvait aussi mettre des pénalités allant de dix secondes jusqu'à la minute.

L'an dernier, André avait failli tomber lors de la montée sans les mains. Il dut repartir sans l'aide précieuse qu'elles auraient représentée pour acquérir à nouveau une vitesse permettant l'équilibre. Le temps perdu fut irrattrapable. Les discussions s'enchaînèrent entre les autres concurrents et la sanction fut très proche. Mais Laure fit remarquer à raison qu'il avait tellement perdu de temps qu'il semblait inutile d'ajouter une autre punition. André termina quand même troisième, devancé par Léo qui s'était entraîné chaque matin depuis le début des vacances, et par Christophe. Il ne précéda Valérie que d'une poignée de seconde, ce qu'elle considéra comme un exploit annonciateur de ses réussites futures. André franchit la ligne d'arrivée sous des clameurs mêlant consternation et bonheur de la défaite tant attendue.

Cette année, comme les journées suivantes devaient être sous le signe des orages, la troupe se prépara donc à la confrontation rituelle très tôt dans la saison.

Les concurrents s'élanceraient dans l'ordre inverse du classement. En tant que détenteur, Léo partirait donc en dernier.

Pour la première fois, Laure pouvait se poser sur la selle. Elle qui avait jusqu'alors refusé de concourir put enfin se mesurer aux autres, ce qu'elle fit crânement. Elle fut suivie par Charlotte, Jean, Valérie, puis enfin Christophe et Léo. Les concurrents se révélèrent au final très proches les uns des autres pour cette première épreuve. Car Laure compensa sa légèreté par une montée assez rapide, mais aussi par une descente dans laquelle elle prit tous les risques, se faisant même klaxonner par une voiture dont elle avait emprunté la voie, engendrant des cris de stupeur de Pierrick qui avait en main les jumelles du juge arbitre. André se tenait en haut, pour une fois dans le rôle du contrôleur de franchissement, fonction qu'il accomplit scrupuleusement.

La deuxième course donnait habituellement des écarts importants. Ce fut encore le cas cette année. Chacun se démena, encouragé par les autres, et enfin, après délibération entre les deux juges Pierrick et Matis, Jean fut déclaré vainqueur à la grande surprise de tous, suivi de peu par Christophe et Laure, le détenteur actuel ne terminant qu'en quatrième position.

Valérie refusa de faire la deuxième manche, écoeurée par son premier temps. Comme elle était tombée juste au début de la côte, elle rentra en pleurant, pestant contre le sort qui s'acharnait une fois de plus sur elle. Les autres tentèrent en vain de la ramener à la raison, lui rappelant qu'elle gagnait souvent lors des tirages au sort, ce qui était vrai, qu'aux jeux de hasard comme les petits chevaux ou le nain jaune, elle triomphait toujours. Son jumeau lui fit la liste des fèves par elle récoltées à l'épiphanie dont elle avait garni une de ses étagères. Car si la pauvrete avait toujours plus de cadeau à Noël, plus de chance, plus de regards attirés par son indéniable charme, cette quête vaine ne pouvait la satisfaire. Comme si chaque témoignage de sa réussite créait une béance plus grande encore que celle qu'elle avait cru un court instant combler.

Ce fut donc Jean qui rentra en triomphe, auréolé par cette victoire.

– *Les Mylène ont encore gagné !* crièrent-ils en rentrant.

Entendant la clameur, Marc descendit de sa solitude radiophonique. Il se montra d'humeur maussade. Apprenant que ce n'était pas Léo mais Jean qui avait triomphé, son visage s'illumina. Le fils aîné eut ainsi droit à un compliment ainsi qu'un billet glissé dans sa main. Bien sûr, ce fut le premier présent qui le toucha le plus.

Philippe allait conspuer son fils une nouvelle fois défait, mais le regard ferme et autoritaire pour une fois de Lorette l'en empêcha. Elle s'approcha du grand garçon, considéra son bras dans le plâtre et le félicita discrètement pour avoir laissé la victoire aux autres. André rougit, puis fut de même récompensé par son père. Il lui chuchota.

– *Bravo grand fils. Lorette a raison. C'est leur tour maintenant.*

Et ainsi, André obtint le droit de passer les trois jours suivants chez Camille, un voisin de quartier avec lequel il avait sympathisé.

– *Et toi Léo, demanda Laure, tu n'as pas voulu gagner pas vrai ?*
– *Je suis fier de toi,* lui répondit-il sans autre commentaire.

*

André rentra morose des trois journées partagées avec son ami Camille. Il se fit distant quant aux questions que sa grand-mère lui posa, marmonnant des réponses évasives. Elle comprit que les deux jeunes semblaient avoir un intérêt commun pour la musculation, ce qui paraissait normal à l'âge où les corps se développent autant, qu'ils s'y étaient adonnés avec application et qu'ils avaient partagés leurs confidences lors des deux soirées. Pour le reste, Marie-Anne ne put comprendre la dispute adolescente qui avait ternie cette amitié naissante. Elle en resta là et voulut aider au repas. Cependant la teneur de l'échange entre les deux femmes présentes en cuisine l'en dissuada.

Lorette et Rose en effet s'y activaient. Lorette interrogeait Rose sur son étrange agressivité de la veille vis à vis de Charlotte.

- *Elle n'est pas si méchante cette petite. Qu'a-t-elle donc fait pour que tu la rabroues aussi souvent,* demanda Lorette.
- *Elle est insolente !, répliqua Rose. Et depuis toute petite. Toujours un commentaire acerbe à donner !*
- *Là elle ne dit plus jamais rien,* constata Lorette. *Au moins devant toi.*
- *Mouais... Il faut dire qu'elle en a assez fait.*
- *Ah bon ? Raconte.*
- *Oh... Tu ne la connais pas. Un jour... À l'école... Devant tout le monde en plus ! Elle m'accompagnait. Et elle n'a rien trouvé de mieux que de remettre en cause une punition que je venais de donner à un garnement. Te rends-tu comptes ? Moi : directrice ! Quand je parle, on m'écoute. On ne répond pas. Et elle, avec son âge à un chiffre, elle prétendait me donner des leçons. Alors évidemment, je l'ai remise à sa place. Et là...*
- *Quoi donc ?,* demanda Lorette.
- *Elle m'a accusé d'indifférence ! Au prétexte que je n'avais pas d'enfant en plus ! Comme si entre moi et Léo... Enfin, tu vois ?*
- *Je vois qu'elle t'a vexée et que tu ne lui pardonneras jamais. Alors qu'elle était petite non ?*
- *Mmm. Elle n'a pas changé. Toujours impolie, toujours à discuter les décisions des adultes.*

Lorette fronça les sourcils et comprit qu'elle n'arriverait à aucune indulgence. La petite Charlotte avait fait mouche avec sa réflexion sur la maternité. Pas directement mais par ricochet du fait du lien entre cette femme et Léo. Une attache invisible et qui semblait taboue. Et la colère vengeresse d'une femme ayant autorité devant laquelle on écoutait au garde à vous et sans parler comme elle l'avait rappelé à raison, faisait que cette faute avait engendrée un inextinguible flot de reproches. D'un naturel plutôt conciliant, Lorette préféra renoncer à défendre la fillette et s'attaqua à la préparation des blettes.

*

Léo et Rose partaient faire leur visite annuelle au Sisters. Rose questionna l'enfant sur son année. Il répondit combien c'était difficile pour lui. Les camarades qui méprisaient sa pauvreté alors que lui s'en fichait, l'institution qui chaque fois le séparait du seul ami qu'il avait eu l'année précédente, et l'animosité patente de la directrice à son égard. Il avait profité durant l'année scolaire comme il en avait l'habitude de la trop longue pause médiane pour aller au centre de documentation. Il lisait. Seul, il regardait les rayonnages remplis de livres, intégrait le classement, en imaginait d'autres par format, par nom d'auteur, ou inventait des caractères mélangés qui permettraient plus facilement de trouver l'ouvrage recherché selon le thème de travail qu'on souhaitait aborder.

La documentaliste voyait alors, incrédule, l'enfant passer dans les rayons, hochant la tête de droite puis de gauche de façon à en lire la tranche, parfois notant quelques mots sur un calepin, parfois sortant un ouvrage, mais seulement pour le feuilleter, puis découvrir la table des matières, les noms des auteurs, pour au final, le remettre en place. D'autres fois, l'enfant se dirigeait d'un pas alerte vers un livre précis, se posait sur une chaise et le lisait avec une concentration tout aussi grande que la lenteur avec laquelle il le parcourait.

Mais cette année, la directrice ayant eu vent du plaisir qu'il éprouvait dans ce temple de la connaissance. Par incompréhension tout autant que par défiance à son égard, elle le convoqua. Elle lui demanda ce qu'il faisait dans cet endroit au lieu de jouer avec ses camarades. Léo répondit que courir après un malheureux et lui faire réaliser dans ses chairs qu'il était moins fort que ces enfants qui n'avaient peur de rien, caractère sans doute hérité de l'arrogance de leurs parents, ne lui apportait aucun plaisir. Il précisa que,

comme à chacun, un jour on avait tenté de faire de lui une victime, mais que sa répartie, son regard étrange, et la menace de ses poings serrés avait suffi à ce qu'on le mette à l'écart du groupe des souffre-douleurs. Il conclut en disant qu'il n'avait pas les moyens de faire cesser ces injustices, mais qu'il était blessé au plus haut point par l'indifférence de la direction à ce qu'il osa appeler sa lâcheté.

Sa mère fut convoquée, il fut puni et l'accès à la caverne du savoir que personne ne fréquentait jamais lui fut interdit.

Rose se sentit mal à l'énoncé de l'accusation justifiée quant à l'indifférence pour ces souffrances au quotidien. Elle bredouilla qu'il était très difficile de gérer cela. Léo lui fit remarque que l'interdire serait sans intérêt, mais qu'il fallait aider les victimes non en les protégeant, mais en leur apprenant à se défendre par elles-même, sans l'intervention d'un adulte.

Après un long moment de réflexion, Rose lui promit de réserver quelques heures en début d'année à cette sensibilisation. Léo ne cacha pas sa fierté. Le sujet de l'interdiction donnée par une directrice à un enfant curieux d'apprendre lui arracha un murmure d'incompréhension.

– *Elle me déteste pour une raison que je ne comprends pas, conclut l'enfant.*

Rose resta pensive, ne sachant que faire ou que répondre.

Elles¹ arrivèrent enfin en bas du petit immeuble, lieu des amour secrètes et interdites.

Les Sisters accueillirent leurs deux invités et racontèrent leurs habituelles lamentations sur les enfants dont le niveau régressait, l'inculture environnante, dont l'absence d'éducation à la musique liturgique. Léo tenta de parler de la pluralité des créations artistiques, mais lorsqu'il aborda ce qui touchait à l'art brut ou aux musiques actuelles et leurs inspirations multiples venant de presque tous les continents, il fut moqué et contraint au silence. Il aurait voulu évoquer les rythme lancinants venus d'Afrique, ceux colorés ayant traversé les océans pour parvenir de l'Océanie à sa culture, les mélopées arabes à la langue rauque et gutturale, tellement animée qu'on croyait parfois entendre des pleurs, participer à des plaintes dont on ne comprenait cependant un traître mot. Alors il garda ces pensées pour la solitude de son introspection.

Au moment du départ, les Sisters lui firent comprendre qu'il avait bien grandi et que désormais l'accès à leur domaine interdit aux mâles lui deviendrait problématique.

– *Je comprends. Vos canards s'appellent des sex-toys. Ils remplacent avantageusement le bénéfice que vous pourriez trouver à la présence d'un homme. C'est pour ça que leur présence ici est inutile.*

Elles¹ partirent sous la colère des Sisters, Rose rouge de honte, le rabrouant pour son intolérable impolitesse.

– *Je ne les supporte plus, conclut le garçon. Elles sont gouines et ne l'acceptent pas. Alors comment voudrais-tu qu'elle admettent « l'autre ».*

La gifle ne tarda pas. Elle fut acceptée en silence, Léo tellement heureux à l'idée de ne plus avoir à y faire son pèlerinage annuel.

*

La mi-août, comme chaque année, on fêtait l'anniversaire de Marie-Anne. Cette tradition était même le point commun de la présence de chacun dans la demeure. Un repas de gala, les hommes acceptant même d'aider un peu, de façon à ce que la reine de la soirée ne se fatigue pas trop. Chacun promettait d'arborer une belle toilette. Les hommes proprement cravatés, les femmes en robes longues et colorées, les enfants pomponnés.

Valérie rayonnait dans une tenue chaque année nouvelle, agrémentée avec soin de façon à la rendre encore plus éclatante. Mais là, du haut de ses quatorze ans, la poitrine naissante, bien loin de l'habituel comportement de crainte de la petite fille effrayée à l'idée de l'apparition d'un corps de femme, et malgré l'opposition d'une mère très peu portée sur la séduction, elle offrait aux regards un corsage transparent qui mettait en valeur son premier soutien-gorge. Pour ceux qui n'auraient pas bien remarqué son futur statut de femme, elle protestait de façon visible contre ce sous-vêtement qui l'enserrait, la contraignait. Bien sûr, cette mauvaise humeur était teintée d'un sourire de fierté.

Charlotte était régulièrement vilipendée par un père qui trouvait que ses mouvements par trop masculins étaient incompatibles avec la pudeur qu'une fille bien élevée se devait d'afficher. Mais pour une fois, le jeune fille était elle aussi vêtue d'une robe,

Les garçons étaient quant à eux parés de veste à boutons dorés, et d'une cravate dont ils étaient eux aussi visiblement fiers. Tous.

Sauf Léo qui avait toujours refusé cet inutile rappel d'une virilité arrogante. Marc n'avait pas eu le droit d'élever la voix contre cette désobéissance, et il fut contraint de laisser sa femme négocier. Cela s'acheva par un nœud papillon. Et si sa mère le trouvait rayonnant dans son costume, si elle le dévorait des yeux avec admiration, lui ne rêvait que du moment où il pourrait supprimer ces inutiles pièces de tissu éternellement bleu-marine.

Rose acceptait pour cette unique circonstance un tailleur qu'elle réservait habituellement pour les occasions exceptionnelles de sa fonction de directrice, comme par exemple l'accueil des enfants lors de chaque rentrée. Elle s'y sentait mal à l'aise, mais acceptait cet effort pour l'exemple et la bonne humeur commune.

André semblait lui aussi à sa place dans son costume, agrémenté de sa cravate d'un bleu voyant. Car s'il était habituellement toujours soigné, on le voyait en T-shirt moulant et short près du corps, exhibant avec fierté un poitrail qu'il développait et entraînait par des exercices quotidiens de musculation.

Les plus petits brillaient de mille feux, la petite Cerise tournoyant en observant dans la glace et les yeux des adultes les effets des dentelles qui virevoltaient au grès de ses tourbillons endiablés.

La soirée commença par un verre d'alcool pour les grands dont André, de sirop pour les autres. Les biscuits salés circulèrent, et à nouveau par les effets de la convivialité les conversations s'engagèrent sans animosité. Les deux dangereux *socialistes* furent moqué pour manque patent de rigueur dans la conduite des affaires de l'état, auquel ils répondirent par l'observation du fait que les hordes soviétiques n'avaient toujours pas franchi les frontières, que l'école privée prospérait toujours, « à *mon grand dam* » osa même Christine sous les rires compréhensifs de ses nombreux opposants. Marc lui fit réflexion de la beauté de sa tenue, la faisant rougir en public. Laure prit la parole, expliquant qu'elle avait dû faire du chantage pour que sa maman ose enfin cette jupe à volants courte et transparente. Elle en fut félicitée, même par Rose habituellement peu

sensible aux tenues affriolantes, ce qui était sans doute un point de rapprochement entre elle et les *Sisters*.

Valérie s'agita bien malgré elle à l'énoncé d'une reine de la soirée qui n'était pas elle, mais fut réduite au silence et à l'immobilité par une intransigeante Danièle. Car son seul regard la contraignit à baisser le sien.

Après une entrée de pamplemousses qui décrocha des grimaces de dégoût chez de nombreux enfants, il y eut ensuite des tranches de foie gras déposées à leur tour dans les assiettes vidées par les plus récalcitrants de l'agrumes aux saveurs acides du fait de la connaissance du plat suivant.

Vinrent ensuite les deux dindes spécialement commandées chez le boucher juste en bas de la rue, dans la minuscule zone consacrée aux commerces de bouches, aux façades colorées mais surannées.

Le vin coulait à flot, Valérie eut le droit de goûter à un demi-verre d'une substance liquoreuse qu'elle fit semblant d'apprécier, comme il se doit lorsque la fin de l'enfance s'annonce par ces nouvelles autorisations.

Il y eut une seule ombre à ces agapes réussies : l'orage. Courant en cette saison, il inquiétait chaque année davantage du fait du grand catalpa. Lui immobile, insensible aux caprices d'Éole tel le chêne de La Fontaine, désormais sous le poids de trop longues années il tanguait dangereusement lors des caprices de la nature, et chacun contemplait par la fenêtre les lourdes branches agitées par les vents.

Puis, soudainement, la lumière disparut. La pièce était dans la plus totale obscurité, comme cela arrivait régulièrement lors de ces épisodes. Cela se fit dans les cris de déception et d'inquiétude pour les adultes, du plaisir de cet événement exceptionnel pour certains enfants. De temps à autres, les éclairs renvoyaient à tous les images fantomatiques de Rose se déplaçant comme par flash à la recherche de bougies.

Laure glissa à l'oreille de Léo qu'en mécanique des particules, on disait que c'était cela un mouvement : un saut d'un état à un autre sans la moindre transition. Il reçut un regard de surprise et de curiosité.

Petit à petit, les lumières dansantes donnèrent des teintes dorées à la suite de la soirée.

Mais la légèreté avait disparu, du moins pour les adultes. La conversation bascula ainsi de gentilles moqueries au prétexte de différents sur la politique à la conduite à tenir quant au vieil arbre.

Il y avait d'un côté le danger qu'il faisait subir à la bâtisse, de l'autre son indissociable présence pour chacun auprès de leur maison d'enfance. Il avait abrité les jeunes années de ceux qui étaient maintenant parents, les amours anciennes de Marie-Anne avec son époux décédé depuis si longtemps que les petits enfants n'en connaissaient pas le prénom.

Le gâteau fut dégusté malgré tout dans une atmosphère festive, puis les plus petits furent envoyés au lit, sous la surveillance de Danièle, dragon aux pouvoirs magiques tout autant que redoutés. Cela fut donc bref et efficace et lui permit de rapidement reprendre sa place auprès de ses frères d'âge.

Jean et André eurent le droit de rester auprès des autres cependant. Ils partagèrent ainsi une tisane aux saveurs épicées qui provenait de la fameuse boutique consacrée aux délices onéreux, celle proche de la porte de Paris, tandis que les hommes savouraient un armagnac hors d'âge amené par Philippe et Lorette. André ne put cette fois mimer le plaisir de la dégustation du fait de la teneur en alcool qui le fit tousser, provoquant l'hilarité des plus anciens.

Rapidement, le calme fut troublé par des cris venant de l'étage.

- *Ça piaille là-haut !* s'exclama Danièle avec sa mauvaise humeur habituelle devant le dérangement suscité par le bruit.
- *Eh bien c'est toi qui va t'y coller*, ordonna son mari, pour une fois ferme et définitif.
- *Les bienfaits de l'alcool*, murmura Rose, ce qui fit rire sa maman assise à son côté. *Je ne savais pas qu'il avait pour vertu de replacer l'autorité là où Dieu l'avait décidé.*

Lorette et Christine hochèrent les épaules en désapprobation mais Danièle déjà montait les escaliers avec une lenteur propice à faire comprendre à ceux qui ne l'auraient pas compris combien cet exercice lui coûtait.

Dans la chambre des filles régnait en effet une agitation incompatible avec le sommeil.

Dehors, l'arbre se balançait, approchant sa plus grosse branche de la fenêtre. Des djinns sautaient de par les frondaisons agitées par la violence des éléments dans une sarabande qui promettait quelques sortilèges qui allaient bientôt prendre possession des petits déjà passablement affolés par le bruit de la tempête. On voyait un farfadet grimaçant accroché à une large feuille. Il profitait alors d'un coup de vent pour s'approcher de la fenêtre et claquer un coup de poing ou de pied pour ensuite repartir en criant se cacher derrière une autre ramure. Les éclairs illuminaient la pièce ensuite rendue à son obscurité menaçante, et enfin, le chat miaulait, regardant les pauvres enfants terrorisés, leur promettant une agression dès qu'ils auraient tenté de s'abstraire du tableau cauchemardesque en s'évadant par le songe. La maison craquait, la charpente chantait sa fin prochaine, le parquet tremblait sous les coups de butoir, les vitres pleuraient à larmes longues et abondantes et l'arbre toujours narguait le fragile esquif dans lequel erraient les enfants terrifiés.

Christophe, Charlotte, Laure et Pierrick s'activaient auprès de Cerise, Matis et Anna qui pleuraient enlacés dans les bras de Charlotte et Pierrick, consolés par Laure et Christophe qui leur murmuraient des paroles réconfortantes, tandis que Valérie se terrait au fond de son lit, concentrée sur sa crainte et indifférente au drame.

Dans un premier temps, Danièle usa de sa voix grave pour tenter de rétablir le calme, mais l'effet fut évidemment contraire à ce qu'elle escomptait.

Entendant l'histoire enfantine inventée par Pierrick, elle comprit qu'elle n'avait pas pris le bon chemin et en éprouva grande honte. Elle aida les trois bambins apeurés à s'asseoir sur les deux genoux réconfortants, imposa le silence aux autres par un regard bienveillant, et écouta l'histoire de son fils.

Il parlait d'un génie issu d'une famille maléfique qui tentait vainement de montrer qu'il ne voulait faire aucun mal, bien au contraire. Il raconta ainsi comment les apparences pouvaient être trompeuses, combien la tolérance pour celui qui n'avait pas les mêmes comportements que soi était difficile tout autant que bénéfique. Il réussit par son conte à apaiser, et même à faire découvrir combien les lueurs inquiétantes étaient belles et

prometteuses de nouvelles images. Il parvint presque à convaincre les petits que le chat leur avait envoyé une sournoise grimace.

- *Vous voyez ? Je vous l'avais dit. Il nous a souri. Tu as vu Cerise ?*
- *Oui Pierrick. J'ai vu.*

Les autres s'apaisèrent, les larmes séchèrent, le tourment de la nature fut oublié et la troupe fut ainsi calmée. La nuit bien vite vint les prendre pour les emmener loin des tourments qui possédaient les adultes, eux aussi terrorisés par l'orage qui n'en finissait pas, mais pour d'excellentes raisons.

Danièle revint auprès des autres dans un silence inhabituel. Elle était songeuse en apparence, bouleversée en réalité par la vision d'un fils qu'elle croyait sien. Elle comprit en cet instant qu'il ne s'agissait pas de SON enfant, mais qu'elle n'avait été que la matrice d'un être bien différent de ce qu'elle aurait espéré. Car si elle se savait exigeante et déçue en même temps par ses enfants, jamais encore elle n'avait compris que leur plus beau présent était l'originalité de leur personne, qu'elle devait les aider à la développer, quitte à être désappointée par ces enfants qu'elle avait jusqu'alors ignorées¹.

L'orage se calma enfin, les adultes montèrent se coucher, et Danièle implora pour une fois l'amour d'un homme qui n'en revint pas de tant de grâce. « *J'ai toujours adoré les orages* » murmura-t-il en la pénétrant, récompensé par le soupir de son intransigente compagne.

*

- *Maman ! C'est de ma faute ?*

Laure pleurait cachée dans la jupe longue de Christine, tentant de disparaître ainsi au milieu des marguerites blanches dont elle était parsemée. Sa maman tenta de la consoler sans parler, car les mots n'étaient ici d'aucune utilité.

André pleurait lui aussi. Son père le tançait, employant des mots insultants et péjoratifs.

- *Une fiotte ! Qu'ai-je fait pour avoir un fils pareil ? C'est normal avec la mère que tu as. Je vais te remettre dans le droit chemin, crois-moi. Et puis d'abord, privé de sortie. Tu resteras près de moi. Je vais te surveiller, non mais !*

Une longue litanie de reproches, d'invectives. Philippe le brocardait sans ménagement et sans pudeur. Nul n'osait élever la voix. Les cousins étaient terrés dans leurs chambres respectives, n'osant écouter mais entendant malgré eux, mains sur les oreilles. Seule Laure pleurait de rage en bas près du couple père-fils dont l'un tentait de détruire l'autre qui n'en avait pas besoin, vus les tourments qui étaient les siens.

Car depuis son séjour avec son nouvel ami Camille, André semblait taciturne sans que personne ne comprenne pourquoi. Lui si fier de sa position semblait ne tolérer que la solitude pour toute compagnie. Il était visiblement triste et en colère. Il passait de longs moments à se ronger les ongles, habitude qu'il avait perdue depuis sa petite enfance. Il avait même tenté de se scarifier d'un étrange dessin sur le bras gauche désormais puissant. Mais Marie-Anne passant près de lui l'en dissuada, avant que de lui confisquer son canif le voyant récidiver peu après. Aucun jeu ne l'amusait, aucune conversation ne l'intéressait et on se demandait bien comment il allait terminer son séjour de vacance, l'un de ses rares moments auprès de son père.

Parfois il revenait à la vie, mais c'était pour courir au dehors, s'absentant plus ou moins longtemps, toujours en apparente solitude, puis pour rentrer ensuite encore plus abattu, visiblement encore plus en colère.

– *Maman. J'ai vu André qui embrassait Camille...*

C'était Laure qui avait officialisé une explication qu'il aurait été facile de verbaliser... Si on avait eu l'esprit plus ouvert. Que les affres de l'amour tordent, maltraitent et tourmentent son corps ainsi que son âme, tout le monde pouvait le comprendre. Mais que ce fut pour une relation *contre nature* comme on disait si souvent à l'époque, c'était un pas que personne n'aurait osé franchir, même si Christine aurait pu avouer s'être posée la question.

Et l'imprudence de Laure parvint instantanément aux oreilles d'un père scrupuleux qui, lui aussi, devait tourner l'interrogation dans sa tête.

L'ambiance était de plus en plus lourde, nul ne voyant comment sortir de cette spirale infernale de pleurs et d'une destruction qui n'épargnait personne. Mais finalement, peut-être également stimulée par son instinct de mère, ce fut Christine qui s'opposa frontalement au courroux d'un père dépassé.

– *Ça suffit Philippe ! C'est trop facile. Tu n'es pas là, et tu lui hurles dessus toute la journée. Il est soit trop fort, soit trop faible. Le lendemain il fait trop attention à sa personne puis tu le trouve malingre et manquant de virilité. Alors dis-moi ! C'est quoi ce sentiment de mâle dominant ? Ça te permet de cacher quoi ? Deux échecs amoureux ? Un troisième bientôt qui sera celui de ton fils ? Lorette : je t'admire. Tu supporte un grossier personnage qui ne comprends pas grand-chose. Et il change André, c'est vrai. Mais là ! Là tu vas avoir fort à faire. Ton fils est homo ? Peut-être, et peut-être pas. Et on s'en fiche. Lui non. Il a besoin que tu l'aimes, que tu le lui dises, que tu lui montres combien il t'a déjà impressionné par la façon dont il a su se construire. Mais non ! Pas possible ! Dire qu'on aime, c'est une supplique de bonne femme ici. Et c'est pour ça que je suis partie. Je ne suis pas ta bonniche. Alors bravo Lorette ! Car tu vois Philippe, moi je ne me suis toujours pas remise de notre échec. Je ne suis ni homo, ni hétéro. Je ne suis rien. Plus rien. Parce que toi, tu es tout. Alors maintenant, c'est terminé. Toi Laure, tu as osé dire l'indicible. Et bientôt tous te remercieront. Mais Philippe, pour ta colère, c'est terminé ! Laure n'est pas fautive. Pas plus que André. Pas plus que mo...*

Elle ne put finir sa phrase, elle était à son tour en larmes.

Marie-Anne s'approcha du jeune homme démonté, le releva, le serra dans ses bras.

– *Il n'y a plus aucune punition à ton égard André, dit-elle d'un ton sévère. Puis elle ajouta doucement, avec son habituel sourire, Tu peux sortir autant que tu le souhaites et personne ne te demandera rien*

Elle se retourna et embrassa les personnes présentes d'un regard circulaire, et d'une voix qui n'aurait toléré aucune opposition :

– *C'est clair ?*

Oui c'était clair. Parfaitement clair, limpide même.

André courut se réfugier dans son lit, interrompu dans sa course par Léo qui revenait de la bibliothèque et murmura.

- *J'ai ouvert l'armoire interdite. Un livre que j'avais depuis longtemps repéré. J'ai dans mon centre de documentation pu apprendre de quoi il parlait. Voilà. Il est pour toi.*

Et il lui tendit « *Le livre blanc* » de Jean Cocteau. Puis il reposa la clé dans la céramique posée sur le vaisselier, comme ignorant de l'interdiction formelle que les enfants avaient de s'en servir. André accepta le livre et reprit sa course folle dans les escaliers humides de son chagrin.

En bas, Danièle osa affirmer que l'accomplissement d'une mère ou d'un père se réalisait lorsque enfin l'enfant se détachait de l'image que ses parents en souhaitaient et qu'il creusait son propre sillon. Depuis ce jour, Jacques n'eut plus à son égard qu'un regard interloqué.

Le drame en resta là. André termina ses vacances taciturne et fermé, refusant de sortir plus loin que le jardin.

*

Le jour du départ était venu pour *les Philippe*. André resta penaud pour dire au revoir à Rose, puis Marie-Anne. Mais celle-ci l'entraîna d'un pas ferme vers le salon où elle dormait dont elle referma la porte. Comprenant la situation le jeune homme fouilla son sac et lui présenta le livre dérobé par son cousin.

- *Tu n'y es pas mon garçon. Il a une histoire ce livre.*

Elle serrait de ses deux mains l'ouvrage tenu par André.

- *Mon mari est mort il y a tellement longtemps... J'ai eu la possibilité de réfléchir sur tout ça à loisir. Assieds-toi, je te raconte... Voilà. Gilbert était plus âgé que moi. Il avait participé à ce qu'on appelle la Grande Guerre. Je le connaissais d'avant. J'ai souffert le martyr pendant toutes ces années, de peur que la vie me le reprenne. Mais lui, ce fut bien pire. Sauf que je ne l'ai pas compris tout de suite. Sais-tu, à notre époque, le péché mortel était de ne pas croire en Dieu. Et tous, enfin presque tous, avons gardé cette foi inébranlable. Gilbert aussi. Du moins, en apparence. À son retour, il n'a jamais raté une messe. Mais il avait changé. Il n'a plus jamais chanté ni communié. Plus jamais. Plus une parole, plus une prière, plus une démonstration de sa foi. Et pourquoi ? Parce qu'il ne croyait plus en Dieu. Il avait vu tellement d'horreurs que jamais il ne partagea, qu'il avait choisi de penser que les cieux étaient inhabités. Par contre, il avait évolué d'une façon plus subtile. Il s'intéressait à tout. Surtout lorsque c'était mal pensant. Ça ne veut pas dire qu'il appréciait, mais qu'il se posait des questions profondes sans doute sur le sens de la vie. C'est pour ça qu'il s'est procuré cet exemplaire du livre de Cocteau. Alors qu'il n'était sans doute pas sensible au message sur l'orientation du poète, enfin... Tu me comprends...*

Marie-Anne marqua une longue pause puis reprit. Ses mains et celles de André ne s'étaient pas encore séparées.

- *Tu dois te demander pourquoi est-ce que je te dis tout ça André ? Parce que j'ai mis tant de temps à comprendre qu'il était devenu athée. Mon mari ne croyait plus*

en Dieu !!! Comprends-tu quel choc cela a été pour moi ? Ici on tolère le mécréant, comme Ümit, mais on le moque aussi. Les autres, les « vrais français », tous se doivent d'être catholiques pratiquants. C'est notre honte vois-tu. Pour moi, comprendre qu'il ne croyait plus me demanda beaucoup de temps. Car je pensais souvent à son étrange comportement lors des offices, à son silence surtout. Mais lorsque j'ai trouvé pourquoi, l'admettre me fut étonnamment facile. C'est là que son histoire et la tienne se rejoignent. Pour vous, croire en Dieu est sans grande importance. Mais vous avez vous aussi vos tabous. Eh bien ton père à celui de notre temps. Tu seras bientôt un homme et tu devras prendre femme. Du moins, c'est ce que pense ton père, ta mère, enfin presque tous ici. Et moi, la vieille femme catho incapable de ne pas l'être, incapable de ne pas croire que Nous avons raison et que les Autres sont dans l'erreur, moi Marie-Anne inamovible dans sa Vraie Foi, je suis venu te dire : André ! Sois toi-même. Dieu t'aime. Il t'a mis sur terre pour que tu t'épanouisses et pour que tu rayannes le Bien auprès des autres. Alors prends ton temps, tu es tellement jeune, mais oublie les injonctions, les modèles qu'on t'a présenté et pense par toi-même. L'an prochain tu me reviendras avec le sourire et l'envie de vivre. Tu auras choisi ou non, mais tu auras confiance. Et ton père n'a qu'à bien se tenir. Il en a eu des taloches celui-là, mais sans doute pas assez. Et je peux lui en donner une dernière s'il le faut. Tu promets ? Rien de ce que tu vis n'est grave. Tu as la chance infinie de te construire, de choisir ta vie et tes amours. Alors : tu promets ?

André se leva en pleurs. Il serra sa grand-mère dans ses bras. Il déposa ensuite le livre sur la table basse. Marie-Anne le prit et le lui rendit. « *Il est à toi maintenant. Fais-en bon usage* », lui répondit-elle avec les yeux.

*

La maison allait bientôt s'endormir pour presque une année entière. Marie-Anne et Rose étaient occupées à fermer les volets, les fenêtres et les chambres, rendant au chat maléfique l'obscurité qui allait lui permettre de fabriquer d'autres sorts qu'il déverserait l'été suivant.

- *Tu les as trouvés comment les « Mylène », demanda Marie-Anne.*
- *Jean cherche toujours désespérément un compliment de son père. C'est pathétique et ça fait mal. Il est bien et intelligent, mais a perdu toute confiance en lui.*
- *Il s'en sortira. Il a trouvé sa voie depuis si longtemps. Il veut naviguer. Il le fera, j'en suis certaine. Nous recevrons des timbres des contrées lointaines, répondit Marie-Anne. Puis elle ajouta pensive, je ne te demande pas pour Charlotte. Tu la détestes, même si personne ne sais pourquoi.*
- *Mmm, grommela Rose. Marc est toujours invivable, mais au moins, lorsqu'il est ici, il ne commande pas. On ne le voit pas. Ce sont des vraies vacances pour Mylène. Elle resta un instant pensive, songeant à la complicité qui unissait deux personnes aussi disparates qui ne devaient rien avoir à partager en apparence, puis ajouta, Matis est gentil avec tout le monde, mais ne semble pas très volontaire. On dirait même inconsistant.*
- *Tu vas un peu vite en besogne. Je sais que c'est ton métier, mais il n'a que quatre ans. Et... Léo ?*
- *Il est top celui-là.*
- *Mais fragile, ajouta Marie-Anne à raison. Son père semble le laisser tranquille.*
- *J'aimerais voir qu'il en soit autrement ! rugit Rose. Mylène lui a interdit de lui adresser la parole et il semble heureusement s'y tenir. Si jamais...*

- *Inutile, l'interrompit sa mère. Jamais Mylène ne laisserait faire. Elle passe tout à Marc, mais il y a une limite qu'il ne peut franchir et il le sait.*
- *Elle t'a parlé de son projet de reprendre un travail ? L'an dernier ça semblait tout proche, demanda Rose.*
- *Ma foi non. Je ne suis pas certaine qu'elle y pense encore...*
- *Ou alors son crétin de mari le lui aura interdit.*
- *Il en est capable, avoua Marie-Anne. En tout cas, oui, Léo s'ouvre... Du moins un peu.*
- *M'est avis que rien n'est joué. L'adolescence approche. Un moment redoutable. Il pourrait bien régresser et revivre sa tragique petite enfance...*

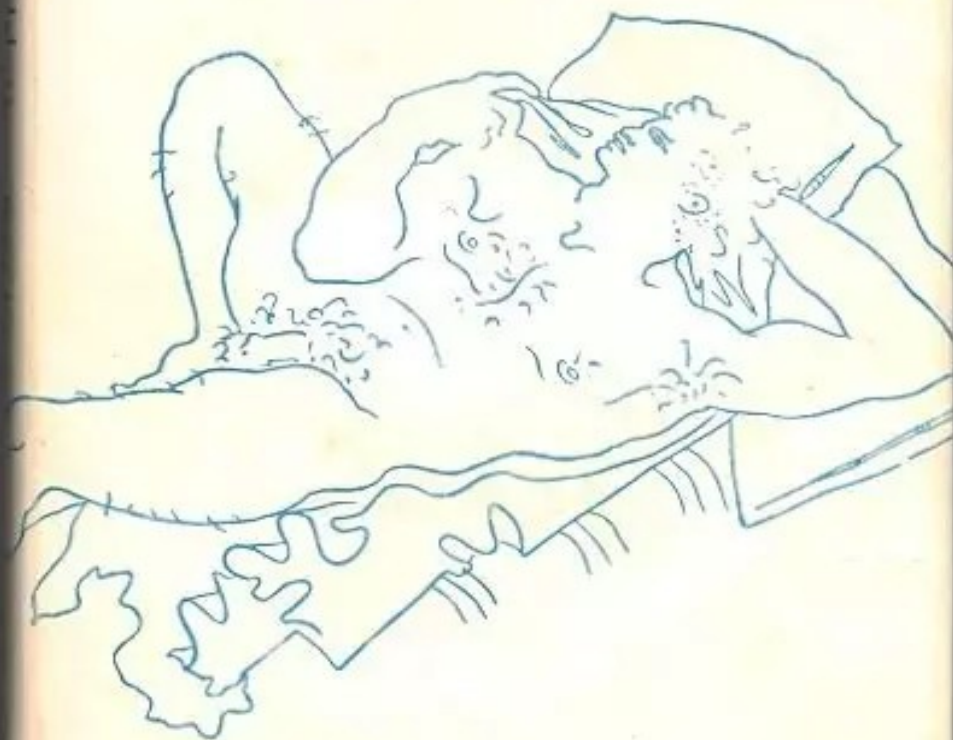
Après cette phrase, les deux femmes n'osèrent plus échanger. Elles terminèrent l'endormissement de la maison, puis chargèrent la voiture, et repartirent pour l'appartement au bord de la majestueuse Loire. Elles arrivèrent enfin. Le fleuve avait par sa présence dissout les angoisses de futur. Sa force rassurante, sa vigueur les avaient de nouveau nourries. Alors elles purent en partie achever la lourde confiance, celle qui crie les angoisse qu'on ne hurle qu'à soi-même, dans la détresse de la nuit.

- *Et Laure ? demanda Rose.*
- *Laure ? C'est du Léo mais avec de l'amour. Elle est belle cette petite.*
- *Et sensible, ajouta Rose.*
- *Mais Léo n'en manque pas, s'amusa Marie-Anne. Ni d'amour par sa mère.*
- *Oui. C'est étrange, conclut Rose.*
- *Quoi donc ?*
- *Ça ne semble pas vraiment être ce qu'il souhaite, mais je ne comprends pas pourquoi.*

Un profond soupir acheva ce bilan de fin de saison. Léo était un peu son fils également, mais personne ne savait où allait se diriger l'étrange enfant.

Jean Cocteau

Le livre blanc



Été 1987.

On trouvait également une autre partie du jardin souvent ignorée. Elle était également consacrée à l'agrément bien que rarement fréquentée : la partie avant, juste devant la maison. Elle était constituée d'une étroite bande de terre. Trois énormes hortensias posés en appui contre la demeure en défendaient l'entrée. Ils étaient régulièrement visités par la jeunesse qui en observait les araignées nombreuses s'y disputant les meilleurs places. On les voyait parfois s'entre-dévorer, souvent retisser la toile défaite la veille par un enfant qui avait pris un malin plaisir à arracher les fils de soie savamment disposés en piège mortel. Léo s'opposait régulièrement à ce sacrilège auprès de ses tout jeunes cousins, expliquant qu'il fallait laisser faire la nature, ne jamais libérer le resplendissant papillon qui avait eu le malheur de s'y égarer, sans doute attiré par l'éclat des perles d'eau disposées par la rosée sur les filins invisibles. Il imaginait le pauvre insecte aimanté par les reflets de lune ainsi créés, mais argumentait que la mort de l'un permettait la survie de l'autre.

Parfois un nez un peu trop curieux frôlait l'un des habitants, provoquant un cri d'effroi. Une autre fois, c'était un bâton sur lequel se débattait une fourmi qui était offert à la convoitise de l'octopode.

Juste contre le muret qui séparait la propriété de la rue, se trouvait une roseraie de fleurs d'un ton clair. Là encore, à l'époque, Léo rêvait. Il se disait que le grand-père inconnu avait dû les planter pour offrir un havre aux arachnides et butineurs invétérés qui le fascinaient tant. Car même jeune, il avait remarqué des représentants de la famille des prédateurs de couleur blanche qui gisaient tapis entre les pétales. Leur vertu principale était l'infinie patience, car l'attente était longue et rarement récompensée. La deuxième qualité devait être la retenue. En effet l'abeille, le bourdon, le papillon semblaient se méfier malgré les odeurs enivrantes. Et bondir sur le repas espéré était le meilleur moyen de voir s'envoler le gourmand encore méfiant. Il fallait au prédateur faire preuve d'une dernière minute de sang froid alors qu'il attendait affamé. La dernière qualité du prédateur enfin était la rapidité. Une minute d'attente et pas moins, mais pas deux. Car jamais l'insecte attiré par les doux parfums ne s'attardait. Alors l'enfant immobile put ainsi contempler les griffes qui, en un éclair, saisissait le maître des airs, et partait se cacher tout au fond de la fleur pour enfin le déguster.

Mais la petite enfance était insensiblement déjà passée sans que les plus grands des cousins n'en aient encore conscience. C'était à la génération d'après d'engouffrer son nez dans les menaçants hortensia, narguant les guêpes, les épeires diadème, encouragés ou rassurés par les plus grands lorsqu'un monstre velu avait frôlé le naseau délicat ou la main trop aventureuse.

Ainsi Cerise et Matis s'en donnaient à cœur joie surveillés par les *Mylène* et André.

Ce dernier avait encore grandi, mais de façon spectaculaire cette fois. Ses épaules étaient larges, son torse puissant mis en valeur par une chemise ouverte, ses fesses fermes et rebondies elles aussi soulignées par un short moulant. Car André avait éclos et n'en était pas peu fier. Son père semblait plus indulgent à l'égard de ce corps tourmenté. Dès son arrivée, il vint saluer sa grand-mère. Il tourna sur lui-même pour lui exposer son épanouissement. Marie-Anne ne put réprimer son sourire. Elle fut récompensée d'un baiser sur ses joues molles et chaudes.

Les *Jacques* arrivèrent la même journée. Rapidement Anna se joignit aux deux autres de son âge, sous la surveillance des plus grands trop heureux d'être à nouveau ensemble.

Les trois bambins se retrouvèrent accompagnés par Pierrick, immensément fier de les avoir ainsi en responsabilité. Les quatre jouèrent au bac à sable jusqu'à ce que la petite Cerise à l'autonomie récente ne se plie en deux sous l'effet d'un besoin naturel. Ils allèrent alors tous en riant vers les toilettes.

- *Mais l'araignée... Elle est toujours là je parie, se plaignit Anna.*
- *Hiiii... fut la réponse de Cerise.*
- *Mais non... Il ne faut pas avoir peur. Elle est petite et vous grands, dit Pierrick rassurant.*
- *Mais ça pique les araignées. Quand on a trois piqûres en triangle, c'est une araignée. Et ça fait super mal, et ça dure super longtemps ! affirma Matis.*
- *C'est n'importe quoi ! Tu imagine une araignée minuscule monter sur toi et te mordre trois fois ?*

Les mimiques de Pierrick les firent rire toutes¹ les trois, sans les rassurer sur le fond. Elles arrivèrent vers la pièce sombre et redoutée.

- *Ahhhhh ! Elle est là...*

La troupe ressortit en tremblant. Ça piaillait, ça riait, ça jouait à se faire peur, comme leurs aînés quelques courtes années avant. Pierrick rentra de nouveau, enfonça son doigt dans le réduit occupé par le monstre sous les cris d'effrois des petits. L'octopode recula jusqu'à devenir invisible, toujours sous les vociférations affolées.

- *Tu vois ? Elle a disparu. Tu peux y aller.*

Les trois petits acceptèrent enfin d'entrer, mais après avoir imploré la présence du grand Pierrick auprès d'eux, porte ouverte bien sûr. Danièle voulut témoigner de sa réprobation, mais devant le sourire de Jacques, elle garda le silence.

*

- *On va dormir sous la tente !*

Les enfants étaient enthousiastes. André ne devait pas venir ce soir-là, il avait « *bien mieux à faire* » selon ses dires. Il y aurait donc Jean, Christophe et Valérie, Léo, Laure et Pierrick. Jean n'était pas peu fier de son statut d'aîné sur lequel pesait la responsabilité du bon déroulé de la nuit.

Après le repas, tout ce petit monde s'en alla dans la grande tente dressée sous la protection du vieux catalpa qui avait survécu péniblement aux orages de l'été précédent. Les trois plus petits protestèrent contre leur trop jeune âge pour avoir droit à ce privilège de dormir sur un sol inconfortable, mais sans la surveillance des parents, ce qui valait tous les sacrifices. L'illusion d'une liberté impropre à leur trop grande jeunesse méritait bien une telle abnégation. Et puis, elle savait par les confidences des autres années que le sommeil n'était que simulé durant la première partie de la nuit.

Ils râlerent tant qu'ils obtinrent la possibilité d'aller y manger le dessert, insigne honneur qui leur était échu pour la toute première fois.

Pierrick les raccompagna enfin, et *les grands* purent s'adonner à la réelle motivation de cette réclusion.

Il s'agissait de débusquer le sorcier. Sa réputation était certes inquiétante, son aspect repoussant, mais les enfants avaient grandi et le petit homme en imposait moins, surtout lorsqu'ils étaient sous la tente bien loin du passage interdit.

Le début de soirée fut donc un moment d'échange sur les histoires horribles qui circulaient comme une magicienne qui envoûtait les enfants trop curieux, un assassin qui sévissait aux temps jadis déjà dans la même demeure, « *tout le monde le sait ici au pays* » affirma Valérie doigt levé, comme elle le faisait quand elle n'avait aucun argument. Et les histoires de mauvais sort, d'ensorcellement fusèrent, comme celles qui parlaient d'invocations d'esprits anciens et maléfiques, dont les participants sortirent terrorisé pour la plupart, ayant perdu la raison pour les plus fragiles. Léo et Laure se tenaient proches l'un de l'autre, aucun n'osant montrer sa peur naissante, celle provoquée par les histoires improbables, par le froid qui déjà les enveloppait, par les lumières diaphanes qui dansaient autour d'eux comme de mauvais génies, envoyées par deux chandelles bien au centre de la pièce, par les bruits étrange que nous renvoie la nuit à nous autres, pauvres petites victimes ancestrales lorsque l'homme était proie et non prédateur.

- *On doit y aller pour voir*, dit solennellement Valérie.
- *Mais si c'était dangereux ?* questionna Léo.
- *On sera nombreux. Il ne pourra rien contre nous*, répondit Valérie pour se rassurer.
- *Et on se tiendra la main*, ajouta Charlotte pour la même raison.
- *Quand ?*
- *Mmm. Tu as raison Laure. Il faut choisir un moment où la nuit sera proche. On sera protégés par l'obscurité*, renchérit Christophe.
- *Mais on viendra avec des lampes torches. Il y en a dans le réduit de Ümit*, affirma Jean.
- *Alors ce sera à moi de les prendre*, dit Laure.
- *Vers la fin des vacances. Lorsque le soleil se couchera plus tôt ?* proposa Léo.
- *Et ce serait bien que André soit avec nous*, partagea Pierrick.
- *Il le sera, j'en fait mon affaire*, répondit Valérie sûre de ses charmes et de son autorité.

Les jeux suivirent, histoire d'oublier la crainte du prochain rendez-vous, celui évoqué mais non marqué sur le calendrier de peur que la connaissance de la date ne gâche la suite des vacances.

*

Ce jour-là, c'était promenade dans le terrain vague. André était absent, invité par son voisin Camille, mais les autres cousins se réunirent en dehors des deux petits malgré leur insistance. Ils durent promettre qu'ils seraient de la partie la fois suivante car Anna avait eu quant à elle le redoutable privilège de les accompagner, au milieu des « *C'est pas juste* », des « *Pourquoi elle et pas nous ?* ». C'était la première fois qu'ils allaient affronter le passage près du sorcier sans la présence d'André avec une fillette de six ans se disaient-ils, oubliant que ceux de Charlotte n'étaient pas si loin. Avec les menaces liées à une visite nocturne, cela ne rassurait personne. Ce fut Charlotte qui choisit d'oublier les soucis et d'alléger par la bonne humeur le passage jugé dangereux.

Elle chantonna, histoire d'oublier la crainte de l'homme difforme qui les fascinait toutes¹. Il y eut bien une ombre qui les suivit lors de leur progression, mais rien de plus. Ils arrivèrent ainsi dans ce qui, autrefois disait-on, avait été une plantation.

Ils découvrirent ainsi une pancarte plantée en plein milieu affirmant « *Ici prochainement une résidence tout confort* ». Un dessin sommaire permettait de découvrir l'allure de la

bâtisse annoncée ainsi que le minuscule jardin d'agrément appelé à remplacer l'éden inviolé de leur enfance. Seule Laure sembla réaliser ce que cela allait signifier. Elle le partagea dans une indifférence générale, puis obtint le soutien de Léo qui la rassura en lui disant que d'autres terrains inutilisés se trouvaient certainement dans les environs, mais que l'essentiel de l'angoisse qu'elle ressentait relevait d'un autre sentiment, sans doute nouveau. À son tour elle le regarda visiblement intriguée. « *Le temps passe, c'est vrai* » fut sa sommaire conclusion. Le mouvement de la grande aiguille de l'horloge pour la toute première fois lui était enfin perceptible. À cette heure, elle ignorait encore que la grande était accompagnée d'une plus petite, subreptice qui comptait elle aussi inexorable.

Le groupe se sépara, chacun s'adonnant à sa propre occupation. Chasse aux papillons pour Valérie qui en faisait collection, confection d'un bouquet « *pour maman* » pour Charlotte, recherche de pierres précieuses aux éclats flamboyants pour Jean et Christophe, observation des insectes, parfois même à la loupe pour Laure et Léo.

Laissée dans son coin Anna, toute heureuse d'être enfin autorisée dans l'endroit chargé de mystères, s'en alla de son côté.

Mais l'heure du retour bientôt sonna. Les enfants se rassemblèrent et prirent le chemin de la maison.

– *Anna ! Où est Anna ?* s'écria Pierrick.

La petite avait en effet disparu. Ils allèrent en petits groupes à sa recherche, l'appelant, criant son prénom, mais sans jamais la moindre réponse.

Ce fut Jean qui eut l'idée d'inspecter par le menu l'assemblage de rochers qu'ils avaient l'habitude d'escalader petits, persuadés d'accomplir un exploit digne des plus grands alpinistes ayant ouvert les fameuses premières voies dans les chaînes inviolées les plus prestigieuses.

Au premier regard, il n'y avait visiblement personne, mais il décida d'aller y voir de plus près. Il constata que l'escalade pour son corps de bientôt jeune homme en était aisée. Il en avait gardé le souvenir de frousses mémorables, de glissades dangereuses, mais non. Plus rien de tout cela. C'est ainsi que lui aussi comprit par cette expérience que bientôt l'endroit de leur enfance allait disparaître.

Et enfin il la trouva. Entre deux blocs se trouvait un interstice. Si petit que l'accès qu'il protégeait lui était interdit. Alors il y plongea sa tête et cria le prénom de la cousine égarée. Il entendit quelques pleurs, signe qu'il l'avait enfin trouvée. Il appela les autres qui virent rapidement le rejoindre.

Chacun y alla de son injonction, de ses encouragements, mais rien n'y fit. La petite avait bien trop peur de rester coincée et refusait de tenter la sortie.

- *Quel dommage*, dit Valérie à la cantonade. *J'avais une belle robe à lui donner. Tant pis. Je la passerai l'an prochain à Cerise !*
- *Laquelle ? Celle à fleurs bleues ?* répondit Anna dont déjà la tête ressortait de l'étroit passage.
- *Oui. Celle-là même*, dit Valérie.
- *Vas-y ! C'est bien Anna. Si la tête passe, le reste doit passer.*

C'était Pierrick qui l'encourageait.

- *Pense à la robe !*
- *Regarde, on t'aide !*

Tous, répartis en deux groupes, mimaient un effort réel mais inutile, qui consistait à pousser les deux rochers pour agrandir l'étroit passage. Charlotte revint peu après avec de l'eau prise dans le petit étang. Elle humidifia la tête et les épaules de la fillette qui prit enfin confiance en elle. Anna se mit de côté tout en gardant la tête à l'extérieur, et sortit enfin du piège.

Elle pleura, mais très peu de temps. Toutes ses cousines¹ la portaient en triomphe, elle était la reine de la promenade et n'en était pas peu fière.

Au retour, la menace du sorcier fut même oubliée. Par contre, racontant sa mésaventure, la réaction de Marc fut immédiate et violente. Il conspu son fils le plus grand, incapable de surveiller une enfant, commenta le scénario imaginaire de ce qui serait arrivé si elle avait dû passer la nuit seule là-bas.

Mylène était visiblement débordée. N'y pouvant rien, elle se réfugiait dans des pleurs inutiles.

Et ce fut Anna qui, sans un bruit, obtint l'arrêt du courroux paternel.

Elle fonça vers Jean, s'y accrocha, s'y agrippa de bras et de jambes, se retrouvant bien vite enlacée au garçon terrorisé par son père.

- *Jean ! Mon héros ! Tu as été trop fort. Tu es même le plus fort !*

Anna ne tarit pas d'éloges, clouant ainsi le bec du père qui ne s'occupait jamais de rien mais avait le reproche facile.

Marie-Anne arriva sur ces entrefaites, proposa un copieux goûter et l'incident fut clos.

*

Quelques jours plus tard.

Le repas dominical s'annonçait animé. L'essentiel de la famille revenait de la messe, enfants compris, même les plus grands, du moins en dehors des deux derniers des Jacques du fait de l'anticléricalisme notoire de leur père, et malgré les atermoiements de leur mère pour qui une éducation religieuse était incontournable.

Mais par son insistance, les jumeaux avaient toujours accepté de bonne grâce cette religiosité maternelle. Et si Jacques tolérait cette entorse plutôt contrainte par leur mère à ses croyances, il se demandait comment elle avait ainsi réussi à embrigader ces deux-là. Car ils communiaient avec application, chantaient, et même servaient la messe, la paroisse progressiste permettant à la jeune fille de vêtir l'aube immaculée de ceux qui aidaient au service malgré un sexe en général réprouvé par les autorités paroissiales.

Il avait cependant deux motifs de satisfaction. D'une part l'évidente contradiction entre la vocation religieuse affirmée par Valérie alors que son caractère la destinait plutôt à une vie de séduction et d'espoir de richesses semblait-il, d'autre part Pierrick. Car ce dernier profita de cette liberté de culte dès son plus jeune âge pour ne pas fréquenter les hommes d'église.

C'est ainsi que ne restaient en ce jour que les deux *Jacques* non concernés par la révérence à la divinité, accompagnés de Christine et Laure.

Si l'essentiel du repas avait été préparé tôt dans la matinée par Marie-Anne et Rose alors que les autres dormaient encore, sa finalisation se faisait sous l'autorité de Christine qui organisait, ordonnait et surveillait.

Il fallait en effet veiller à ce que tout soit prêt au bon moment et à la bonne température, mais aussi dresser la table et préparer les apéritifs.

- *Elles sont fortes Marie-Anne et Rose. Un bon repas précédé d'un apéro pour motiver les troupes pour aller à la messe dominicale*, affirma Christine.
- *Pourquoi dis-tu ça ?* demanda Jacques.
- *N'as-tu pas remarqué que les verres de Laure et Pierrick sont systématiquement oublié par Rose ?*

Tous rirent, enfants compris, soulagés par cette évidence.

- *Rose peut être en effet profondément injuste, mais heureusement Marie-Anne veille et rectifie*, ajouta Christine.
- *Avec Charlotte ?* questionna Jacques.
- *Rose ne l'aime pas en effet.*
- *C'est un euphémisme ! Et personne ne saura jamais pourquoi...*
- *Et personne n'osera le lui demander surtout*, soupira Christine. *Ah ? Les voilà...*

Les retrouvailles, le plaisir de la bonne chère promise, les premiers effet de l'alcool, tout contribua à faire oublier le différent sur la religion.

- *Alors les socialos, c'est l'échec cette fois-ci. Après le tournant de la rigueur, le retour de la droite l'an dernier. Et déjà tout commence à aller mieux ?*

Philippe chambrait ses adversaires politiques, pas fâché d'avoir enfin un début de revanche après la disette des cinq dernières années.

Les plus grands des cousins avaient grandi. L'ancienne insouciance avait fait place aux tourments des corps en pleine mutation, lorsque les hormones bouleversent l'ordre ancien, lorsqu'on commence à porter un regard neuf sur ceux qui autrefois étaient considérés comme tout puissants, jugeant sans savoir, osant d'autres voies lorsque le courage créait l'audace ou lorsque la tentation devenait trop grande. Et ainsi, insensiblement, l'ancienne complicité fut remplacée par le challenge. Le besoin pour tous de s'affirmer comme *le plus fort, celui qui sait, ou celui qu'on admire* du moins auprès de ceux souffrant des mêmes tourments de cet âge qui était celui des possibles.

Léo lui aussi avait grandi. Il avait mûri, son cerveau était maintenant plus alerte. Il commençait à explorer les chemins autrefois ignorés. Au départ il avait été mu par une simple curiosité. Mais rapidement, ayant observé l'efficacité de ce questionnement, il comprit que cela allait pour lui devenir une seconde nature. Ne jamais croire ce qui était établi, regarder *l'autre côté du miroir*, ou du moins tenter de le faire.

C'est ainsi qu'il s'approcha du tiroir contenant les fameux casses-tête. Il prit celui aux bâtonnets à ranger dans une pyramide inversées située au centre du rectangle protégé d'une vitre. Il le mis à l'envers, l'agita avec précaution, le retourna, reprit quelques mouvements légers et le reposa enfin dans son antre. Christophe et Charlotte le moquèrent de n'avoir pas réussi à résoudre l'énigme. Pierrick concéda cependant que

personne n'avait jamais réussi cet exploit. Dans une apparente indifférence, Léo reprit le monstre insoluble, et le présenta résolu devant les yeux incrédules.

- *De la chance*, répondit son frère aîné.

Léo remua l'objet, le mélangea, le présenta dans son habituel désordre, puis se retourna, s'agita rapidement, et enfin montra de nouveau le Sphinx vaincu.

Il sembla ignorer le brouhaha qui suivit.

La bonne entente n'était plus, il faudrait attendre le repos des corps pour que le lien ancien puisse de nouveau s'exprimer. Léo en était visiblement affecté, alors il s'éloigna, bien plus encore que par la simple apparence que donnait un bientôt jeune homme partant seul pour déambuler dans une campagne familière en solitude.

Le lendemain Léo avait en main le fameux Rubik's cube. Il s'en amusait comme pour passer le temps. Ses tantes Lorette, Danièle et Rose discutaient à son côté.

- *Tu as appris à le faire*, s'enquit Danièle. *Il paraît qu'on peut tous y arriver, qu'il suffit d'assimiler quelques techniques pour cela. Les as-tu lues dans une revue ?*
- *Certainement pas !* s'offusqua Léo. *Cela n'aurait aucun intérêt. J'ai appris tout seul.*

Autour de lui Lorette le regarda avec admiration.

- *Raconte ! Comment as-tu fait ?*, demanda-t-elle.
- *En fait, lorsqu'on me l'a passé, je suis resté toute la journée à le regarder sans comprendre. Je me demandais comment on pouvait le construire d'un côté sans le détruire de l'autre. J'ai bien sûr réussi rapidement à faire une face, mais rien de plus. Et la nuit, j'ai eu une révélation. Il faut défaire un morceau d'une façon et le refaire d'une autre, tout en observant les effets sur le reste du cube.*

En face de lui, Rose mimait la femme perdue dans ses pensées. Dans les faits, elle ne perdait pas une miette de l'échange et un sourire trahissait sa fierté. Léo poursuivit.

- *Après, ce fut rapide et facile. En plusieurs essais j'ai trouvé des algorithmes qui m'ont permis d'obtenir les permutations dont j'avais besoin. Au début mes techniques étaient longues mais au moins je pouvais résoudre cette énigme 3D. Après, j'ai affiné et maintenant j'en dispose de cinq assez rapides à effectuer pour le résoudre à cent pour cent.*
- *Bravo jeune homme !*, répondit Lorette, bientôt suivie par Danièle.
- *Je n'ai pas tout compris, mais si tu le dis...*
- *On va pouvoir en faire quelque chose de cet enfant*, affirma Rose pour cacher ses sentiments.
- *On ne procède pas tous de la même façon. Vous voyez, Charlotte l'a réussi également. En tâtonnant. Je n'en serais pas capable mais elle oui*, ajouta Léo.

Sur ce, Rose se leva en haussant les épaules

- *Bien ! Je vais aux haricots*, conclut-elle.

*

Valérie petite était une très jolie fille, prometteuse quant à son apparence, chose pour laquelle elle semblait prête à sacrifier beaucoup. Elle attirait les regards avec un soin

jaloux, espérait séduire, attraper dans ses filets, histoire d'être adulée et obéie. En grandissant son charme et ses attraits se développèrent comme elle l'espérait. On devinait une future très belle femme derrière la chrysalide. Hélas pour elle, cette vaine quête de succès jamais ne la satisfaisait. Et si elle avait l'amour infini d'un père admiratif, toujours prêt à la couvrir de cadeaux ou à lui offrir la toilette espérée, chaque fois un nuage venait obscurcir ce tableau que les autres trouvaient idyllique. Sa première ennemie était elle-même, vues les réflexions dont elle était capable qui laissaient tout le monde pantois, provoquant des yeux baissés dans les bons cas, une remontrance cinglante dans les autres.

- *Les cathédrales ont été construites sur des zones spéciales avec des ondes magnétiques très fortes*, dit-elle ainsi une fois.

La première réaction fut celle escomptée : un sourire admiratif de sa tante Mylène et de sa mère aussi pieuses qu'elle. Mais ce succès fut rapidement éclipsé.

- *N'importe quoi !* ne put réprimer Christophe. *On voit bien que tu ne connais rien au magnétisme.*
- *Les nouvelles religions toujours s'approprient les lieux des anciennes. D'une part pour ne pas trop changer les habitudes de culte, d'autre part pour en effacer les traces*, approuva Léo.
- *Vous êtes dans l'erreur*, reprit Valérie. *Il y a eu une expérience concluante. Ça été prouvé !*

Et elle leva un index victorieux.

- *Par le père Martin !* renchérit Jean, provoquant l'hilarité générale.

Il s'agissait du curé de la paroisse de Mylène. Il était célèbre dans la famille de par ses traits d'esprit dont il semblait si fier, avec des *démonstrations* étonnantes. Il était tellement déconcertant que même la femme imprégnée de religiosité ne pouvait nier que ses sermons étaient pour le moins *critiquables*.

Ainsi, selon ses propres dires, suite à plusieurs confessions, le saint homme voulut évoquer les frustrations de nombre de ses paroissiennes. Il aborda le sujet d'une façon pour le moins abrupte, commençant son sermon par « *Messieurs : aimez vos femmes ! Aimez vos femmes !* », dans une gêne teintée de rires difficiles à cacher, et sans considération pour une jeunesse qui risquait de demander des éclaircissements lors du repas dominical.

Et c'était justement Léo qui fit part de cette anecdote lors d'un repas l'été précédent.

- *Je n'arrive jamais à écouter les sermons. Ils sont d'une pauvreté fascinante. Mais curieusement, cette fois-là, j'ai entendu. Je n'ai jamais été aussi attentif !* déclara-t-il visiblement encore amusé par un sujet qu'il aurait dû ignorer.
- *Moi*, dit Christophe sous les encouragements de son père aux yeux admiratifs, *je me rappelle de la fois où il avait lu l'ivraie et le bon grain pour conclure que les non-croyants étaient comparables aux mauvaises herbes.*

De nouveau les rires fusèrent.

- *Ah oui ! Je me souviens. Le Dalai-lama ne peut pas aller au paradis, sauf s'il accepte le baptême*, renchérit Charlotte.

- *Heureux le père Martin car le royaume des cieux est à lui*, conclut Pierrick sous les rires du bon Jacques.

Si les yeux de Jacques et Marc semblaient approuver, ceux des autres adultes montraient une désapprobation qui ne pouvait être dite. Valérie quant à elle fut contrainte au silence, une nouvelle fois déconfite.

Quelques uns poursuivirent les railleries sur le manque d'ouverture dénoncé par Pierrick, puis Jacques s'amusa de la teneur des sermons, ajoutant « *ça me donne presque envie d'y retourner. Tu me prêterais un de tes appareil enregistreur Marc ?* ». Ce dernier, trop heureux d'apporter la contradiction à son épouse se montra motivé, prétendant même être capable d'abandonner son émission dominicale favorite pour ensuite se moquer lors du repas. Tout cela aurait pu être toléré si Léo n'y avait pas apporté sa touche personnelle en imitant le bon père André. Il se leva, mettant en avant son ventre histoire de lui ressembler davantage, puis parla de sa voix rauque qui n'écoutait qu'elle-même, débitant les phrases maintes fois entendues incitant à l'amour d'autrui, les parsemant de « *je veux bien encore de ce bon vin* », puis de « *la cochonnaille est délicieuse* » tout en tendant son assiette de façon condescendante à Marie-Anne puis en la gratifiant en retour d'un « *merci Mylène* ». Mais les rires contenus de certains ne purent cacher l'ire de sa tante.

Et Rose mit alors fin à l'échange d'un ton péremptoire. « *J'ai entendu assez d'âneries. Ça suffit maintenant* ».

Léo se tut, baissant les yeux, visiblement choqué et furieux de cette absence de remise en cause. Il ne pouvait percevoir l'étrange sentiment qui étreignait les adultes présents qui n'auraient jamais imaginé assister à une telle pantomime chargée de sens de la part d'un enfant de quinze années. Sa sœur Charlotte lui mit discrètement une main sur la cuisse en guise de félicitation. Laure dans son mutisme conclut que la croyance inculquée par des heures de lectures répétitives, par des cérémonies obligatoires, par des incantations prononcées en boucle, rien de tout cela n'arrivait à obscurcir l'esprit critique lorsqu'on était bien né. Elle regarda sa mère d'un sourire complice.

Pierrick sentant le malaise parla de la petite Cerise et mit ainsi fin à un épisode douloureux, surtout pour Léo même s'il ne le montra pas selon ses habitudes, très désagréable donc pour Valérie également, mais pour d'autres raisons.

*

Ce jour était consacré par Rose à une visite dans *La maison de Petit Pierre*, comme elle l'avait promis bien des années auparavant. Durant le trajet, Léo fut interrogé sur son année. Sur le plan scolaire, maintenant en classe de seconde, donc bientôt en première, il avoua que le contenu commençait enfin à devenir intéressant car plus approfondi, plus délicat par moments. Sur le reste de sa vie, le silence confia mieux que lui qu'il était encore très solitaire, ne s'ouvrant que rarement et qu'il ne semblait pas prêt à le faire avec cette femme. Sur ses relations familiales, il expliqua qu'en grandissant l'atmosphère entre les enfants semblait enfin apaisée, que les interférences paternelles devenaient plus rares, même si le sentiment d'insécurité qu'il imposait perdurait. Curieusement Léo ne dit mot sur Mylène.

Rose et Léo arrivèrent en fin de matinée à Montargis. Il mangèrent dans une brasserie choisie par Léo. À la surprise de Rose et pour son plus grand plaisir, Léo insista pour l'inviter. La femme accepta après avoir transigé quant aux menus qui seraient choisis, de façon à ce qu'ils ne soient pas trop onéreux. La journée commença ainsi sous les meilleurs hospices.

La visite eut lieu dans l'après-midi. Léo entra dans le lieu intrigué. Il vit tout d'abord la pancarte qui indiquait le nom de son créateur ainsi que l'atmosphère de l'étrange endroit. « *Le manège de Petit Pierre* », les affichettes en bois écrites avec une orthographe malhabile qu'il perçut comme l'incroyable sensibilité de l'âme qui rayonnait encore sur le musée. Il se promena en extérieur longuement, allant découvrir puis revenant en arrière. Il fut saisi par l'évocation des animaux de la ferme sculptées dans des plaques de tôle. Léo remarqua même sur le manège proprement dit, cette ronde en hauteur, une évocation de l'aérotrain, ancien projet qui devait se déplacer à grande vitesse sur un rail en béton. Il le confondit avec les autorails de couleur blanche et orange qui amenaient Christine et Laure de Saincaize à Nevers. La tour Eiffel façonnée à l'aide de grands branchages travaillés ensuite au couteau, puis le manège qui avait donné le nom à ce qui s'appelait également « *La fabuloserie* ».

Rose le vit partir seul en découverte. Mais elle comprit rapidement que dans les faits, il ne se promenait pas. Il avait été happé par la sensibilité qui régnait. Il avait le regard inexpressif qu'il arborait lorsqu'il était en concentration maximale, histoire de ne rien perdre de ce que ses sens percevaient. Elle le savait sourd, insensible au froid ou à la chaleur, frissonnant cependant sous l'effet de l'émotion mais sans s'en rendre compte, les yeux scrutant la partie invisible des constructions en recherche de la main du créateur, capable non de repérer les défauts des objets qu'il construisait sous ses yeux, mais plutôt d'en percevoir le sens dans leurs imperfections. Vaches amenées au pré, carriole tirée par un cheval, tracteur d'un jaune criard, homme sur un monocycle, Atomium, le tout en déchets métalliques. Il resta ainsi prostré un long moment, jusqu'à ce que Rose l'incite à rentrer dans le bâtiment consacré à d'autres créations.

Il passa alors de même de salle en salle, inexpressif, comme hanté par cette nouvelle découverte. Celle consacrée à des poupées de celluloïd éventrées comme la femme qui les avait créées, dont on devinait sans même lire les commentaires combien elle avait souffert des absences de maternité. Il saisit non simplement ce désir inassouvi, mais bien davantage le besoin d'aimer qui jamais n'eut d'âme sur laquelle se poser. Puis une autre salle. Des peintures improbables, des compositions sombres agrémentées de cadavres desséchés d'un crapaud ou d'une souris. Enfin celles de peintures faites d'étages de phrases s'appuyant sur celles juste en dessous, l'ensemble composant une cathédrale en hommage au Créateur.

Partout des évocations d'êtres difformes mais d'une infinie beauté. Partout des compositions aux couleurs tantôt infiniment tristes, tantôt bien trop lumineuses qui donnaient l'impression d'une réelle perception de la vie dans toute sa complexité.

Léo subjugué par tout ce dont il s'était imprégné n'en put plus. Il s'enfuit du lieu en courant, comme s'il avait été par lui agressé. Il était muet comme les tombes qu'il avait côtoyé. Rose tenta de partager avec lui par le verbe mais comprit rapidement que c'était au-dessus de ses forces. Léo se contenta d'un court commentaire.

- *Je suis très ému. Sans doute même remué dans mes fondements les plus profonds*, avoua-t-il d'une voix ténue. *L'art brut est l'art de l'âme car il est en direct, sans fard, sans pudeur. Il parle à notre être le plus intime, celui qu'on n'ose jamais convoquer, de peur du regard des autres. Petit Pierre, lui, sut s'en affranchir, s'assumer comme il était. Par son offrande, il émeut comme rarement une composition peut le faire. Il semble tellement proche de nous et tellement loin en même temps...*
- *Cela te rappelle ta petite enfance, lorsque tu rentras à Toulon loin de moi ?*, interrogea Rose tristement.

– *Je t'en supplie. Pas maintenant tante Rose.*

Le mot « *tante* » devant son prénom blessa la femme mais elle ne le montra pas.

*

La nuit tombait. Les plus grands avaient obtenu de haute lutte la permission d'une promenade, entre chien et loup. Le prétexte fut le rituel « *nous sommes grands maintenant* », suivi de « *bientôt nous allons être séparés pour une année entière* », et validée par la promesse d'une sagesse qui ne seyait absolument pas à cet âge turbulent. Il y aurait Jean, Léo, Christophe et Valérie, ainsi que Pierrick et Laure. André devait passer la nuit chez son ami Camille. Il se sentait ailleurs, tellement grand que ces jeux d'enfants l'importunaient désormais.

Le but annoncé était une promenade en hauteur, puis peut-être, le long des bords de Loire. Ils s'étaient tous engagé à ne pas mettre ne serait-ce qu'un pied dans le fleuve qui avait déjà gobé tant de vies imprudentes, de celles qui s'étaient fiées à son allure bonhomme, ignorant les tourbillons qui pourtant le parsemaient.

Le but réel était bien différent. Il s'agissait d'une incursion nocturne chez le sorcier.

Le groupe était tout émoustillé à l'idée de cette enquête. Ils allaient enfin savoir quels trésors ils y trouveraient, combien de cadavres, quelles armes étranges, où étaient rangés les livres nombreux initiant à la sorcellerie, ainsi que les redoutables grimoires sur lesquels on allait découvrir les sortilèges que l'horrible mage pouvait prononcer. L'attente fut interminable, ponctuée d'une indicible peur, d'une envie de renoncement, mais le moment de la délivrance enfin arriva.

Après le repas elles¹ se mirent en marche et se présentèrent silencieuses devant le portail interdisant l'accès à la grotte aux songes maléfiques. Les lampes étaient éteintes, personne n'osait bouger. Ce fut Jean qui tenta l'ouverture du vieux portail en bois. Celui-ci ne résista pas. Il fallut le pousser avec d'innombrables précautions pour éviter un grincement qui les aurait trahi. Car tout le monde le savait, la cécité partielle dont souffrait le gnome était compensée par une acuité auditive décuplée. Et de nuit, ne dormant jamais, tous ses sens devaient être en éveil.

Le groupe évita la vieille mesure et se dirigea vers la grange. La porte là non plus n'opposa aucune résistance.

Ils entrèrent, un par un, terrorisés par avance devant les cadavres d'animaux suppliciés qu'ils allaient trouver suspendus dans une dernière valse mortuaire, se balançant au gré des vents.

Ils s'immobilisèrent quelques instants, constatèrent qu'il n'y avait pas grand-chose dans la grande pièce humide, sauf quelques cadres nombreux disposés de-ci de-là, ainsi que quelques chevalets égarés dans un désordre apparent. La clarté était cependant bien insuffisante pour découvrir ce que contenaient les cadres peut-être aussi vides que l'esprit d'un sorcier au demeurant sans doute pas autant redoutable qu'imaginé par des enfants débordant de chimères, rêvant de mystères et de gloire.

Valérie osa utiliser sa lampe et s'approcha d'une toile. Elle ne put contenir un cri d'effroi accompagné d'un rire narquois, à la hauteur de l'inutile peur suscitée par celui qu'ils appelaient le sorcier.

Il s'agissait d'une peinture. Une femme nue de dos courrait vers une mare, les bras levés, la chevelure défaits. Le trait était malhabile, parfois même grossier. Les couleurs criardes semblaient déborder de l'enveloppe corporelle suggérée d'un trait noir, comme un travail enfantin mal accompli par un bambin sans doute pas assez éveillé pour réussir à réaliser une tâche qui semblait au demeurant aisée dès qu'on dépassait l'âge de l'apprentissage de la lecture.

Le rire avait été provoqué par le fessier féminin. Celui-ci semblait presque vivant. Il s'agissait en effet de deux poires desséchées qui avaient été collées sur la toile. Les uns à la suite des autres ils s'approchèrent, contemplèrent en riant dans sa barbe l'étrange composition, puis passèrent à la peinture suivante.

Elles étaient toutes de la même facture. Des femmes nues de torse ou de jambes. Les seins étaient des abricots, les fesses des poires, sans jamais le moindre sexe cependant. La vie était ainsi remplacée par quelques fruits séchés par le vent et les années.

Les colonnes lumineuses des enfants éclairèrent ainsi les toiles une à une, provoquant quelques rires sourds au début, puis des cris d'effroi devant l'âme qui avait osé un tel sacrilège.

Et bien sûr le bruit alerta le vieil homme. Il apparut dans l'embrasement de la porte en grognant, levant les bras, promettant une raclée dans une langue malhabile que chacun comprit sur l'instant malgré les sonorités péniblement articulées. Les enfants ne demandèrent pas leur reste. Ils détalèrent au hasard, comme un groupe de souris dérangées par le chat redouté. Ils s'enfuirent en criant, chacun pour soi, promettant de se retrouver au dehors et au bout du chemin.

Sauf Léo, immobile, en apparence paralysé par la peur qui n'avait pas bougé d'un orteil depuis l'apparition. Laure tenta de l'inciter à fuir mais le jeune garçon était tétanisé, n'osant pas même décrocher son regard du visage blafard éclairé par la bougie qu'il tenait d'une main, l'autre serrant une fourchette qui paraissait menaçante.

Léo lui parla à voix basse pendant que les autres détalèrent de tous côtés en criant, puis retrouvant la porte de sortie, disparaissant toujours dans des cris stridents. Le sorcier commanda aux deux enfants de ne plus bouger, ce qu'elles¹ firent.

L'homme s'approcha. Laure et Léo semblaient toujours incapable du moindre mouvement. Voyant que toute retraite était désormais impossible, Léo se serra contre Laure et lui prit la main.

- *Nous sommes désolé monsieur. Ce sont vos tableaux ? Elles sont jolies...* tenta le garçon passablement apeuré.

L'homme resta planté devant eux immobile, les tenant en respect par son œil figé et l'autre qui les transperçait à tour de rôle.

- *Je sais...* reprit Léo.
- *Tu sais quoi ?* cria l'homme.
- *Ce sont vos femmes. Elles sont belles.*

L'homme s'apaisa sur l'instant. Il lâcha la fourchette qu'il tenait, dans les faits sans la moindre intention belliqueuse. Il avait été surpris pendant son repas, voilà tout. Il s'assit par terre et les invita de son œil aveugle à faire de même.

Toujours immobile et fascinée, Laure ne bougea pas. Léo lui prit le bras et l'incita à s'asseoir de même. La bougie entre eux envoyait des rayons qui dansaient d'un visage à l'autre, d'un tableau à un autre, de la vacuité de la grande pièce encombrée des chevalets uniquement sur les côtés, au plafond sombre recouvert d'une poussière grise.

Et l'homme raconta.

Ses femmes dit-il. Ils les connaissait toutes. Elles étaient bien réelles. « *Car moi aussi j'ai droit à l'amour. Et chacune m'aime* », affirma-t-il. Il se leva, retourna les toiles une à une, montrant le prénom gravé de son sang à l'arrière, précisant que c'était cela sa signature.

– *La Sister !* s'exclama le garçon.

Car il venait de reconnaître à la silhouette la plus jeune des deux sœurs aux amours interdites et cachées. Elle figurait accoutrée d'une de ses éternelles jupes-culottes bariolées, dont chacun se demandait quel esprit torturé avait osé les proposer à la vente, quelle féminité dévoyée avait eu l'audace de les acheter, sauf peut-être pour quelque belle-mère honnie.

Le trait était grossier, les couleurs bavaient sur la toile, les coulures nombreuses cachaient des pans entiers de celle qui se voulait représentée, les proportions ne respectaient aucune règle, sauf l'œil unique de leur créateur, et pourtant...

Et pourtant la Sister était là, bien en face de Léo, reconnaissable entre toutes, nue de torse, avec deux petits abricots séchés et un sourire incroyable, de celui que jamais son visage n'avait dû se vêtir, si ce n'est peut-être lors d'une nuit agitée du temps où les hormones encore parfois prenait la femme.

Léo en fut profondément ému. Ses yeux étaient fixés sur la composition. Embués, ils ne parvenaient pas à se détacher de la femme évoquée, celle qu'il avait jusqu'à cet instant cru avoir rencontrée et qu'il découvrait dans l'imagination du sorcier. De ces maladresses, de ces erreurs grossières sur cette toile, émanait une femme. Une vraie femme. Avec sa beauté propre, mais aussi ses blessures, auréolée de l'amour d'un homme, un étrange être qui n'avait aucune chance de pouvoir un jour échanger avec elle, encore moins de l'allonger dans son lit, lui qui chaque soir s'endormait en parcourant son harem.

– *Elle est belle. Je la connais. Je ne savais pas qu'elle pouvait être attirante*, murmura Léo.

Puis il se tut. Il put enfin se détacher de l'image qui l'aimantait. Il envoya au sorcier un regard de compassion et d'admiration. Laure sentant que son voisin allait vraiment mal prit à son tour la parole.

– *Pardonnez-nous pour notre intrusion. Nous allons repartir. Voulez-vous bien ?*

L'homme les considéra avec circonspection.

– *Toi tu pars*, dit-il en s'adressant au garçon. *Et toi tu viens !* ajouta-t-il en direction de la jeune fille. Il se radoucit pour ne pas l'effrayer. *Tu ne risques rien. Mais j'ai un cadeau. Rien que pour toi.*

Il s'éloigna un bref instant et revint avec une petite toile empaquetée.

– *Rien que pour toi. Promets !*

Malgré sa frayeur, Laure prit le paquet et s'enfuit en courant pour retrouver Léo qui attendait près de la porte, prêt à bondir au premier signe d'agressivité.

Les enfants détalèrent. Laure prit le temps de ranger le paquet, puis, la curiosité étant la plus forte, prit Léo par la main. Ils s'enfermèrent dans le réduit occupé par les outils de Ümit, déchirèrent l'emballage et observèrent la toile à la clarté de la lune.

Il s'agissait du portrait de Laure. Elle était étendue dans un pré, visiblement celui du sorcier. Elle était vêtue d'une robe là encore colorée, aux motifs floraux. Elle portait un irrésistible sourire. Yeux mi-clos, elle gisait baignée de soleil, s'enivrant de douceur. Elle rayonnait comme une fée. Caché derrière un arbre, un garçon l'observait le regard amoureux et gourmand. Les deux connaissaient son prénom.

De l'ensemble se dégageait une étrange impression de pureté, de promesse d'un avenir. Pour une fois, le sorcier n'avait mis aucune connotation érotique, fut-elle de bon goût.

– *Tu n'as pas eu droit aux petits abricots, s'amusa Léo.*

En réponse, Laure prit un regard d'une étonnante gravité. Elle ouvrit son corsage, lui montra ses seins naissants et l'embrassa en l'enlaçant.

Les enfants se séparèrent, repartirent dans la tente avec les autres sans mot dire. Léo ne devait plus parler à Laure.

*

– *Pourquoi n'es-tu pas avec un homme maman ?*

Christine marqua sa surprise puis leva les yeux de son magazine et regarda sa fille intriguée.

– *Quelle drôle de question ma petite Laure. C'est indispensable d'être avec quelqu'un ? D'ailleurs pas nécessairement un homme ?*
– *Je... Je ne sais pas...*

Christine considéra le compartiment vide du train puis s'approcha de Laure.

– *Tu sais ma fille, je ne t'ai pas donné un bon exemple. Tu es à l'âge où on commence à penser sérieusement à ce genre de question. Alors tu dois savoir quelque chose. Voilà. Ma vie affective, je ne parle pas de toi, n'a pas vraiment été une réussite. Ton père est parti sans laisser d'adresse, pfuit, comme si ni toi ni moi n'avions jamais existé. Avec Philippe ça a été une brève histoire, mais au moins on ne s'est pas déchirées¹, et puis c'est comme ça que tu as une grand-mère. Depuis rien, le désert absolu. Du côté de mes parents, ce n'était guère mieux. Ils se détestaient. Je ne sais pas si comme le pensent presque tout tes oncles et tantes il y a quelque chose après, mais alors, je ne leur souhaite pas. Ils s'engueulaient tellement que si ça devait continuer comme ça la-haut, l'éternité serait... Disons longue.*
– *Et les voisins se plaindront du bruit, s'amusa Laure.*
– *Ahahah. Oui, tu as raison. Mais tout ça pour te dire, et Christine redevint grave, que tu dois être exigeante en amour. La première personne qui te plaira pourrait ne pas être la bonne. À vingt ans, l'attraction des corps est souvent la plus forte. Alors on s'épouse, on fait un enfant, puis on se déteste. C'est ce qui est arrivé à mes*

parents, puis à moi. Mais tu dois comprendre que ce n'est ni une malédiction ni un hasard. Je n'ai eu comme exemple que cette mésalliance, alors, malgré moi, j'ai cru que c'était ça l'amour. Et je parie que, inconsciemment au moins, j'ai tenté de reproduire le schéma familial. Ça c'est pour le hasard. Pour la malédiction, si tu sais, tu pourras te défier de cet écueil. La première chose à savoir est que l'amour nous porte et est agréable. On retrouve l'autre parce qu'il en partie déjà en nous et nous fait du bien. Sinon, ça n'en vaut pas la peine. Ce ne sont que des caresses sur des corps impatients. Je te dis ça mais il y peu de chance que tu aies le recul suffisant le moment venu pour te remémorer ces questions : suis-je heureuse ? Me rend-il plus forte ? Suis-je plus compétente avec lui ? Mais au moins, malgré mon si mauvais exemple, j'aurai essayé.

- Tu sais maman, j'ai lu. Pas mal de livres. Et pas que sur les sciences. Car je me sens incapable de m'investir dans ce domaine si je ne suis pas heureuse et épanouie ailleurs. Et puis j'ai regardé autour de moi. Les parents de mes amies, même mes oncles et tantes. Pour Danièle l'amour est un jeu de pouvoir. Elle est soumise mais dans les faits, c'est elle qui décide de tout. Oncle Jacques est un saint de la supporter. Lui n'est ni bien marié ni mal marié. Il est résigné, voilà tout. Il a fermé boutique. Je ne sais pas ce qu'il attend de la vie. Si encore il espérait le paradis comme les autres de sa famille... Mylène est clairement mal mariée mais elle porte aussi ses responsabilités dans cet échec. Elle pourrait s'opposer, voire s'en aller, mais non. Toi au moins tu es seule. Mylène est mal accompagnée. Philippe est instable mais Lorette est gentille. Il a erré mais s'en sort assez bien finalement. Non. Mon souci concerne plutôt les cousins. André est homo, du moins peut-être...
- En es-tu certaine ? Comment sais-tu ça ?
- Maman ! On s'en fiche non ? Il l'est, je crois même qu'il le sait maintenant. Il sort avec Camille, presque sans plus se cacher. Mais aura-t-il le courage de le dire à son père ? Jean, tout le monde dit qu'il a raté ses études. C'est peut-être vrai mais il sait où il va. Il devra lui aussi affronter son père puis il s'en sortira. Il découvrira les océans lointains. Il faut dire... Il est odieux Marc. Charlotte ne m'inquiète pas. Elle est forte et volontaire. Valérie m'indiffère. Elle est jolie et veut de l'argent avant tout. Alors elle aura ce qu'elle cherche. Car c'est facile au final. Un bon parti comme on dit contre un joli minois. Et tant pis pour son époux. Christophe est un peu gauche mais plutôt gentil. Et Pierrick aime tout le monde, il est tellement agréable et avenant qu'il attirera la sympathie. Je le verrai bien instituteur tiens !
- Et tu lui confieras tes enfants ?

Christine et Laure se mirent à rire.

- Ta maturité m'inquiète ma fille. Tu sembles cependant avoir oublié quelqu'un, osa sa maman.
- Oui. Lui il m'inquiète. Il ne va pas. Il pourrait aussi bien tout avoir et échouer lamentablement.
- Tu es étrange ma fille. Tu parles de ça comme si l'avenir n'avait pour toi aucun secret. Tu es jeune, et la jeunesse sait toujours tout, mais quand même... Rien n'est écrit.
- Léo est hyper sensible et très intelligent,
- Ce qui va de pair, l'interrompt Christine.
- Peut-être mais il est en danger.
- Et ?
- Je ne sais pas, avoua timidement Laure.
- Tu en es certaine de ça au moins ?
- De quoi ? Je ne te comprends pas, répondit Laure.
- De ne pas savoir ? Savoir ce que tu dois faire je veux dire...

Laure se renfroga et ne parla plus du reste du voyage. Dans la nuit, ne trouvant pas le sommeil, elle écrivit une lettre qu'elle envoya à Léo parti le matin même.

Mon cher Léo.

Nous avons vécu un moment intense et incroyable chez le sorcier. Il n'est pas méchant au final. Simplement seul, infiniment seul. Je suis certaine que cela ne t'a pas surpris, que c'est même pour cette raison que tu nous a délibérément laissés surprendre dans sa caverne interdite.

Par contre, après, je regrette. Je n'aurais pas dû faire ce que j'ai fait.

Alors promets-moi de me pardonner, de faire comme si rien ne s'était passé.

Tu me donneras de tes nouvelles ?

Laure.

Partie 2

Toulon, ville obscure.



D'un silence assourdissant.

Le retour se fit sans un bruit pour *les Mylène*. Les adieux déjà furent compliqués. Certes la tristesse était palpable et naturelle, souhaitée presque. Mais cette fois-ci il y eut autre chose.

Léo semblait distant, automatique. Ses yeux ne regardaient plus. Eux qui toujours scrutaient, épiaient avec malice, recherchaient une accroche pour sourire, une part de beauté ou d'inattendu pour s'émerveiller, ses deux miroirs de son âme semblaient cachés derrière un voile, comme si la vie les avait quittés.

Déjà au moment du départ Léo embrassa poliment tout le monde, comme c'était la tradition. *Cela se faisait*, donc il le fit. Sans fioriture, on eut pu même dire sans sa présence. Rose s'en aperçu la première. Elle adressa un regard interrogateur à sa sœur qui lui renvoya par le sien sa circonspection et son incompréhension. Après le baiser sur les joues accueillantes de sa grand-mère, il s'engouffra dans la voiture, sans le moindre signe pour les cousins encore présents. Il était seul dans un monde déserté.

À l'arrivée dans la demeure familiale, Léo ne montra plus rien. Une indifférence courtoise pour cacher son absence.

Mais cette dernière se fit remarquer rapidement. Car Léo resta coi. De ce moment, il ne parla plus que pour donner le change, ou parce que seuls les mots pouvaient exprimer sa demande.

L'ambiance autour de lui devint lourde et chacun s'en éloigna, ce qui était sans doute l'un de ses souhaits profonds. Seule sa mère s'en inquiéta.

Au bout de longues semaines de ce silence sournois qui se cachait derrière quelques mots bredouillés, derrière des yeux désespérément absents, Mylène prit son courage à deux mains et, au prétexte d'une course pour l'habiller, profitant d'être enfin seule avec lui, elle osa la parole redoutée.

- *Que t'arrive-il Léo ?*
- *Rien.*
- *Si. Ne te moques pas de moi. Tu ne parles plus. À personne. Du moins chez nous. J'ai contacté le lycée Notre-Dame. Il paraît que là-bas tu t'exprimes. Tu sembles normal. Rien n'a changé pour eux. Tu nous punis ? De quoi ?*
- *Je ne parle pas quand je n'ai rien à dire.*

Il ne m'appelle plus « maman », remarqua Mylène. Son père, il rechigne depuis toujours à l'appeler « papa ». Comme si ce mot écorchait sa bouche. Mais moi ?

- *Tu ne parles plus, précisa sa mère. Et pourtant, tu dois en avoir des choses à dire.*

Il y eut un long silence. Léo fit très attention à ne pas remarquer l'état de désespoir dans lequel il avait plongé Mylène. Mais, malgré sa peine, elle reprit sa tentative.

- *Te rappelles-tu ta petite enfance ?*

Léo ne put s'empêcher de lui envoyer un sourire narquois.

- *Non ! Je ne me rappelle pas de mes premières années. Pfuut ! Envolées. Parties dans le grand fleuve.*

Mylène écrasa une larme.

- *Oui. La Loire. Même moi j'ai compris le message. Mais je n'y pouvais rien sur cet arrachement. Si tu savais comme je m'en veux encore de t'avoir laissé. Pas abandonné, mais laissé loin de moi. C'est ton père... Il a exigé ma présence. Tu le sais... Mais passons. À ton retour... Tes crises, tes hurlements... Mylène pleurait à chaudes larmes. Et ton séjour à l'hôpital. Tu ne veux pas y retourner, n'est-ce pas ?* En réponse, Léo haussa les épaules. Mylène ne put comprendre s'il s'agissait d'un message de peur ou d'indifférence. Léo. *Que s'est-il passé si soudainement pour que tu te taises ? Et est-ce provisoire ou à jamais ? Tu es incroyablement intelligent. Tu es promis à de grandes choses, alors ne gâche pas ton talent. Tu as une responsabilité devant les autres... Et tu dois réagir, accepter de te soigner. Veux-tu bien ?*

Dans son silence, Léo médita sur ce dernier argument qui le touchait bien plus qu'il ne le laissait voir.

- *Docteur Maboul ?* lui lança-t-il en retour dans un sourire.

Mylène se mit à sourire, puis à rire. Un rire violent. Un inextinguible rire. Aussi sonore que sa détresse avait été insondable juste avant. Le contact. Elle avait réussi à recréer le contact avec cet enfant si bizarre, si lointain.

- *Non. Pas celui-là ! Pas de médicament, c'est promis. Une femme.*
- *Madame Foldingue ?*
- *Si tu veux, rit-elle encore. Va pour Madame Foldingue. Vendredi prochain après tes cours. Je viendrai te chercher et on ira ensemble.*

Le garçon redevint instantanément sombre.

- *Pas question. Tu me donnes l'adresse si tu veux. Mais j'irai tout seul.*

Léo avait en tête le film de ce qui allait se passer, il entendait bien que cela se déroule selon ses prédictions.

Un journal.

J'ai eu mon premier rendez-vous. Je dois avouer que rien ne s'est passé comme je le pressentais. J'ai promis de tenir un journal et de l'amener à Madame Foldingue chaque vendredi. J'ai une autorisation exceptionnelle de sortie de mon couvent à jésuites ce jour-là à quinze heures. Je file ensuite à vélo à la clinique *La Lironde*. C'est là que je l'ai rencontrée. Dans la vraie vie, elle s'appelle Madame Beauregard. Et si tu dois lire ces quelques lignes, au moins tu sauras comment tu t'appelles pour moi.

Madame Foldingue.

Alors voilà. C'était il y a un bon mois. Jusqu'à ce jour, je m'étais promis de ne rien écrire, même si je t'avais juré devant ton armoire à pharmacie qui déborde de médicaments de tenir un compte rendu de... De je ne sais même pas quoi. Tiens. C'est vrai. Tu ne m'as rien demandé sur ce que j'allais écrire. Juste de t'apporter mon cahier. Et d'ailleurs, tu ne m'as pas fait de réflexion sur ces pages blanches.

Je vais donc raconter...

*

– *Bonjour. Vous êtes Léo ? À mon tour je me présente. Je suis Madame Beauregard.*

La femme tenait la porte ouverte. Elle présenta sa main. Léo la serra. Il la remarqua chaude et douce, sans contrainte mais forte également. Il avait prévu de se présenter, puis de partir en courant, comme il y avait quelques années lorsqu'il avait été amené chez le pédiatre qui suivait la famille pour la visite annuelle. Il avait profité d'une discussion animée entre sa mère et le fameux docteur Rocca pour déguerpir. Il rentra en courant dans l'appartement, se terra dans sa chambre en attendant la suite. Lors du retour de sa mère, il constata qu'elle préférait visiblement faire comme si rien ne s'était passé. Depuis ce jour, lors de la visite de ses frères et sa sœur, Mylène venait lui demander s'il acceptait de venir avec eux. Il déclinait à chaque fois l'air renfrogné et se trouvait ainsi de fait exempté.

Mais la poignée chaleureuse lui dicta d'entrer en attendant la suite.

Il avait imaginé de longue date l'entretien. Le récit par cette femme de son passé psychiatrique, ses états de services lors de sa cure de sommeil, la liste des médicaments qui lui furent imposées, tout cela d'une voix monocorde puisque sa biographie serait lue dans son épais dossier. Ensuite viendrait la demande concernant ce qui, à l'époque, avait justifié ses crises. Il répondrait qu'il n'en avait aucun souvenir, pas plus que ce qui précédait, que sa première mémoire était celle des joues chaudes et molles de sa grand-mère lors d'un retour estival, du regard envahi d'inquiétude de sa tante Rose, celle qui se disait sa deuxième maman, puis de la petite menotte, celle de Laure, qui le prit et l'emporta loin des toutes ses interrogations pour qu'ils jouent ensemble au bac à sable.

Alors, observant son mutisme, Madame Foldingue le menacerait, puis se ferait douce en l'incitant à bien vouloir dérouler devant elle son passé et ses souffrances.

Sauf qu'il n'en fut rien.

- *Bonjour jeune homme. Asseyez-vous je vous prie. Je vais être franche. Je ne sais pas qui vous êtes. Je ne sais qu'une seule chose, on m'a demandé de vous recevoir, pas seulement votre maman, mon chef de service également. Il paraît que vous ne parlez guère. Je ne sais si c'est la seule cause de votre présence dans mon bureau.*
- *Docteur Maboul ?* répondit l'adolescent.
- *De qui parlez-vous ?*
- *De votre chef de service. Docteur Maboul.*
- *Ah ? Docteur Malouf ? Elle est bien bonne celle-là !*

Et elle se mit à rire.

- *Vous ne notez pas mon propos dans votre dossier ?* demanda l'enfant.
- *Noter ? Noter quoi ? Votre jeu de mot ? Non. Je ne souhaite pas le noter. Pour tout vous dire, je ne souhaite rien noter. Ce serait indécent.*
- *Pourquoi ?* répondit Léo.
- *S'il s'agit de parler de vous, il n'y a qu'une seule personne qui soit habilitée à le faire : vous et rien que vous. Pour noter, c'est pareil.*
- *Et lors de votre compte-rendu hebdomadaire, que direz-vous de moi alors ?* demanda Léo inquiet.
- *Vous avez votre espace de liberté que je respecte, et j'ai le mien. Elle lui souriait.*
- *Je n'ai rien à dire,* affirma-t-il fièrement.
- *Alors vous pourriez écrire ?* rebondit-elle.
- *Pour quoi faire ?*
- *Parce que vous êtes sensible. Alors écrire...*
- *Me ferait du bien ?*
- *Je ne sais pas. Peut-être. Mais peut-être aussi, et tout simplement, que votre ressenti, ce que vivez au fond de vous est intéressant.*
- *Pour la psychiatre que vous êtes ?*
- *Pas seulement. Pour la femme que je suis qui vous rencontre pour la toute première fois, et qui est curieuse de vous.*

Elle fit une pause puis reprit.

- *Je n'ai pas exactement dit la vérité à votre sujet. J'ai pris le temps de contacter votre établissement. J'ai demandé à regarder votre dossier scolaire. Ils sont suspicieux les curés. Ils n'avaient guère envie de m'aider, encore moins de me laisser repartir sans que je passe à confesse si vous m'autorisez à mon tour un jeu de mot. En face, Léo souriait. Ce début d'anticléricisme apparent lui plaisait et il ne pouvait le feindre. J'ai même pu regarder certains de vos devoirs.*
- *Et alors ?* interrogea l'enfant.
- *Alors rien. Il n'y a rien. C'est d'ailleurs incroyable ça... La femme semblait perdue dans ses pensées.*
- *Que voulez-vous dire ?* Léo était curieux.
- *Vos résultats sont banals, vos notes sont banales, votre comportement est banal. Sauf que...*
- *Sauf que ?* Léo était inquiet mais aussi intrigué.
- *Me permettez-vous ?* Léo répondit oui d'un hochement de tête. *Tout est bidon.*
- *Que ???*
- *Vous êtes étonnant. Tellement que vous faites tout pour le cacher. Les fautes que j'ai vues dans vos quelques devoirs sont drôles tellement elles ont factices. Si encore vous aviez trébuché sur des questions difficiles ! Mais non. Là où tout le*

monde sait, vous perdez des points. Là où personne ne peut répondre, vous engrangez. Un devoir de grammaire, un de mathématiques et une rédaction. Sur la parole justement. J'ai pu la lire. J'en ai été très émue. Mais vous avez bâclé la fin. Une conclusion indigne des propos développés juste avant. Pour le côté feint, vos punitions sur des erreurs de comportement le sont tout autant. Je parie que vous simulez selon votre seule volonté la colère ou l'indifférence. On peut insulter votre mère sans que vous réagissiez, puis parler banalement de votre père et vous vous emportez. Jusqu'à être collé. Jamais jusqu'à mériter le renvoi. En tout cas, c'est ce qui m'a été dit par le préfet des études comme on dit là-bas. Et pas vraiment d'ami non plus semble-t-il.

- Ça, ce n'est pas de ma faute ! vociféra Léo. Chaque rentrée, on me sépare du seul que j'avais l'année précédente. Les religieux voudraient m'isoler qu'ils ne s'y prendraient pas autrement.*
- Donc pour le reste, j'ai raison...*

Les deux restèrent silencieux un long moment. Enfin Léo reprit la parole.

- Qu'attendez-vous de moi Madame Beauregard ?*
- Pas grand-chose. Que vous veniez chaque vendredi, que vous écriviez sur un cahier et que vous l'ameniez à chacune de nos rencontres.*
- Et je devrais écrire quoi ?*
- Ce que vous voulez, affirma la psychiatre en guise de conclusion.*

Elle se leva et le raccompagna à la porte.

- Vous venez à vélo, n'est-ce pas ? Alors la prochaine fois, laissez-le dans le hall. Il y sera en sécurité. C'est interdit mais je vais laisser des instructions. À vendredi Léo ?*

Léo hésita le temps d'une éternité, puis lui tendit la main.

- À vendredi.*

Un vendredi.

J'y suis retourné. J'ai fait comme m'avait dit Madame Foldingue. J'ai déposé mon vélo dans le hall. Un grand escogriffe s'est précipité sur moi en hurlant. Je me suis protégé derrière mon engin pour ne pas qu'il m'agresse, le temps de recouvrer mes esprits. Comme il continuait à vociférer, je me suis préparé à lui sauter dessus. Mais hélas je n'en ai pas eu le temps.

Madame Foldingue est venu et l'a calmé direct d'un regard fort et sensible. Elle semblait lui dire « *Laissez s'il vous plaît* ». Bref, je n'ai pas pu le frapper. Dommage car je m'y voyait bien. On fait le petit être fragile, on se recroqueville et le fort se croit puissant. Il baisse la garde, et lâche la pression. Et au moment où il s'y attend le moins, on bondit comme un kangourou, un crochet dans le ventre et un coup de pieds violent dans la cheville. Il se serait tordu de douleur par terre. J'en salivais à l'avance. Et comme je suis chez les fous, je n'aurais pas eu la moindre représailles.

Mais donc Madame Foldingue est intervenue juste avant la sentence divine... Et elle m'a amené dans son bureau.

Là elle m'a parlé de violence. Je n'ai pas répondu. Je ne sais si elle faisait allusion à celle du cerbère ou à la mienne. Moi qui ne montre jamais rien. Du moins j'essaie. Aurait-elle perçu ?

Je l'ai laissée parler, en répondant à peine. Après elle a voulu savoir avec ma famille. Je lui ai cloué le bec en lui disant qu'elle saurait tout en téléphonant à ma mère, comme elle l'attendait avec impatience. Alors après, il ne s'est plus passé grand-chose. Elle m'a seulement demandé si j'écrivais. J'ai répondu que ça ne la regardait pas mais elle m'a rappelé nos conventions. Elle doit pouvoir lire. Et comme il n'est pas question qu'elle jette un œil sur les quelques lignes précédentes, car je ne veut pas qu'elle sache pour cette violence, j'ai rapidement réfléchi et j'ai argumenté que je ne pouvais laisser mon cahier et y écrire en même temps. Alors elle m'a proposé de tenir un classeur dans lequel j'apporterai les feuilles de la semaine précédente. J'ai accepté à condition de pouvoir ramener le tout chez moi si je le voulais.

– *Oui. Tout. Sauf les dernières feuilles que vous aurez écrites.*

Léo lui tendit la main.

– *Vous savez Léo, c'est vous et vous seul qui m'intéressez. Je n'ai jamais eu l'intention de contacter votre maman. Par contre, il est vrai qu'un de ces jours, elle me demandera des comptes. Mais ce jour-là, je vous promets de vous en parler. Nous choisirons ensemble ce que j'aurais le droit de dire et ce que je devrais cacher.*

Léo baissa les yeux.

– *Au revoir Madame Beauregard.*

Un vendredi.

Raconter mon environnement. Voilà ce qu'elle me demande Madame Foldingue. « *Mais vous êtes entièrement libre !* ». Ben voyons...

Déjà, je vais quand même suivre sa suggestion : oublier qu'elle lira mes quelques lignes, donc par exemple continuer à l'appeler par le nom qui lui va si bien. Ensuite en effet, écrire ce qui me passera par la tête. Par contre pour « *l'environnement* », je ne vois pas bien ce que j'aurais à dire.

Alors je vais parler de l'école, mais ça va être bref et si tu y trouve quelque intérêt MF (l'acronyme de ma lectrice potentielle), alors tu sauras me demander des éclaircissements.

Donc je commence.

Une école catho de centre-ville fréquentée par la bourgeoisie locale. Mais on se dit ouvert aux autres, puisqu'on y accueille des pauvres comme moi. À mon avis, c'est pour faire bien, pour donner le change. Je dis des pauvres, mais quelques uns seulement. Accueillir est un bien grand mot. J'y suis juste toléré. Et encore, parce que je me débrouille bien dans les études, rien de plus. Mon frère en a été viré pour cause de niveau insuffisant, ma petite sœur n'a pu y aller car on n'y accepte pas les fille non mais ! Par contre, en exclure une fratrie sauf un élément, ça s'appelle *l'ouverture aux autres* en langage religieux.

Bon. Ça commence bien ! Mais ce n'est que le début. Mon « *environnement* » ! Je vais le dépeindre MF. Un quartier hyper-bourgeois donc, avec boutiques de luxe, jolies voitures, si tant est qu'un tel engin puisse être considéré comme beau, de nombreux cabinets médicaux (c'est là qu'œuvre mon ami le docteur Rocca, médecin de notre famille), mais aussi des salons esthétiques où on soigne les chiens-chiens-à-sa-mémère, mais aussi la mémère dans celui d'à côté. En général les deux sont moches, mais parfois le premier est plus sympathique que la deuxième. Et puis, lui au moins assume son statut : il renifle l'arrière-train des filles qu'il croise, histoire de... Ça au moins c'est drôle. Il suffit de regarder l'air gêné de Madame, ou sa soudaine absence devant les préliminaires d'une action qu'elle a dû oublier depuis longtemps. Et c'est bien puisque ça me fait rire.

Il y a aussi des banques, j'imagine avec des coffres-forts bien garnis, mais ça, je m'en fiche. Le sourire devant la beauté d'un nuage qui se dissout dans la chaleur d'une journée naissante, le spectacle de deux pigeons qui s'embrassent en soirée en caressant leurs cous, tout heureux d'être encore vivants, l'air euphorique d'un balayeur happé par la musique qui emplit ses oreilles, oubliant le brouhaha des voitures et des klaxons, tout cela est gratuit, mais invisible aux yeux de ceux qui possèdent tellement qu'ils ne pensent qu'à leurs liasses.

Et les tablettes de chocolat ! Personne ne connaît les tablettes de chocolat sur lesquelles marchent les privilégiés des beaux quartiers ! Je m'explique. Vois-tu MF, même dans notre école qui devrait ne développer que l'âme au détriment de la chair, nous avons des heures de stade. Mais pas dans n'importe quel endroit. Un minuscule, caché, interdit *aux autres*. Il est derrière les bâtiments de notre école. Pour y aller, il faut emprunter des rues désertes, surveillées par des gardes, mais aux trottoirs pavés par une espèce de plastique marron qui imite les tablettes de chocolat. Le bourgeois a le sens de l'humour, cela au moins est indéniable. Le beau, il ne le voit pas, mais le chocolat doit toujours être présent dans son univers j'imagine. « *Vous prendrez bien une tasse de cet excellent chocolat de chez Angelina.* », ou « *Quelle merveille cette boutique de chocolats. Quand ils s'y mettent, les ouvriers deviennent des artistes* ». Chez lui le chocolat est partout. Alors on marche dessus... en évitant les « *cadeaux* » laissés par les toutous parfumés qui en imitent la couleur.

Voilà MF ! Tu es contente ? Je ne suis pas jaloux de ces gens-là, je les abhorre. Ils me font honte. Me tolérer parce que je suis pauvre ! On croit rêver. Ça veut dire quoi, pauvre ? Ici, cela signifie que je ne sais pas skier, que je n'ai pas eu mon troisième chamois ou je ne sais quelle absurde récompense à l'âge de dix ans après moult vacances alpines. Cela veut dire que je n'invite pas toute la classe dans mon superbe appartement vue mer avec larbins souriants pour surveiller que les bambins ne casseront rien. Et aussi, cela se voit par les belles voitures possédées, le luxe au quotidien.

Absurdes et inutiles ! Voilà ce que vous êtes. Il y a cent ans, que signifiait être riche ? Avoir chaud en hiver, pouvoir manger à sa faim, profiter du privilège de quelques visites dans un musée tout proche ou de spectacles culturels de temps à autres. En somme, ce que je vis maintenant. Alors, vous *les riches*, vous serez les pauvres de demain. Mais seulement quand vous serez six pieds sous terre, auréolés de votre cénotaphe, hélas sans vos lingots pour vous accompagner dans l'autre monde, celui où il n'y a rien, des fois que ce serait payant de ne rien faire, de ne rien penser, de ne rien vivre et de n'avoir personne à aimer.

Bien. J'ai donc été « *adopté* », mais aussi regardé comme un animal bizarre.

J'exagère un peu, mais ce n'est pas loin. Certains de mes camarades sont francs, sympathiques et ouverts, mais pas tous. D'autres me moquent parce que je n'ai pas les tenues *à la mode*. Ça aussi cela m'amuse beaucoup. Une fois, l'un a osé une réflexion. Je n'ai pas répondu. Je suis passé sans rien dire. Mais le lendemain, je suis venu avec une image. Celle de Henry IV. Et devant tout le monde, je lui ai montrée en lui demandant ce que cela faisait à cette époque d'être *à la mode*, et s'il préférerait les habits de notre illustre monarque ou mes braies. Alors tout le

monde a bien ri, et depuis tous l'appellent H4. Bien sûr il me déteste et je l'ai bien mérité. Mais lui aussi. Tant de bêtise : il mérite de devenir riche !

Chez nos professeur, c'est exactement pareil. Le même bestiaire, dans les mêmes proportions. Certains humains et ouverts, d'autres non, comme cette directrice qui, durant mes années collège, m'interdit de fréquenter la bibliothèque. Sauf que depuis, j'ai compris pourquoi : si les pauvres s'instruisent, ils risquent de découvrir combien les dirigeants sont stupides et ne méritent ni les responsabilités, ni les honneurs attachés à leur charge.

En plus, en grandissant, j'ai pu vérifier que nombres d'entre eux ne sont vraiment pas compétents. Bien sûr le talent est décorrélé des diplômes, mais quand même ! J'ai entendu des âneries incroyables qui témoignent de fosses abyssales dans ce que certains devraient connaître. Tiens. Je vais te raconter MF. Mon professeur de mathématiques de cette année (je suis en première). Il vient de nous parler de la quadrature du cercle, disant que ce problème était jusqu'alors sans solution car bien trop compliqué. Sauf que c'est faux, entièrement faux. Grâce aux générations de brillants cerveaux qui nous ont précédé, grâce à leurs constructions mathématiques complexes que je ne comprends pas, ils nous ont permis de réaliser non qu'on ne savait pas faire, mais qu'on ne pouvait pas faire, ce qui n'est pas tout à fait pareil. Et on confie les forts en maths à un tel incompetent ? Maman, es-tu certaine que l'école publique soit pire que celle, confessionnelle, dans laquelle tu m'as obligé à passer toute ma scolarité, heureusement bientôt achevée ? Et sur la quadrature, je n'ai pas mis longtemps à obtenir cette information. Je suis simplement allé à la bibliothèque, car au lycée, on ne m'en interdit plus l'accès, on l'encourage plutôt.

Voilà MF. Voilà ! Mon environnement. C'est le vide absolu. Aucun intérêt, aucune aspérité.

C'est vraiment super les rendez-vous avec toi.

Un vendredi.

- *Bonjour Léo. J'ai lu ce que vous aviez écrit. J'en ai été très émue. Je vous félicite.*

Madame Beauregard gratifia Léo d'un sourire visiblement sincère. En retour, celui de Léo lui montra qu'il ne comprenait pas.

- *Il y avait, disons... beaucoup de sensibilité dans votre journal. Vous l'avez écrit quel jour ? Enfin... C'est sans importance.*
- *Vendredi après notre entrevue. C'est ce que vous attendiez ?* répondit Léo.
- *Je n'attends rien de particulier. Ou alors j'attends l'impossible, un miracle pour paraphraser votre amour des établissements religieux, c'est selon. J'attends que vous soyez vous-même.*
- *Ne le suis-je pas déjà ?* interrogea le garçon.
- *Vous avez raison. Je me suis mal exprimée. Je souhaite que vous révéliez à vous-même qui vous êtes,* corrigea-t-elle.
- *Parce que je ne le sais pas ?*
- *Non,* affirma-t-elle péremptoire.

Léo marqua un long silence qui témoigna de son incompréhension. Madame Beauregard prit la parole, visiblement sans aucune intention de le lâcher.

- *Connaissez-vous l'histoire de vos parents, comment ils se sont rencontrés puis aimés ?*
- *C'est ça savoir qui on est ?*
- *Connaissez-vous les aspirations de votre père, les tourments de votre mère ?*
- ...
- *Connaissez-vous les personnes qui vous aiment profondément ?*
- ...
- *Connaissez-vous les raisons de votre présence ici ?*
- ...
- *Connaissez-vous votre histoire Léo ? Moi je ne la connais pas, mais elle m'intéresse. Non parce qu'elle serait forte ou belle ou terrible, mais parce que c'est la vôtre. Et personne ne me peut me la raconter, sauf vous. Or vous en êtes incapable.*

Léo resta prostré. La femme reprit toujours avec bienveillance dans sa voix et son regard.

- *C'est pour cela que j'ai sincèrement apprécié ce que vous avez écrit. Parce que vous avez commencé à vous livrer. Il y a de la brillance et de la colère en vous. Et c'est très bien, même si je n'ai ni à féliciter, ni à condamner. Simplement, c'est un début.*
- *Un début ? Rien qu'un début ?* demanda Léo avec un ton de désespoir.
- *Votre environnement se résume à l'école ? Que ce soit un paradis ou un enfer n'y changerait rien. Il y a dans votre vie bien autre chose que cela non ?*

Léo reprit le temps de la réflexion.

- *Madame. Me promettez-vous d'avoir été franche et sincère en me disant que vous aviez été touchée par ce que j'ai écrit ?*
- *Oui Léo. Je ne vous mentirai jamais. Mais ce que vous m'avez confié n'est qu'une petite partie de votre environnement.*
- *Alors je vais partir et je poursuivais en tentant de parler de ce qui vous intéresse.*

- *Avec le plus grand plaisir Léo. Sauf que ce que vous avez écrit m'a intéressée et m'intéresse encore, mais qu'il n'y a pas que ça dans votre vie.*

La psychiatre se leva et l'accompagna jusqu'à la porte.

Un vendredi.

Donc pour te plaire, je vais décrire mon quartier, l'endroit où je vis. Je vais même faire ça dans l'ordre. Du plus petit au plus grand.

Le petit, c'est ma chambre. Minuscule, presque cachée, comme j'aime. Une petite armoire avec dedans *toute ma vie*, ce qui veut dire un cahier sur lequel je note des petites choses, mes quelques jouets de *quand j'étais petit* puisque c'est bien fini tout ça. Mes soldats, mes voitures. Tout est petit chez moi.

Je passais des heures à faire de gigantesque batailles entre plusieurs armées. La plus forte tenait les hauteurs, une place inexpugnable ! Dans les faits, la forteresse se limitait à quelques boîtes empilées avec des Lego pour la délimiter et en défendre l'accès. En dessous mais à l'autre bout de la chambre se tenait une autre armée. Nombreuse et puissante, redoutée par la première. Dans un château, moins bien défendu cependant. Et sous le lit, dans la caverne comme je l'imaginais, se trouvait la plus faible, la moins bien garnie. Mais aussi avec le plus intelligent des trois généraux. Lui fomentait des stratagèmes, des pièges. Il faisait ainsi des prisonniers qui rejoignaient et gonflait cette armée au départ misérable. Ensuite elle partait à l'assaut de la deuxième, toujours par la ruse, et une fois celle-ci conquise, ils partaient tous tailler en pièce l'invincible force des hauteurs. Un vrai massacre. Parfois le fameux général mourait en combattant, mais c'était plutôt rare. Il fallait que j'ai été mauvais dans ma journée d'école pour que je tue ainsi la seule personne intelligente et intéressante du groupe. Sinon, elle triomphait jusqu'à la prochaine confrontation.

Certains avaient été peints par moi. Avec une aiguille car le pinceau n'aurait pu convenir pour de si petites pièces. Il y avait les verts, les bleus et... les laids. Ceux de mon général préféré. Ceux que personne ne remarque. Ceux qui créeront la surprise parce qu'on ne saurait s'attendre à ce qu'ils deviennent si beaux, si forts.

Ah oui. J'allais oublier. Comme je ne parle plus, mon frère a mis une étiquette sur ma porte : « *Tanière du muet* ». J'avoue, ça m'a fait rire. Mais je n'ai rien montré. Je ne parle plus que lorsque c'est strictement nécessaire. Du jour au lendemain j'ai pris cette décision.

Oui. Tu voudrais savoir pourquoi MF. Sauf qu'il n'y a rien à dire. Ou pas grand-chose. Je crois que c'est une expérience. Puis-je vivre en ermite, sans plus interférer ? Cette idée m'est venue comme une urgence. Juste à la fin des vacances.

Bon. Ma chambre dénudée. Si ! un poste radio que j'écoute oreille collée pour ne pas faire de bruit. Les radios libres : quelle merveille ! Il a raison oncle Jacques. Merci Mitterrand. J'ai

longuement cherché, puis j'ai découvert Radio Nova. On y écoute ce que personne n'a jamais entendu auparavant. La bande son des défricheurs. Ça ensoleille mon mutisme. Une époque aussi créative, ça rend optimiste pour le futur. Avant, dans mon horrible région, j'avais le choix entre RMC, Sud-radio et France Inter. Donc je pouvais ressembler à mon père, ou siffloter sur Serge Lama et Mireille Mathieu. Maintenant c'est hip-hop culture : je suis sauvé. Mes oreilles surtout.

Autour de mon antre, c'est l'appartement que je partage avec le reste de ma famille. Je suis le plus loin de la chambre de mon père. Comme ça, je n'ai pas à supporter ses émissions.

Avec Jean et Charlotte, c'est tendu. Mais ce n'est pas de notre faute. Notre seul modèle de relation est la violence et les hurlements. Alors on a tendance à reproduire. Surtout eux j'avoue puisque je ne parle plus.

Et autour, c'est le quartier. Tu as vu MF ? Je dé-zoome. Comme François Truffaut.

Je l'ai découvert un soir celui-là. Au cinéma de minuit. Pour une fois tout le monde était couché et je suis resté seul devant le poste, volume sonore au minimum pour ne pas qu'on sache. *Jules et Jim*. J'ai adoré... J'ai été profondément ému, même si je ne m'explique pas pourquoi. Je pense que c'est d'avoir vu qu'on pouvait se nourrir d'autre chose que des dessins animés du mercredi ou de « *Au théâtre ce soir* » qui vient de se terminer : ouf ! Sauf qu'il va être remplacé par des niaiseries pire encore je parie. Pour cause d'audimat.

J'allais oublier : ce sera donc un peu en désordre MF, preuve de ma sincérité on va dire.

Il y a des films projetés dans « *Notre dame des petits oiseaux* » (c'est comme ça que j'appelle mon nid à curés). Depuis le collège, on nous amène régulièrement dans la salle de spectacle (car ils sont tellement riches qu'elle est strictement réservée au gosses de l'école, du *collège* comme ils disent, sans doute pour faire britannique). J'y ai vu *Les vacances de Monsieur Hulot* quand j'étais en sixième. J'ai eu mon premier choc lors du debrief. J'étais le seul de la classe à avoir apprécié. J'avais ri tout au long du film, moi qui ne ris jamais devant les films dits *comiques*. J'ai été bouleversé de réaliser que les autres n'avaient pas aimé cet humour teinté d'une distance subtile mais aussi d'un regard affectueux. Je ne dois pas être normal. On m'y a montré aussi *Le distrait*, mais là, les autres aussi ont aimé. J'ai souvenir également de *L'argent de poche*, toujours de François. C'était tellement bien que j'ai demandé à ce qu'on nous montre du Rohmer puisqu'ils paraît qu'ils sont de la même école cinématographique, mais on m'a dit qu'il n'en était pas question. J'ai quand même pris mes renseignements. Il parle d'amour Éric. Et si on doit aimer son prochain, ce sentiment doit être purement

cérébral, or cet Éric-là ne parle que de l'autre amour, celui qui est laid, sale, interdit.

Sinon, nous sommes dans une HLM, entourés d'autres HLM. Le pied quoi ! Avec des jeunes de mon âge que je ne connais pas puisque je ne suis pas scolarisé dans le quartier, mais également par mon choix de ne pas aller à la messe, sauf quand je suis à Nevers, pour faire plaisir à grand-mère et à tante Rose. Ils m'appellent *Ange* les enfants du quartier. Je crois que c'est à cause de mes boucles blondes et de ma bouille. Ça me déplait horriblement, donc je ne dis rien. Quand on me fait du mal, je ne le montre jamais. C'est le meilleur moyen pour qu'on ne recommence pas. Je n'aime pas parce que ici, les prénoms sont stupides : Ange, Sauveur, Marius. Je déteste le sud et ses manies.

Donc je suis seul, et c'est très bien comme ça.

Pourquoi suis-je si triste d'avoir écrit tout ça ?

Un vendredi.

- *Tiens, une visite !*

Léo venait d'entrer dans le bureau. La psychiatre daigna enfin lever les yeux de son écrit.

- *Quel bon vent vous amène Léo ? Pensez-vous que je sois à votre disposition ?*

La femme semblait visiblement courroucée. Léo avait la tête baissée. Ses yeux marquaient sa contrition.

- *Je... Je...*
- *Oui Léo ?*
- *Je suis désolé. Je ne suis pas venu les trois vendredis précédents, lui dit-il.*
- *Ah bon ? Trois ? Je n'avais pas remarqué, fit-elle mimant la plaisanterie. Plus sérieusement. Cela ne se fait pas. Il y a des règles. Et ce n'est pas parce que vous ne payez pas que quelqu'un ne s'acquitte pas d'une note jeune homme.*
- *Je vous présente mes excuses Madame Beauregard. Mais ma mère a dû vous dire que je ne me sentais pas la force pour nos rendez-vous, bredouilla-t-il.*

Madame Beauregard marqua un silence, un sourire narquois sur le visage.

- *Bien joué jeune homme. Bien joué, dit-elle se détendant enfin.*
- *Que ???*
- *Vous souhaitez savoir si j'ai contacté votre mère suite à votre thérapie buissonnière, n'est-ce pas ?*

À son tour le garçon marqua un temps.

- *Il se peut... J'avoue... répondit-il penaud.*
- *Ne me décevez pas alors Léo. Je n'ai eu aucune envie de la contacter. Ce qui se passe ici est entre vous et moi. Rien que nous, et vous devriez l'avoir compris. Je passe du coq à l'âne, mais où avez-vous passé le temps que vous pensez m'avoir volé ?*
- *Heu... Sur la plage. À marcher dans l'eau. Mais comment savez-vous Madame ?*
- *Si vous étiez rentré chez vous, nul doute que votre mère m'aurait rapidement contactée. Histoire de savoir pourquoi vous n'étiez pas avec moi. Car elle s'inquiète, savez-vous ? Vraiment ?*
- *Oui. Vous avez raison. Je vous présente encore une fois mes excuses...*
- *Léo. Ce n'est pas le problème. Mais eu delà de la bienséance, vous devez vous interroger sur les raisons profondes qui ont causé ces absences.*
- *Je ne sais pas bien, répondit l'enfant.*
- *Si vous le savez parfaitement. Mais votre punition pour votre impolitesse sera de les entendre. Le visage de la femme portait de nouveau le sourire que Léo avait déjà aperçu. D'une part vous vouliez savoir si j'allais trahir notre pacte...*
- *C'est vrai, reconnut Léo honteux.*
- *Mais également c'est parce que vous doutez. Et pas de moi. De vous. C'est pour cette raison que j'ai parlé tout à l'heure du temps que vous croyez m'avoir volé.*
- *Que voulez-vous dire ?*
- *Simplement jeune homme que ce doute est normal, constructif, indispensable au lien que nous entendons créer. Il fallait vivre cette tentative de renoncement. Vous savez, plus d'un ici se livre à cet abandon et perd son temps en s'étant résigné à sa souffrance. C'est pour cela que j'ai été réellement inquiète. Mais vous êtes revenu. Donc je reprends espoir.*

- *Je vais travailler avec vous Madame Beauregard. C'est promis.*

Léo semblait tout excité. Son interlocutrice montrait de nouveau son inaliénable énergie.

- *C'est une excellente nouvelle jeune homme. Je vais enfin mériter ma paye cette semaine. Les deux riaient. Mais racontez-moi l'eau fraîche et les promenades sous les yeux incrédules. Car il devait bien y en avoir quelques uns non ?*
- *Oui, s'amusa Léo. Un retraité sur la plage en hiver, ça semble inquiet de tous ceux qu'il croise et qui n'ont pas son âge... Du moins en semaine...*

Un vendredi.

- *C'est vraiment intéressant ce que vous avez écrit Léo. Toujours aussi fort, personnel et empreint de sensibilité.*

Madame Beauregard tendit les feuilles au garçon qui les déposa avec précaution dans son classeur. Il semblait satisfait, fier peut-être même.

- *Je peux me permettre une remarque ?*
- *Je parie que je ne saurais vous en empêcher, répondit le jeune homme. Son interlocutrice sourit.*
- *Vous ne manquez pas de répartie ! Vous parlez de vous, mais un peu seulement, et pas vraiment de votre environnement. Toujours pas, ou presque pas.*
- *Pourtant... Cette fois... J'ai essayé.*
- *Oui. Bien sûr. Mais cela ne se limite ni à votre école, ni à votre chambre, ni à votre quartier. Que vous n'avez d'ailleurs pas décrit.*
- *Oh c'est facile ! Nous sommes près du parc...*
- *Peu importe. Ce n'est pas cela qui m'intéresse. C'est vous. Vous avez abondamment décrit le Léo enfant qui n'est plus et qui jouait aux petits soldats. Vous avez parlé de votre sensibilité. Vous avez évoqué un petit cahier, mais sans dire ce qu'il y avait dedans. Vous vous cachez Léo. Dans votre silence également. Je vais être directe. Quels sont vos souvenirs d'enfances ? Quand commencent-ils ?*

Léo fronça les sourcils. Il hésitait à répondre, mais choisit d'accepter l'injonction.

- *Attendez... C'était à l'école maternelle de mon quartier... Je me rappelle d'un élève puni, coiffé d'un bonnet d'âne et envoyé au coin. J'étais révolté. J'ai hurlé. Je me suis débattu. Comme un monstre. Tout le monde était horrifié. Ils ne comprenaient pas que c'était une injustice... Puis ma mère est venue me chercher. Elle pleurait tellement que ça m'a calmé. Plus un bruit, plus une larme. Je l'ai suivi comme un automate, le visage grave et inexpressif.*
- *Vous vous souvenez de ça, mais de rien de tout ce que vous avez vécu avant ? Vous avez été hospitalisé Léo ! Et aucune trace, aucun besoin d'explication ? Savez-vous pourquoi vous n'avez aucune question sur cet événement et sur ceux, antérieurs, qui l'ont provoqué ?*
- *Parce que c'est sans importance, je ne suis plus le même.*
- *Ne vous fichez ni de moi, ni de vous je vous prie ! POURQUOI ?*
- *...*
- *POURQUOI ?*

En baissant la tête, Léo se mit à pleurer.

- *Parce que je n'ai rien oublié ?, osa l'enfant.*
- *Exactement. À la semaine prochaine Léo.*

En refermant la porte, Madame Beauregard se mit à pleurer.

Un vendredi.

- *Je... Je n'ai rien écrit. Je n'ai pas pu vendredi dernier, pas davantage durant la semaine. Mais à la place, je vais parler, déclara Léo à la femme.*
- *Pour ne pas laisser de trace ?, proposa-t-elle.*

Léo se mit à sourire en haussant les épaules.

- *Avec vous ? Peine perdu ! Ce sera gravé je parie.*
- *Et vous avez raison, répondit-elle. Mais allez-y !*
- *Tout d'abord, je vous présente mes excuses. Léo baissait les yeux. Madame Beauregard. Pas Madame Foldingue.*
- *Ça ne m'a pas vexé, savez-vous ? Ça m'a même amusée. Au moins vous osez. Toutes¹ les psychiatres, hommes ou femmes sont folles. Vous n'êtes pas loin de la vérité. Et moi alors, devinez-vous ma folie ?*
- *Pas vraiment, répondit le jeune homme. Mais elle est aquatique non ?*

La femme sourit et montra sa fierté ainsi que son étonnement.

- *C'est le point commun entre toutes les photos qu'il y a dans votre bureau. Des lacs, des océans, des rivières. Toujours de l'eau, lui déclara-t-il.*
- *Et vous avez raison jeune homme. Ma folie est de nager. Je ne vais pas à l'étranger, mais en France je me fais plaisir ! Je me baigne partout. Nue si possible, en combinaison s'il fait trop froid. Je m'éloigne des endroits courus, car une femme nue, ça fait mauvais genre dans notre beau pays soit disant égalitaire. Bref. Vous savez tout. C'est mon loisir. M'envelopper du froid, sans doute mon besoin du liquide amniotique de ma pré-enfance. Elle riait. Et vous ? Quelle est votre folie ?*
- *Vous êtes payée pour le découvrir. Alors je ne vais pas me dévoiler aussi facilement. Il riait de même. Bon. Donc Foldingue, c'était de la provocation. Je ne le pense pas.*
- *Et vous avez tort je vous l'ai dit. Mais je l'avais pris ainsi ce surnom. Ghislaine est mon prénom Léo. Je ne le donne jamais ! Mais voilà, vous le connaissez désormais.*
- *Je commence. Léo devint grave. Vous savez, j'ai vainement tenté de faire revenir à la surface les souvenirs dont vous parliez la dernière fois, mais je n'ai pas réussi.*
- *Quels souvenirs ? demanda-t-elle.*
- *Ceux de mon hospitalisation ! Mais rien n'est revenu.*
- *C'est normal, le rassura-t-elle. Savez-vous pourquoi ?*
- *Non. Aidez-moi je vous prie, dit-il d'une voix implorante.*
- *Nous sommes ici pour ça. Oui je vais vous aider, sans vous laisser chercher davantage. Vous ne pouvez pas ouvrir la porte car vous n'y avez pas accès. La clé dont vous disposez n'ouvre pas la serrure qui est juste devant vous. Car il y en a une autre, mais elle est bien gardée celle-là. Et le cerbère est féroce. Vous voyez de quoi je parle ? Léo fit « non » de la tête. Des souvenirs plus anciens. Ceux qui ont provoqué votre état... Votre hospitalisation. Mais n'ayez crainte, ils vont revenir. Et après, les flots surgiront.*
- *Et ils emporteront tout ?, s'inquiéta-t-il.*
- *Ghislaine lui prit la main. Non. Vous saurez qui vous êtes, d'où vous venez, et vous pourrez faire vos choix.*

Léo se cala dans son fauteuil et raconta yeux baissés sa famille.

Il décrivit physiquement ses deux frères et sa sœur. Il raconta les études difficiles de Jean qui s'achevaient enfin par un CAP qui allait lui permettre d'embarquer au long cours

comme mécanicien, ce dont il rêvait depuis sa petite enfance. Il parla de l'agressivité entre les trois grands dont il expliqua l'origine, se félicitant de voir qu'elle disparaissait avec la maturité. Il parla de son petit frère qui avait su charmer son irascible père.

Puis il raconta cet homme prostré dans sa chambre à écouter la radio, espérant dans l'achat d'un nouveau poste y trouver son âme errante. Il raconta sa violence avec Charlotte et Jean, avec lui également, même s'il savait que le pauvre homme n'avait officiellement pas le droit de s'approcher de lui.

Il changea de ton et de couleurs en parlant de Nevers, de sa grand-mère Marie-Anne, de sa tante Rose, de leur gentillesse à son égard, mais il redevint sombre en narrant la méchanceté de Rose pour sa sœur. Il raconta son admiration devant la capacité de Charlotte à survivre en étant honnie par son père et sa tante.

Puis il parla de ses cousines¹, les décrivant de caractères et de traits. Les jeux d'enfants qui s'achevaient pour les plus grands, les premières amours, l'hésitation de André sur son orientation, les tourments que cela engendra chez son père si exigeant et les éternelles confrontations entre les deux. Les dernières années lors de l'adolescence qui étaient pour les garçons des moments de querelle, histoire sans doute d'affirmer sa virilité, les confidences des filles au prétexte de l'oeillade d'un garçon croisé, le désir naissant d'être belle et séduisante, même pour sa sœur Charlotte désormais fière de sa féminité.

Il marqua une pause, envoya un regard à la femme, puis reprit yeux à nouveau baissés.

Il raconta son désir de mutisme, expliquant que comme personne ne devait savoir, il semblait normal à l'école, mais silencieux dans sa famille. Avant même qu'elle ne pose la question, il avoua que cela avait commencé juste après le baiser donné par Laure. Il se redressa, fixa la femme droit dans les yeux, et raconta comment elle avait ouvert son corsage pour lui. Il dit combien il savait que cela signifiait de confiance mais aussi sans doute de l'amour qu'elle lui portait. Il refusa cependant de préciser si cela était réciproque ou non, ce qui était une excellente réponse en soi.

Puis, après un long silence, il revint sur la figure paternelle, l'affublant de tous ses maux. Il raconta les punitions, la volonté de rabaisser, les humiliations, la violence physique dont il était capable, les ordres vociférés à tous, mère comprise, exigeant une obéissance immédiate et totale. Il parla de la façon la plus péjorative possible de cet être incapable de sortir de son lit, qui dormait toute la journée et osait ensuite se plaindre d'insomnies. Il décrivit sa totale inutilité et s'attarda de nouveau sur les nuisances qu'il faisait subir à tous.

Puis il s'arrêta, exténué, haletant. Il implora la pause.

Ghislaine se leva, le prit par l'épaule, lui ouvrit la porte et le laissa partir, le gratifiant d'un « *je vous admire* » à peine murmuré qui le fit s'effondrer en longs sanglots.

Alors elle le fit rentrer de nouveau, l'installa dans son fauteuil, le laissa ainsi pleurer, lui expliquant qu'elle était sortie de son rôle en lui disant cela, mais que la vie était ainsi faite.

- *Les erreurs sont parfois l'élément qui donne un sens à notre vie. Je suis donc infiniment fière de mon erreur. Par contre vous, **jeune homme prometteur**, soyez fier de vos pleurs.*

Léo se leva, s'accrocha à son épaule, sécha ses larmes et repartit en reniflant.

Ghislaine eut le temps d'entendre le gardien lui dire que son vélo avait crevé et qu'il l'avait réparé.

Les larmes redoublèrent mais le garçon s'en alla.

Un vendredi.

Je reprends mon écrit. Un journal sans intimité puisque je dois le montrer. Mais bon, je te respecte Ghislaine. Et j'ai confiance en toi. Ça, j'avoue, elle était très dure la dernière séance. Et c'est pour cette raison que je dois écrire.

C'est douloureusement sorti. Mais qu'est-ce qui a provoqué cette souffrance ? Mon père est odieux, mais ce n'est pas une révélation. Pas de quoi pleurer. Mon frère va bientôt partir, et il en a de la chance. Quitter cette belle ville de Toulon que tout le monde aime, son soleil permanent, son vent qui décoiffe, les plages et les touristes...

Dans la réalité, une ville laide, un parler avec un accent que je ne supporte pas, des gens fiers d'on ne sait pas vraiment quoi, un vent qui rend fou et la mer. Oui, la mer, le seul horizon qui vaille le coût ici. Il paraît que plus à l'est, ça déborde de touristes en Porsche. Alors c'est promis, quand je partirai, j'éviterai de risquer de me retrouver sur la Riviera. Et pour la nature, le soleil ça ne fait pousser que des arbrisseaux, moi qui aime les forêts, mais pas les résineux.

Alors on va faire le point. Et tu vas apprécier MF. Je n'aime pas ma famille, je n'aime pas ma ville, je n'aime pas mon lycée, pardon, mon *collège* huppé où toute la jeunesse aimerait être parait-il, et je n'aime pas beaucoup de mes profs.

Mais j'aime bien quand-même un peu ma famille, mes cousins, Nevers et sa nature, la pluie, grand-mère, tante Rose, oncle Jacques qui me fait rire en joutant toujours et contre tout le monde. J'aime aussi mon professeur d'histoire-géographie, Monsieur Cocho qui m'a appris à réfléchir, analyser puis synthétiser. Pourtant c'est un ancien militaire. Colonel paraît-il. Moi qui déteste également cette engeance capable d'obéir sans comprendre. Finalement, je ne suis pas encore compétent malgré tes conseils colonel. Cette phrase sur les militaires n'est pas dans le bon paragraphe. Mais on ne va pas raturer pour si peu. Et en plus, je sais que tu aimes les erreurs Ghislaine.

C'est vrai que ça me fait du bien d'écrire. Je mets mes idées en place. Je suis moins en colère. Bon. J'avoue, je le suis encore pas mal, mais on va en rester là.

Un vendredi.

Je crois que j'ai été trop superficiel MF. Ma famille. Je n'ai pas tout dit. J'ai relu alors je crois qu'on peut deviner comment ça se passe. Mais j'ai dit que j'allais jouer le jeu, alors je vais préciser.

La violence.

Elle est en moi c'est vrai. Je m'emporte facilement, même si en général personne ne s'en aperçoit. Après, ça me traverse et ça passe. Comme le ressac sur le sable fin. Plus de trace. Il faudrait que tu demande à Henry, le cerbère de l'entrée. Je parie qu'il a vu mes yeux pleins de haine, mais depuis, il m'aime bien. Il a toujours un mot gentil pour moi. J'ai mis du temps à lui répondre, mais désormais à mon tour je l'aime bien.

Je vais t'avouer quelque chose. Dans mon univers intérieur, celui dont la porte est elle aussi close, celle que tu voudrais bien que j'entrouvre, au moins une fois, histoire de savoir ce qu'il y a dedans, dans cet endroit interdit à tous, il y a deux parties. D'un côté les gens que j'aime, qui ont pour moi droit à la vie, non pas qu'ils soient parfaits, mais qui sont reconnus comme *humains*, et de l'autre, ceux qui n'ont aucun intérêt. Ceux-là m'indiffèrent. Ils peuvent vivre ou mourir, être heureux ou souffrir, peu m'importe. Tant qu'ils ne s'approchent pas de mon univers. Car si jamais ils tentent d'en franchir la porte, gare à eux...

Tu vois, c'est bien de la violence. Mais pour une raison dont j'ai déjà parlé.

C'est qu'elle est partout dans l'appartement. Partout. Sauf dans ma chambre et encore, uniquement lorsque la porte en est fermée. Sinon elle vient. Par le vent, par les odeurs, mais surtout... surtout par le bruit. Ici personne ne parle. Ça jacasse les bonnes fois, ça vocifères les autres, ça se dispute en hurlant enfin dans les mauvais cas.

Pour mon père et ma mère, c'est même un jeu. Ils se cherchent toute la journée.

Ça commence le matin lorsque mon père doit se rendre à la maison de quartier où il effectue on ne sait quel *travail*. Soit il trouve que son chauffeur (ma mère) traîne trop et il crie. Alors elle répond qu'elle en a assez d'arriver une demi-heure en avance à chaque fois. Soit il prétexte qu'il est malade pour ne pas y aller, et alors c'est elle qui monte le ton en moquant son manque de volonté (là, elle n'a pas tort).

Après, pour le retour à la maison, c'est pareil. Au prétexte du repas qui n'est pas servi à l'heure ou qui est devenu froid car dressé en avance ou pour toute autre raison. Heureusement, cet

épisode je ne le vis pas souvent. Je mange dans mon charmant établissement. Je te raconterai un jour comment ça se passe d'ailleurs. Bref, ça se poursuit toute la journée.

Des reproches, des reproches, rien que des reproches. De l'un et de l'autre. Sauf que l'un ordonne et l'autre obéit ou alors agit en secret, comme pour aller nettoyer l'église, ou aider des personnes âgées ou que sais-je. Je te laisse deviner de qui il s'agit ? Oui ! Bonne réponse MF.

Lui, ses récriminations sont toujours les mêmes. Tartufferies (il adore Molière lui qui est avare), elle le laisse seul, elle s'occupe trop de sa religion etc.

Mais c'est là que ça devient drôle. Vers dix-neuf heures, tout s'arrête. Des deux côtés enfin le silence, le calme. Et je parie que je suis le seul à l'avoir remarqué, encore plus à l'avoir compris.

Sais-tu pourquoi ? Là, je ne te donnerai pas la réponse, à toi de deviner...

*

Madame Beauregard reposa les quelques feuilles qu'elle venait de lire.

- *Alors Léo ? Ce secret, quel est-il ?*
- *C'est à vous de trouver.*
- *Non Léo. C'est à vous de parler. Voulez-vous que je vous aide ?*
- *...*
- *Ça commence par un a. Un « a » majuscule !*

Léo se retourna pour ne pas qu'elle le voit.

- *C'est l'amour, bredouilla-t-il.*
- *Oui Léo. On ne peut pas s'aimer quand on vient de se disputer.*
- *Je déteste l'amour...*

Et Léo repartit en courant.

Un vendredi.

- *Je viens de lire votre écrit de la semaine. Vous l'avez rédigé vendredi dernier ?*
- *Non Madame Beauregard. Si vous avez bien lu, vous aurez compris que ça n'est pas possible. J'ai écrit hier seulement.*
- *J'aime bien... Tout est évident pour vous.*
- *Vous savez bien que non puisque je ne vais pas bien, répondit l'enfant.*
- *C'est la première fois que vous le dites. C'est bien Léo.*

Et Léo s'emporta. Il parla longuement de son mal-être. Son interlocutrice resta muette tout le temps de son monologue. Elle vit le ton monter, parfois s'apaiser, avant de constater qu'à nouveau l'enfant s'emportait sur le sujet de ce qui l'avait amené ici. Après un silence qui suivit l'exposé, elle renoua le dialogue.

- *Vous êtes en colère également contre moi Léo, et je ne sais pas pourquoi, lui dit-elle.*
- *Parce que vous savez et vous ne faites rien, s'emporta-t-il.*
- *Je sais quoi ?*
- *Pourquoi je ne vais pas bien, pourquoi j'ai été incapable l'été dernier de...*
- *De quoi Léo ?*
- *De... Rien. Je ne peux pas le dire, répondit-il les yeux tristes.*
- *Alors ce n'est pas grave. Gardez-le pour vous. Un jour peut-être... Mais revenons à notre sujet. Comment saurais-je pourquoi vos problèmes pour communiquer ?*
- *C'est tout ? demanda l'enfant inquiet.*
- *Tout quoi ?*
- *Mon problème s'arrête à mon mutisme ?*
- *Non bien sûr. Ce n'est qu'un symptôme. Mais en effet, vous êtes capable d'aller très bien. C'est évident. Donc vous allez solutionner ça avec le temps, le rassura-t-elle.*
- *Moi seul ? Pas vous ? s'inquiéta l'enfant.*
- *Avec moi seulement, mais pour répondre à votre question d'avant, non, je ne sais pas pourquoi vous avez ces difficultés. Je suis psychiatre, mais je ne lis pas les âmes. Je tente de libérer votre parole, rien de plus. Je vous accompagne dans votre cheminement, je vous laisse poser les questions, et je vous rassure quand je vois que vous avancez.*
- *Vous n'avez donc pas les réponses ? demanda Léo.*
- *Je pense que se poser les bonnes questions est essentiel, en trouver les réponses l'est beaucoup moins, affirma-t-elle.*
- *Alors je ne retrouverai pas les souvenirs perdus et les causes de... Léo préféra laisser le reste de son interrogation s'envoler dans l'éther qui les réunissait.*
- *Peut-être, mais peut-être pas, dit-elle dans un sourire. En tout cas, pour votre colère à mon égard, je ne vous cache rien. Je ne sais pas ! Ni ce qui vous a réellement amené ici, ni ce que vous êtes venu y découvrir. Ça vous va ?*

L'enfant baissa la tête.

- *Et si je vous demande combien de temps cela va prendre, vous allez rire alors ? lui dit-il le visage à nouveau rayonnant de son habituelle malice.*
- *Vous êtes trop fort Léo. Nous reparlerons de ce que vous avez écrit et que nous n'avons pas pris le temps d'aborder, mais une autre fois.*

Et elle le raccompagna jusqu'à la porte de son bureau.

Un vendredi.

- *Alors Léo. Je me rappelle de ce que vous avez écrit la semaine précédente, mais j'aimerais que vous me racontiez de vive voix.*
- *Oui Madame, mais j'ai une question tout d'abord. Quel est l'horaire exact de notre rendez-vous ?*
- *Quelle drôle de question... Et depuis tout ce temps vous ne la posez qu'aujourd'hui, répondit-elle.*
- *Moi je sais ! J'ai compris et je suis tout fier de vous le dire !*
- *Allez-y alors, dit-elle amusée.*
- *C'est un quart d'heure après mon arrivée. Histoire que je fasse le vide du dehors et le plein du dedans, affirma-t-il fièrement.*
- *Jolie formule, complimenta la psychiatre. Je ne peux pas dire que vous ayez tort...*
- *Et c'est pour les autres pareil ?*
- *Le seul bon horaire pour un rendez-vous lorsqu'on doit vivre quelque chose d'important, car nous vivons ici et à chaque fois un tel moment, le seul qui puisse convenir, c'est lorsqu'on est prêt. Disponible pour nous recevoir nous-même, avec notre complexité et nos contradictions. Alors oui, il faut un sas.*
- *Jolie définition à votre tour, conclut-il. Bon. Je suis prêt. Grâce au quart d'heure, s'amusa-t-il.*

Puis il devint sombre, se concentra et commença son récit.

Il s'agissait d'une n-ième crise de son père. Il était venu dans sa chambre en son absence et avait repris le poste radio-cassettes de Léo, pour un prétexte quelconque d'une futilité qui était habituelle.

Léo expliqua que chacun dans sa famille, sauf Matis, était coutumier de ce genre d'abus. Cela maintenait une atmosphère de crainte et d'incertitude. Là, ce fut suite à un « *bonsoir* » mal articulé, alors que Marc exigeait un « *bonsoir papa* » empreint de respect quand à son autorité et son statut de chef de famille, *pater familias* comme le disait Léo dans l'intimité.

Il reconnut combien cette marque d'une affection qu'il disait ne pas avoir le répugnait, d'où son *erreur* ce soir-là. Et donc, le lendemain, il fut privé de la source musicale dont il avait tant besoin. Il se rappela en souriant combien ce poste lui avait fait plaisir. Son père s'en était selon lui *débarrassé* au prétexte d'un cadeau d'anniversaire, sa mère s'en était ensuite excusée en tête à tête, persuadée qu'un tel présent n'était pas à la hauteur de l'événement. Léo était parti en haussant les épaules. Il se dit en son for intérieur que sa mère n'avait pas tout compris. Le fait que le poste soit *d'occasion* n'avait à ses yeux aucune importance puisqu'il en avait jugé le son excellent. Et pour une fois, ce cadeau lui avait fait grand plaisir.

- *Mais voilà. Avec ce père, un cadeau n'en est jamais un. Nous n'avons pas la même définition des mots. Pour lui cela signifie un prêt. Jusqu'à la prochaine quarantaine. Et là, lors de sa colère, il faut lui rendre. Heureusement, j'ai appris et maintenant je sais faire.*

Il s'amusa de la simplicité avec laquelle il avait contourné l'interdiction paternelle. Découvrant l'effraction dans son intimité de chambre, il lui suffit dès son retour de montrer la meilleure humeur possible. Il ne parla guère plus pour éviter d'attirer l'attention, mais rit aux blagues émises ce soir-là. Il fit de même les jours suivants, refusant poliment et ostensiblement la proposition de sa sœur de lui prêter un vieux poste, et quelques jours

plus tard, la source musicale avait retrouvé sa place dans sa chambre, pour sa plus profonde satisfaction.

- *Je viens de vous écouter avec la plus grande attention, et je comprends le désarroi qui dut être le vôtre devant un tel acte. Je comprends de même combien cette insécurité permanente doit être compliquée pour se construire comme on le fait durant l'enfance. Mais vous avez également parlé d'une crise lors d'un matin d'absence de votre père justement. Pouvez-vous m'en dire davantage ?* s'enquit Madame Beauregard.
- *C'est assez facile à comprendre non ? S'il est là, je crois que je ne dois rien exprimer. J'ai donc simplement attendu l'un des rares moments où je peux être moi-même.*
- *C'est très violent ce que vous dites Léo. Mais passons. La question n'est pas là. Qu'est-ce qui provoqua cette marque de colère de votre part ?*
- *Ma mère devait venir me chercher après mon cours de piscine du fait de l'éloignement. D'habitude, je me déplace à vélo, mais là, il était chez le réparateur et je dépendais d'elle ou d'un ticket de bus. Elle m'avait fait choisir, et j'avais opté pour la première solution, lui dit-il.*
- *Et alors ?*
- *Elle a tout simplement oublié m'a-t-elle dit. Sauf que j'ai vite compris que mon père avait eu une envie subite d'aller en courses, et qu'elle n'avait pas osé dire non. Alors le soir, je lui ai envoyé un regard noir tout en prétextant une indigestion et je suis allé directement dans ma chambre.*
- *Et vous n'avez pas mangé pendant deux jours...* précisa la psychiatre le regard éclairé d'une lueur nouvelle.
- *Je mangeais à la cantine... Un peu plus que d'habitude, sourit-il. Je ne vois pas le problème. Pour votre remarque du début, bien sûr j'ai écrit tout cela juste après l'incident... ou plutôt ma crise. Donc pas un vendredi.*

Les deux restèrent silencieux puis la psychiatre reprit la parole.

- *C'est très bien. Mais voyons ce que vous en pensez, dit-elle.*
- *Moi ? Rien, affirma Léo en retour sans prendre le temps de la moindre réflexion.*

Puis après quelques instants

- *Ça ne va pas ma réponse ?*
- *Si... Bien sûr Léo que c'est la bonne puisque c'est la vôtre. Le sas n'a pas été suffisant voilà tout. Mais nous en resterons là pour cette fois.*

Un vendredi.

Madame Beauregard avait demandé à Léo de raconter quelque chose de positif. Elle n'avait pas employé ce qualificatif évidemment. À la place, elle avait dit souhaiter un souvenir totalement différent de ceux jusqu'alors évoqués. C'est Léo qui interpréta à raison qu'elle espérait une autre couleur.

- *Jusqu'à hier, je n'avais pas envie d'écrire. Du coup, je vais vous dire cela par oral Madame.*

Ghislaine acquiesça d'un hochement de tête.

- *La pluie... J'aime la pluie, commença-t-il. Mais ici, ça n'arrive pas souvent.*
- *Nevers... Là-bas il pleut davantage et plus souvent. Mais vous y plaisez mieux pour cela aussi alors ?* questionna-t-elle.
- *Non justement ! L'hygrométrie est bien plus importante ici que dans les pays de Loire, contrairement à ce que tout le monde croit. À Nevers les pluies sont fines et durent longtemps. Le genre d'ondées qui détrempent jusqu'à la moelle des os. Ici, les averses sont courtes et violentes. Elle ne mouillent pas suffisamment la terre, mais les traits de pluie sont épais, ils vous dégoulinent dessus, j'adore ça. Enfant, quand il ne faisait pas trop froid, je filais dehors dès que ça commençait, même à peine vêtu. Je déambulais en regardant les caniveaux agités par des vagues et des tourbillons. Je mettais un bâton dans l'eau, et je suivais jusqu'à la grande bouche souterraine qui l'avalait pour ne plus jamais le rendre. J'imaginais des marins qui sombraient dans un gouffre où ils découvriraient un autre monde. Et je repartais plus loin recommencer mon observation. Si en plus la nuit tombait, alors j'étais au paradis ! Avec l'obscurité, c'était encore plus violent et chaotique. Je ne m'en suis jamais lassé ! Ici, on ne me demandait jamais rien, alors j'avais le droit de sortir même s'il pleuvait, sauf la nuit. À Nevers, ce n'était pas pareil. Un jour, petit, je suis sorti pendant un crachin. Lorsque je suis rentré je me suis fait gronder. Il est vrai que j'étais trempé « comme une soupe » me dit tante Rose, mais moi je m'en fichait. Enfin pas elle. J'ai reçu une gifle et une interdiction de sortie pour le lendemain qui devait être une journée radieuse. En plus, les pluies là-bas n'ont rien de comparable. Jamais un déluge, une pissette tout au plus. Les orages oui, ce n'était pas pareil ! Là ça mouillait, ça tonnait. Le vent, les éclairs, c'était merveilleux. Je ne pouvais pas sortir mais je n'en ratais jamais une miette. Les petits pleuraient de peur, persuadés que des esprits mauvais rodaient sur les grosses branches de l'arbre et allaient tenter de les arracher pour les précipiter dans les entrailles de la terre. Les adultes contemplaient inquiets le spectacle, effrayés à l'idée que le vieil ancêtre ne résiste pas à ce nouvel assaut. Et moi, j'avais le nez collé sur la vitre à compter les farfadets qui couraient sur le vieux géant de bois... Je n'entendais plus ni les pleurs des petits, ni les craintes des grands. Je voyais la nature immense et forte qui avait enfin repris le dessus. C'était beau.*

Madame Beauregard marqua un temps de silence puis commenta.

- *Avez-vous remarqué ? C'est la première fois... Elle paraissait émue.*
- *Non, répondit Léo. Je ne vois pas.*
- *La première fois que vous dites quelque chose de positif sur la ville où vous habitez. Mais sans pour autant dénigrer l'autre.*
- *Celle que j'ai quitté...*

Léo se renfrogna sur l'instant, comme s'il avait été découvert nu au milieu d'une assemblée venue l'encercler sans qu'il s'en soit aperçu.

- *Et ce n'est pas grave de lui trouver un avantage, ajouta-t-elle bienveillante. C'est normal. C'est même souhaitable.*
- *Mmm...* grommela Léo.
- *À vendredi jeune homme.*

Léo partit sans se retourner.

Un vendredi.

- *Et si vous me racontiez une incompréhension Léo, qu'en dites-vous ?*
- *On joue à la pile électrique Madame Beauregard ?,* répondit l'enfant.
- *Que voulez-vous dire ?*
- *La dernière fois c'était du positif, cette fois-ci c'est du négatif...*

La psychiatre se mit à rire.

- *Je n'avais pas vu cela comme ça. Mais maintenant que vous le dites... C'est vrai... Ça fait un peu figure imposée je l'avoue. Psychiatre ayant bien lu son manuel. Elle rit de nouveau. Vous préférez qu'on parle d'autre chose ?*
- *De votre formation alors ? Comment devient-on psychiatre ?,* lui dit malicieusement Léo.

Les deux se mirent à rire cette fois.

- *Léo ! Ce n'est pas sérieux !* affirma la femme.

Léo vit en pensée le visage de Laure. Il redevint sombre.

- *Vous avez raison. Je suis là pour bien autre chose,* affirma-t-il. *Donc vous vouliez une anecdote d'incompréhension...*

Il redevint songeur.

- *Je me rappelle. Un jour durant des vacances chez moi à Nevers, je suis tombé sur un livre qui parlait des animaux. Il les catégorisait. Je trouvais ça réducteur mais ça m'a intrigué. Alors j'ai lu. Je n'étais pas bien grand et donc ça m'a prit du temps. Il y avait ceux qui nageaient, ceux qui rampaient, ceux qui marchaient. Avec ou sans corne, et ainsi de suite. Et je suis tout d'un coup tombé sur la division entre « animaux nuisibles » et « animaux utiles ». J'ai été profondément choqué. Qui peut décider si un être est utile ou non ? Ça n'a aucun sens. Là j'ai eu un fort sentiment d'incompréhension. J'ai refermé le livre et je l'ai jeté... Je me suis fait gronder par tante Rose. Il souriait comme perdu dans ses souvenirs.*
- *On vous demande incompréhension et vous répondez animaux nuisibles ou utiles,* murmura Madame Beauregard pour elle-même...

Le temps de cette réflexion et elle enveloppa Léo de sa bienveillance exprimée par un sourire. Non de ceux que l'on lance lorsqu'on se cache ou parce qu'on joue un rôle, mais celui d'une personne sincère qui attend avec confiance, qui espère et qui entoure d'une affection celui qu'elle tente de regarder *en vrai*.

- *Je n'ai pas bien répondu ?* demanda Léo. *Mon exemple ne vous plaît pas ?*

Cette fois-ci, le regard de la femme se crispa.

- *Ne vous moquez pas de moi Léo. Elle redevint douce. Vous savez très bien qu'il n'y a pas une telle connotation entre nous. Elle se mit à rire. Sinon vous vous débrouilleriez pour avoir tout juste la moyenne. Histoire de m'enfumer.*

Elle s'approcha de lui, le considéra avec gravité et lui prit la main.

- *Vous savez très bien pourquoi votre histoire me passionne ?*

- *Non, répondit Léo.*
- *Parce que je vous parle d'incompréhension et vous me parlez de tout sauf de vous.*

Léo prit un temps.

- *Vous vouliez que je parle des autres qui ne me comprennent pas... J'avoue, je n'y ai pas pensé un seul instant. C'est bizarre alors ?* lui dit-il avec humilité.
- *Non. Je ne devrais sans doute pas mais je vais vous dire ce que j'en pense. C'est que vous avez été tellement déchiré, que vous avez tellement souffert que vous ne voulez plus prendre le moindre risque. Vous m'avez raconté votre histoire. Par bribes. Nevers, Rose, vos parents... Il y avait une fêlure en vous. Elle est devenue brisure depuis l'été dernier. Il vous faut trouver pourquoi. La raison profonde. Celle qui vous entraîne vers le bas. Et ce ne sera pas avec une analyse superficielle de ces événements que vous y arriverez. L'abandon, les colères de votre père, son rejet... Ça ne colle pas. Sans quoi vous n'auriez pas besoin de moi. Mais vous avez compris un point. Ce n'est pas en vous cachant que vous pourrez passer à autre chose...*
- *À quoi ?* demanda Léo inquiet.
- *À votre vie d'homme. Et vous le savez parfaitement.*
- *Je n'y arriverais jamais, se désespéra celui qui n'était encore qu'un enfant.*
- *Si. Bien au contraire. Sinon vous n'auriez jamais accepté tout ce que je viens de vous dire. Vous seriez parti en courant...*

Un vendredi.

Les séances se suivirent et se ressemblèrent ensuite. Léo ressassait les mêmes idées, les mêmes reproches contre lui, contre les autres. La psychiatre l'écoutait avec bienveillance, ne l'interrompant que pour de bonnes raisons, l'aidant à verbaliser encore une fois, comme si elle ne comprenait pas, ou plus, la thématique exposée.

Un jour de juin cependant, Léo s'en inquiéta.

- *On tourne en rond. Et ne me dites pas que vous n'avez rien remarqué Madame Beauregard.*
- *Ce n'est pas tout à fait exact jeune homme. On se répète, peut-être pour accentuer le propos ?*
- *Pour le cas où vous n'auriez pas compris combien je me défie de celui qui est mon père, s'amusa Léo dans la provocation.*
- *Ce n'est pas pour cette raison. Il doit y en avoir une autre.*
- *Laquelle Madame ?*

La psychiatre se leva et l'accompagna jusqu'à la porte.

- *Vous n'êtes pas encore prêt, voilà tout. Mais ça viendra, ne vous inquiétez pas, lui dit-elle.*
- *Qu'est-ce qui viendra ?*
- *Patience jeune homme. Patience. Là, ce sont les vacances. Nous nous reverrons en septembre. Vous promettez ?*
- *Oui Madame Beauregard.*
- *Au revoir Léo. Portez-vous bien.*
- *Au revoir Ghislaine, nagez bien.*

Elle caressa sa joue, puis referma la porte.

*

Sur le chemin du retour, Léo fit le point dans sa tête. Il repassa cette année d'échanges, s'arrêta un instant sur ce qu'il appelait sa boucle, puisque plus rien de neuf ne s'était produit depuis longtemps avec sa thérapeute.

Et soudain, il s'immobilisa. Il ferma les yeux en s'asseyant sur le bord du chemin. Enfin, pour la toute première fois, quelques souvenirs revirent dans sa mémoire. De simples bribes éparses, disparates, mais au moins, il y avait quelque chose de tangible, un point d'ancrage dans son mal-être qui lui dictait que Madame Beauregard avait raison, que la porte n'était close que parce qu'il ne s'approchait pas de la bonne.

Léo se releva. Il avait enfin confiance, et ce, pour la toute première fois.

Été 1988.

– *Bonjour Léo.*

Laure s'approcha timidement de son cousin. Les Mylène venaient d'arriver alors que les autres en étaient déjà à leur deuxième semaine.

- *Vous ne restez pas longtemps m'a dit grand-mère ?*
- *Non. Juste deux jours je crois,* répondit le jeune homme renfrogné.
- *Laisse-moi te regarder. Tu es beau. Tes boucles blondes, tes traits fins...*
- *Arrête s'il te plaît !*
- *Léo. Tu m'en veux pour l'an dernier ? Je t'ai embrassé. Moi je suis laide et difforme et toi tu es tellement beau...* Laure semblait profondément attristée.
- *Ce n'est pas vrai,* protesta Léo.
- *Je te plais ?*

La jeune fille retrouva un timide sourire. Léo soupira, la prit par la main. Ils s'assirent sur ce qui était autrefois le plan de fraise de Ümit mais qui semblait désormais laissé à l'abandon, sans qu'ils puissent en deviner la raison.

- *Laure. Tu es très belle. Ta beauté est naturelle contrairement à celle de Valérie qui est en tout temps apprêtée.*

En pensée, Léo fit la liste du corps de sa voisine les yeux clos. Sa taille fine, ses jambes graciles, élégantes, élancées, sa poitrine menue et ferme, son visage aux traits réguliers avec des sourcils prononcés qui surmontaient des yeux au regard malicieux. Une jeune femme plutôt grande désormais.

Il rouvrit enfin les yeux et osa fixer les siens.

- *Merci,* murmura Laure, comme si elle avait lu ses pensées. Puis elle reprit. *Tu n'as jamais répondu à ma lettre. J'ai souffert de ton silence bien plus que tu ne peux l'imaginer. J'ai compris que tu me rejetais, que je ne te plaisais pas. Et en plus, tu ne viens que deux jours. J'ai entendu tu sais. Pour saluer celle que tout le monde appelle ta deuxième maman et grand-mère. Tu m'as rayée de ta vie.*

Léo resta silencieux mais ne lâcha pas la main de sa voisine. Ils restèrent ainsi prostrés. Il avait les yeux remplis de larmes, la main fermement accrochée à celle de sa voisine, comme si seule cette bouée pouvait le sauver du naufrage annoncé, il s'approcha davantage d'elle.

Laure, immobile comme de la pierre, montra combien elle était bouleversée. Alors le jeune homme se pencha sur elle, l'embrassa à bouche-que-veux-tu, l'enlaçant jusqu'à l'étouffer et s'éloigna enfin. Laure était tétanisée, impassible de peur de tout gâcher. Sauf son cœur qui battait la chamade, sauf son esprit qui dansait sans pouvoir s'arrêter.

Puis enfin, il parla, enfin il raconta. D'une voix monocorde et impassible qui contrastait avec les rivières qui inondaient ses yeux clos.

- *J'avais deux mois. De ça, je ne me rappelle pas. Mon père venait d'avoir son accident. Il exigea que ma mère vienne avec lui dans sa maison de repos. Jean fut livré à lui-même la journée, avec la surveillance d'une voisine. Moi, jugé trop petit, j'ai été envoyé dans cette ville que je ne connaissais pas, avec deux femmes que je connaissais encore moins. Comme grand-mère venait d'être opérée de la hanche,*

c'est Rose qui s'occupa de moi. Il paraît qu'en les voyant, j'ai compris que jamais plus je n'aurais la protection que j'avais connue quelques courtes semaines. Alors je n'ai plus jamais pleuré devant elles. Plus jamais. Il paraît que je geignais, mais sans larme, les yeux vides. Je suis resté ainsi trois années. Trois années sans voir mes parents, pour des raisons qui sont les leurs. Mais à elles je me suis attaché. Profondément. Elles étaient devenues ma famille, et donc Rose ma maman. Ensuite, un beau matin de fin d'été, les étrangers sont revenus. Il y avait une nouvelle inconnue : Charlotte. Mais de toute façon, j'avais effacé les autres visages de ma mémoire. Le lendemain, je suis reparti pour cette autre ville que je déteste : Toulon. Et là, je ne l'ai jamais dit, à personne, mais à toi je me confie. Là, j'ai des souvenirs précis. Je suis resté hagard quelques jours, attendant la fin de cette séparation, de ces deux mamans pour moi tout seul, celles qui avaient remplacé les deux parents, celles qui avaient éteint mon sentiment de n'avoir pas su les garder près de moi, celles auprès desquelles j'avais trouvé un équilibre. Mais non. Jamais elles ne revinrent. Un matin, j'ai demandé à ma mère quand je reverrai Rose. Elle m'a répondu qu'elle ne savait pas, mais qu'on allait lui téléphoner. Et là, tout a basculé. Je me suis mis à hurler. Je n'ai pas cessé. J'ai repoussé les bras qu'elle tendait vers moi cette étrangère, et j'ai crié de plus belle. Mon père est arrivé et m'a giflé, mais cela ne changea rien. J'étais parti dans mes hurlements. J'ai commencé à me frapper la tête contre les murs. Alors ils ont dû appeler une ambulance j'imagine. J'ai un dernier souvenir. Celui de hurlements, puis d'un comas. On m'avait certainement administré je ne sais quelle camisole chimique. Je me suis enfin réveillé. J'étais dans une chambre blanche, attaché à mon lit, sans pouvoir bouger. Et j'ai compris que je ne devais plus crier. Plus jamais. Que je devais sortir. C'était une urgence vitale. Mais pour y arriver, je devais donner le change. Ne plus jamais montrer ma douleur et mes sentiments. Alors j'ai appris à me calmer. Tout doucement. Petit à petit. Et j'y suis arrivé. Je suis enfin sorti de cette prison. Il paraît que j'y suis resté trois mois. Puis je suis rentré. Là, ce fut une autre histoire. En arrivant, tout le monde fit semblant d'être très gentil avec moi, de m'avoir attendu. Sauf mon père qui n'arrivait pas à donner le change. À table, il moqua ma faiblesse, et commença à comparer avec ses douleurs à lui. Il raconta sa chute, ses membres qui le faisaient souffrir, ses maux de tête permanents et ajouta que c'était de ma faute, que tout avait commencé à ma naissance, que je n'étais pas son fils. Moi, au début, je me bouchais les oreilles tandis que ma mère pleurait sans pouvoir l'interrompre. Puis je me suis levé. J'avais pris un grand couteau de cuisine, celui posé pour découper le poulet. Je me suis précipité sur mon père. Il n'eut bien sûr aucun mal à parer le coup d'un si petit garçon mais il se leva pour me frapper. Et là ma mère s'est interposée. Elle lui dit qu'il ne devait plus jamais lever la main sur moi, qu'il ne devait plus jamais me menacer, qu'il ne devait plus jamais m'adresser la parole. Entendant cela, j'ai envoyé un regard à maman pour lui demander de confirmer la dernière interdiction. Elle hurla à mon père qu'elle partirait avec les enfants s'il devait déroger à une seule de ses règles, et une seule fois seulement. Tout le monde se tût. Plus un bruit. Un silence de mort. Ils se levèrent et quittèrent la table, me laissant enfin seul. Alors j'ai pris la place la plus inconfortable, surtout pas celle royale et paternelle et je me suis servi du poulet, avec les mains car je n'y arrivais pas autrement, et j'ai mangé mon premier vrai repas depuis mon internement. Voilà Laure. Tu sais tout ou presque. Là, j'ai entamé une thérapie. Je vais m'en sortir, mais il te faudra être patiente. Alors tu vas rester immobile. Je vais partir, au moins jusqu'à l'année prochaine, peut-être plus, et tu ne diras rien, tu ne m'éciras pas, tu ne me regarderas pas m'éloigner.

Léo parti tel un automate, Laure fit comme il avait demandé.

*

Ümit était dans le jardin. Il grattait, arrachait, débroussaillait, à quatre pattes ou le dos voûté, en tout cas, toujours dans l'effort. Laure s'approcha de lui. Il ne leva pas la tête.

- *Bonjour ma fée. Tu es entre deux monde aujourd'hui. Un peu comme moi,* lui dit-il en guise de message d'accueil.
- *Comme toi ?*
- *Oui. Le monde de mon enfance et celui de ma vie d'homme. Mais bientôt les deux vont se réunir.*
- *Tu vas partir ?* demanda inquiète la jeune femme.
- *Ce doit être notre secret. Personne ne sait. Tu ne dois pas dire...*
- *C'est promis. Tu vas retourner...*
- *Gümüşhane, ce nom pour vous imprononçable. C'est mon pays. Ce sera là que le temps refermera sa boucle. Et toi ? Que t'arrive-t-il ?* Pour la première fois, il leva son visage et contempla celui de Laure.
- *Je suis heureuse et malheureuse.*
- *Tu as vu Léo ?*

Laure hochait tristement la tête.

- *Et il est reparti si rapidement, et sans rien faire ?*

Laure rougit, ne pouvant réprimer un sourire.

- *Alors tu vas devoir espérer et attendre. Tu as déjà fait beaucoup pour lui. L'an prochain... Tu verras... Vous me ferez vos adieux. Ce sera un moment magique. J'y travaille ! J'y travaille !* ajouta-t-il mystérieux. *Va prendre une pomme. Il n'y a plus de fraise.*
- *Pourquoi ? Tu ne veux plus en cultiver ?* demanda perplexe Laure.
- *Je prépare mes adieux. Et dans la tradition, lorsqu'on repart, on doit faire un cadeau à l'esprit qui a protégé notre passage. Alors j'ai arraché les plans de fraises. Il était temps.*
- *Le temps qui passe...* observa la jeune femme les yeux dans le vague. *Avant, je ne le sentais pas. Maintenant, son souffle m'accompagne. Il est inquiétant et prometteur. Une année, c'est long ! Mais ça passe. Qu'on le veuille ou non, on se retrouve l'année suivante. Sauf que, comme le temps s'écoule désormais, tout n'est plus pareil. Il y a des changements insensibles. Avant, tout était figé. Grand-mère, maman, tout. Maintenant je vois que les souvenirs et la vie, ce n'est pas dans la même dimension. Et pourtant, il faut l'un et l'autre. Un pied dans le passé, un autre dans l'avenir. Comme le vieux catalpa qui est maintenant amputé de sa plus grosse branche, et qui ne nous fait plus peur de la même façon les soirs d'orage. Petite, je voyais des monstres qui couraient sur ses branches, des lianes qui venaient nous emporter si on s'approchait trop près de la fenêtre trouble du fait des rivières qui ruisselaient dessus. Et maintenant, j'ai peur qu'il s'effondre, qu'il emporte mes souvenirs et ceux que j'aime.*
- *C'est que tu es grande alors. Tu es prête pour le grand voyage toi aussi.*
- *Tu me raconteras ton histoire Ümit ?*
- *Non !* Répondit fermement l'homme. Il se radoucissait sur l'instant. *File maintenant. Dans un an, tu verras...*



Un vendredi.

Léo courait dans le hall. Il grimpa les escaliers quatre à quatre, et entra sans frapper.

- *Madame Beauregard ! J'ai eu quelques images ! C'était juste après notre dernier rendez-vous ! Il y a donc presque trois mois.*
- *Excellente nouvelle alors !* lui répondit-elle. *Pensez-vous que ce soit un hasard si cela s'est produit à ce moment précis ?*

Léo marqua un temps d'arrêt. Il était sans voix, interloqué par cette remarque.

- *Les souvenirs, vous ne voulez pas... ?* demanda-t-il.
- *Ce n'est pas le plus important... Et nous ne sommes pas pressés non ? Répondez-moi plutôt.*

Léo ne comprenait plus. Il parla comme un automate.

- *Je ne vois pas. Dites-moi alors comment vous interprétez ça ?* dit le jeune homme.
- *Votre personne a choisi la guérison des traumatismes que vous avez vécu. Alors votre inconscient qui bloquait la porte l'a entrouverte. Il vous a envoyé un signal...*
- *Pour que je garde le lien avec vous, pour que je poursuive...* Léo avait les yeux dans le vague.
- *Exactement. Vous comprenez mon enthousiasme alors. Les souvenirs, nous aurons l'année pour les évoquer, des pages et des pages pour vous à écrire, pour moi à lire. Mais savoir que vous avez choisi d'oser me ravis bien plus que vous ne l'imaginez. Mais il y a autre chose.*
- *Dites-moi je vous prie.*
- *Vous avez couru pour m'annoncer ça. Vous êtes rentré sans respecter la moindre des politesses en vous annonçant et en frappant à la porte. Et cela veut dire que vous avez saisi l'importance extrême de cette nouvelle... Que vous avez gardé pour vous seul et durant si longtemps : bravo !*

Léo s'assit et raconta les quelques images qui lui étaient revenu. L'absence brutale de celles qui avaient remplacé ses parents durant trois années, la noirceur de l'hospitalisation et le terrible repas lors de son retour.

Il finit par avouer, juste avant de repartir, qu'une autre personne savait, une seule.

- *Laure,* répondit la femme émue assise en face de lui.

Un vendredi.

Les entretiens avaient pris une tournure différente, à la demande de la psychiatre, mais avec l'acceptation de Léo.

Chaque semaine, par écrit ou à l'oral, il devait décrire une des personnes de son entourage. Il était pour cela entièrement libre. Personne réelle ou fantasmée, de la famille ou non, fréquentée récemment ou dans les temps anciens, aimée ou détestée, présente ou éloignée.

En général Léo écrivait, puis lisait devant Ghislaine. Une fois la lecture achevée, elle demandait des précisions, apportait parfois la contradiction.

Léo ne comprenait pas l'intérêt qu'elle pouvait avoir à connaître ces personnages, mais il accepta de jouer ce jeu.

L'attention portée par la psychiatre à ce qu'il avait écrit, à ses propos, la subtilité de ses questions le confortèrent dans l'impression de l'importance qu'elle semblait apporter à ce qui pour lui, de prime abord, ne semblait être qu'un verbiage qui l'éloignait de ce pour quoi il venait chaque semaine. Et donc il poursuivit avec assiduité et investissement les séances.

- *De qui allez-vous me parler Léo aujourd'hui ?*
- *De ma sœur Charlotte.*

Il lut les quelques pages qu'il lui avait consacrées. Il raconta son histoire telle qu'il la percevait. Le rejet par son père, par Rose, mais son incroyable pulsion de vie, son sourire malgré les épreuves, son intelligence et sa détermination.

- *Elle veut faire médecine. Je parie qu'elle réussira brillamment. Et là, ceux qui l'ont à ce point méprisée comprendront leur erreur. Elle est tout sauf insignifiante. Elle connaît déjà l'anatomie. Non pour prendre de l'avance, mais par passion.*

Il décrivit son manque de confiance en elle cependant, cette souffrance au quotidien de se savoir si peu aimable, mais le cercle des amies nombreuses qu'elle avait su rassembler autour d'elle. Certaines légères, d'autres tourmentées, mais toutes originales, attachantes et sincères.

*

Une autre fois, à la demande de Madame Beauregard il se concentra en recherche d'un objet qui lui remémorait sa petite enfance.

- *Vous pensez que ce serait un moyen pour faire revenir en surface les secrets enfouis ?* s'enquit-il.
- *Voyons Léo !* La femme pouffait avec un regard teinté d'affection.
- *Bon. Vous avez raison. Il serait incroyable que je n'en ai aucun. Chez moi on dit nounours mais chez vous, il doit bien y avoir un terme clinique ? Vous avez vu ? Je suis comme tout le monde. Je dis nounours et non ours en peluche.* Il riait.
- *Elle s'amusa à son tour. Oui Léo. Les pros disent en effet objet transitionnel. En espérant sans doute que le commun ne comprendra pas de quoi il s'agit. Eh bien allez. Racontez-moi le nounours. Moi le mien trône toujours dans ma chambre.*
- *Moi non.* Il devint sombre. *C'est étrange ça n'est-ce pas ?*
- *Vous cultivez à la perfection votre originalité cher Léo. Poursuivez.*

- *Il paraît que c'est tante Rose qui m'en fit cadeau peu après mon arrivée. Là, si je n'ai pas de souvenir, je suis réglo ?*
- *Oui Léo. Aucun risque d'enfermement pour comportement irrégulier. Alors ?*
- *Il paraît que je le traînais partout. Je comparais sa douceur avec celle des lapins de monsieur Jarre. Haut comme trois pommes, ils étaient pour moi presque aussi grands que ma peluche. On m'a dit que je les caressais avec application, concentré, comme pour ne garder que celui qui serait le plus doux. Il souriait mais semblait tendu. Je ne l'ai jamais abandonné. C'était lui le plus agréable. Celui dont j'avais besoin...*

La note d'ironie auparavant présente, même la petite connotation de plaisanterie avaient maintenant disparu entre eux. Léo garda le silence. La psychiatre comprit sur l'instant le poids et la portée de ce fardeau. Elle poursuivit d'une voix douce, presque inaudible.

- *Que lui est-il arrivé à ce nounours ?*
- *Léo se concentra, fit un visible effort. Il paraît que tante Rose l'avait gardé. En souvenir. Son doudou à elle en somme. Mais elle l'envoya lorsqu'elle apprit pour ma crise et mon hospitalisation. Un jour, il trônait sur l'oreiller de mon lit. Alors j'ai demandé d'où il venait, qui il était. On m'a dit que je l'avais reconnu au premier regard mais j'ai quand même posé la question une nouvelle fois. Cette interrogation devait représenter quelque chose de profond pour moi sans que je puisse deviner de quoi il s'agissait. Sans savoir pourquoi. Les yeux de l'enfant étaient dans le vague, errants entre les deux villes sans doute, entre ses deux avenir possibles plus certainement encore. Ma mère m'avoua ne pas avoir osé me le donner avant d'être certaine que j'allais mieux. Sans relever, je lui ai encore demandé où il était, « en attendant ». Elle finit par me répondre que tout ce temps il était sur sa table de nuit, qu'elle le caressait de temps en temps...*

De nouveau la marée noire envahit la pièce. Plus un bruit, plus un murmure, pas une larme.

- *Et ? osa Ghislaine parfaitement immobile.*
- *Rien. De ce temps, je ne l'ai plus jamais touché.*
- *...*
- *Plus jamais. Il n'en fut plus jamais question.*

Léo semblait furieux. Il se leva d'un bond et disparut.

Ce fut à ce moment précis que la psychiatre comprit que bientôt les rendez-vous seraient terminés, que leur cheminement à deux allait s'achever.

*

Une autre fois Léo parla de sa tante Danièle, si prompte à éviter la corvée, si distante de l'affect. Mais il avoua qu'il avait ce jour choisi son personnage car elle le faisait rire et que justement, à cette période, il sentait la noirceur l'envahir. Alors, se devant de réagir, il avait pris celle qui bien involontairement présentait pour lui des talents d'amuseuse.

*

Il pouvait évoquer un ami ancien de l'école. Il racontait alors comment cette relation qui coupait un peu son isolement l'enthousiasmait au début, mais qu'au fil des ans, il savait que tout serait fait pour qu'il soit coupé de son ami l'année suivante. Alors, ayant perdu l'espoir, il se contentait du peu que cela pouvait lui apporter. Il s'attarda sur un ami récent,

un certain Jean-Christophe qui était dans sa classe en troisième. Ils avaient ensemble imaginé une littérature du délire et de l'abscons. Souvent Léo écrivait, Jean-Christophe déclamait, puis ils corrigeaient à deux. Parfois les rôles s'inversaient. Ils inventaient. Dans les couloirs lors des récréations, durant la pause de fin de journée.

La fin d'année les sépara. Définitivement. Et en plus, son ami quitta la capitale provinciale pour la vraie, celle du nord, là où les arbres sont verts, où les prairies sont denses.

Léo n'en tira que l'habituelle tristesse. Mais il savait que cette double séparation, celle provoquée par le choix de l'éloignement dicté par on ne savait quel religieux apeuré par le lien, augmentée par une distance d'environ huit cent kilomètres, était la dernière. Après, ce serait le jeu des options qui choisirait les classes. Le temps d'une autre vérité allait apparaître, le laissant face à lui-même.

Il passait ainsi d'un personnage à un autre, sans lien apparent. Il s'attarda plusieurs fois sur son frère Jean qui cherchait désespérément l'affection paternelle qui jamais ne venait. Il raconta la ruse de ce père qui la mimait un temps, juste avant de rabrouer l'audacieux qui avait osé lui demander de l'amour, alors qu'il n'en avait aucun à offrir, mais qu'il espérait en recevoir, jamais satisfait, jamais rassasié.

– *Vraiment ? Il n'en donne à personne ?*, s'interrogea son interlocutrice.

Léo préféra ignorer l'allusion à un amour qui lui semblait tellement étranger.

Il tenta de décrire la passion de Jean pour l'océan, ne comprenant pas comment il était possible d'avoir pour ambition la volonté de s'y dissoudre, de ne faire plus qu'un avec elle. Entendant cette allusion bien indirecte à une fusion maternelle que Léo semblait redouter, il déclencha un murmure de surprise apparent chez la psychiatre mais n'y fit aucun écho. Il confessa cependant qu'il enviait Jean d'avoir ainsi pu quitter cette ville, le petit appartement et le courroux paternel permanent.

Un vendredi cependant la femme lui demanda de décrire encore ce père. Il n'accepta qu'en maugréant de composer une nouvelle fois sur celui qu'il hésitait en tout temps à nommer.

Il le fit cependant. Madame Beauregard, à la fin du récit, lui fit remarquer que si le portait dressé n'avait rien d'original par rapport à la perception qu'il en avait maintes fois donnée, il y avait un début d'explication quant à son état, à défaut de bienveillance.

- *Parler de dépression est fort pour lui. Le mot n'est vraiment pas anodin*, lui dit-elle.
- *Vous pensez que je suis dépressif ?*, s'inquiéta-t-il.
- *Certes non ! Aucun risque Léo. Vous êtes fort. Sensible donc à fleur de peau, mais vivant. Bien vivant. Les pulsions mortifères ne vous auront pas*, le rassura-t-elle.

Et Léo reprit, tentant de comprendre ce qui avait pu rompre la corde qui avant le maintenait dans des relations *normales*. Bien sûr, mais il l'avait anticipé, on lui demanda ce que signifiait la normalité. Il répondit qu'il devait y avoir le fait de recevoir, mais aussi de donner.

- *Et c'est tout ?*
- Léo baissa les yeux. *Non. Il y a l'amour profond, initial. Celui dont on a besoin, enfant ou adulte. Du moins, j'imagine.*

Les séances se déroulèrent ainsi, dans une atmosphère apaisée, à parler *des autres*.

Cela aurait sans pu durer éternellement. Mais un jour, Léo revint avec une question sur les lèvres qu'il n'osa poser. Sauf que la fine Madame Beauregard comprit cependant à ses réponses qu'il était absent. Elle lui en demanda la cause. Le jeune homme tergiversa, mais il savait tout au fond de lui qu'elle ne le lâcherait pas. Il l'espérait même sans doute.

- *Léo !*
- *Je ne sais pas, répondit le jeune homme à nouveau enfant.*
- *Bien sûr que si vous savez. Alors allez-y. Dites-moi.*
- *Bien... À quoi servent ces rendez-vous où on ne parle que des autres, essentiellement sur des histoires que vous connaissez déjà ?*
- *Pourquoi est-ce inutile d'après vous ?*
- *Parce que ça n'apporte rien, lui répondit-il sans la moindre hésitation.*
- *Vous avez tort jeune homme. Il y a une utilité à tout cela.*
- *Laquelle ?*
- *La liste... Faites simplement la liste. Mais nous en parlerons la prochaine fois, voulez-vous bien ?*

Un jeudi.

Léo se réveilla en sursaut. Il ne put se rendormir. Il resta prostré dans son lit jusqu'au matin. Il se rendit à l'école à vélo comme chaque jour, sauf qu'il était absent. Là-bas, il ne répondit pas aux questions, suscitant l'étonnement de son professeur de mathématiques. D'habitude il prenait la parole aussi souvent que possible. Il se trompait régulièrement, mais réussissait tout autant. Il impressionnait son professeur, et ce dernier ne tentait même plus de le cacher. Bien qu'en terminale, il suivait les cours de littérature. Par simple plaisir. Car ces deux matières le passionnaient. Mais de même, durant ce cours, il ne fut pas présent d'esprit. Sa professeure s'en inquiéta. Elle le savait riche, talentueux et réservé, mais pas à ce point en retrait dans un domaine dans lequel il semblait si heureux. Elle n'obtint pas plus de réponse que son professeur de mathématiques.

Mais cet âge étant aussi celui des passions, chacun prit cela pour une humeur passagère, ou un état provoqué par une jupe légère, un sourire enjôleur voire une démarche altière.

Il rentra donc chez lui, pour une fois inconscient de ce qui avait été devant ses yeux exposé, alors que d'habitude, ne perdant aucune des paroles prononcée, il n'avait pas besoin de relire ses cours, ni même de jeter un œil aux exercices proposés. Ce soir-là donc il ne s'intéressa pas davantage aux travaux demandés ou à l'apprentissage de ce qu'il avait dans les faits complètement raté.

Ce jeudi n'était qu'un tremplin et il le savait. Son monde était en suspens. Il attendit donc le vendredi en comptant les heures, les minutes, les secondes qui le séparaient du fameux rendez-vous. Il considéra cependant cette attente comme la démonstration de son lien avec Madame Beauregard, de l'importance de ce qu'à deux ils avaient déjà accompli. Et sa perception de cette personne qu'il savait déjà belle en devint empreinte du plus grand respect.

Le lendemain consentit enfin à arriver, l'heure du départ pour l'hôpital à approcher.

Bien que d'une impatience extrême, il veilla à ne pas se présenter en avance, avec le quart d'heure d'attente nécessaire et sans plus.

Il avait depuis fort longtemps compris que ce moment de vide était un sas entre le monde du dehors, et celui plus dangereux qui l'avait amené ici, mais il en avait également perçu le caractère encore plus essentiel en ce jour.

Il était donc encore plus concentré qu'à l'accoutumée. Et lui, poli et avenant avec le garde qui surveillait l'entrée, n'entendit pas même le « *Bonjour* » que l'homme désormais bienveillant lui envoya.

– *C'est à vous*, lui dit enfin la secrétaire.

Léo monta et ouvrit la porte.

Un vendredi, de Toulon un éclat.

Il salua Madame Beauregard et s'installa selon leurs habitudes.

- *J'ai fait un rêve...*
- ...
- *Je venais de faire une composition. Une analyse détaillée en géographie. Il fallait décrire les grandes métropoles régionales et leur rayonnement. Le sujet m'avait passionné et mon stylo courait sur la feuille. La sonnerie retentit et j'allais rendre ma composition. Mais au dernier moment, je réalisais que j'avais oublié un nom. Une ville.*
- ...
- *Toulon...*

Ghislaine laissa le lourd silence envahir l'éther qui une nouvelle fois les réunissait. Léo glissait insensiblement vers la porte sombre qui jamais ne voulait s'ouvrir. Celle qui créait son vide intérieur et le froid qui régnait en lui depuis si longtemps. Voyant le désarroi du jeune homme, elle prit la parole.

- *Voulez-vous que nous en parlions ?*, lui dit-elle rompant ainsi les tentacules qui le menaient vers un endroit sombre et glacé.
- *Vous souhaitez qu'on analyse mon rêve ?* répondit-il.
- *Léo ! Ne vous moquez pas de moi ! Vous n'avez nulle besoin de ma présence pour analyser vos songes, et vous le savez parfaitement. Alors dites-moi ! exigea-t-elle d'un ton péremptoire.*

Léo marqua de nouveau un long silence. Il se leva, considéra la pièce avec un sentiment étrange et indéfinissable en ce court instant. Il observa son interlocutrice comme si elle devait ne plus jamais lui adresser la parole, puis se rassit enfin, scruté par l'œil perçant de la femme qui ne perdit pas une miette de l'étrange cérémonial. Il photographia les lieux, s'imprégna des odeurs, du caractère clos de la pièce, de l'étrange couple qu'il formait avec cette femme. Car il savait que ce rendez-vous était le dernier.

- *Il est temps Léo. C'est à vous. Allez-y, et sans crainte.*

Léo lui envoya un regard. Un dernier. Celui de l'enfant perdu, en arrêt devant l'éternelle porte blindée dont il ne possédait pas la clé.

- *Vous êtes venu pour ça*, l'encouragea la femme.

Mais Léo entendit une autre voix. Une ténue et affectueuse qui lui dit « *Il est temps Léo. Votre moment est venu. Ne vous dérobez pas. Impressionnez-moi, émouvez-moi. Mais surtout, libérez-vous Léo* ».

Il devint immobile et aussi dur qu'une pierre. Comme si la vie l'avait quitté, comme si un démoniaque démiurge avait pris la possession de ses membres, mais pas de sa volonté. Et enfin il commença.

- *Toulon... Je n'aime pas cette ville car on m'y amena de force. Contre mon gré. Mais ce n'est pas cette détestation qui m'a privé de sommeil après le songe. C'est autre chose.*

Il prit sa tête dans ses mains.

- *Toulon... Mon père, celui que je ne veux nommer. Car il me fit du mal, tant de mal. Il exigea sa femme, me privant de l'amour de ma mère pour son plaisir égoïste. Il me rejeta lorsque je revins désorienté, encore plus faible que lorsque je les avais quittés. Il voulut me frapper, puis se venger de je ne savais quoi. Et c'est dans cette direction que j'ai cherché. Vainement. C'est ce que vous appelez la porte blindée qui me barrait l'entrée. Celle dont la serrure ne s'ouvrait pas avec le clé dont je dispose.*

Il se mit à pleurer à gros sanglots, puis cria haut et fort.

- *MA MÈRE ! C'est elle que je déteste ! Mon père me priva d'elle, me rejeta ensuite, voulut me violenter, mais elle ! Qu'a-t-elle fait ? RIEN ! RIEN DE RIEN. Elle m'a abandonné pour un prétexte qu'elle croyait incontournable alors qu'il ne l'était clairement pas. Ensuite, elle a provoqué un deuxième abandon. Et cela ne se fait pas ! Quand on ne veut pas un enfant, il y a des moyens pour ne pas en concevoir. Et s'il arrive par erreur, on avorte. Et si malgré tout il ose sortir dans ce monde, on l'abandonne. UNE FOIS ! MAIS PAS DEUX ! Jamais deux. Cela ne se fait pas. Il fallait me laisser devant une de ses église chérie. Ou à Rose, mais alors sans venir me découper en morceaux une nouvelle fois trois ans plus tard. Cela ne se fait pas. C'est un crime. C'est elle que je déteste. Elle qui est la seule responsable. C'est elle la porte dérobée que je ne voulais pas voir. C'est elle le nom manquant sur la liste. Car j'ai parlé de tout le monde, sauf de la criminelle. « Je ne pouvais pas faire autrement ». La belle affaire. Tu te fais sauter tous les soirs parce que tu aimes ça. Mais tu en as honte. Alors tu vas à l'église pour expier le péché de chair. Et tu recommences ensuite. Es-tu agenouillée sur ton prie-dieu lorsqu'il te prend ? Te demandes-tu parfois s'il est normal d'avoir ainsi banni un enfant de l'amour dont il avait tant besoin ? Et ma sœur détestée par tous ? « Je ne pouvais pas faire autrement ». C'est ton mantra, ton excuse depuis toujours. Alors tu lui a interdit de me parler à mon père, et encore, il y avait des dérogations. Des coups, j'en ai eu un peu. Des insultes sans doute aussi, mais je ne les entendais pas. J'ai coupé. Plus de lien. Mais cela ne t'a pas suffi. Une école loin de chez moi et dans laquelle je serai rejeté. Voilà ce que fut ma punition pour avoir osé naître. Pas d'ami chez moi, aucun dans mon école. Coupé en deux. Entre deux quartiers, deux femmes, deux villes, deux crises qui m'amènèrent chez les fous, deux thérapeutes ! Voilà pourquoi je suis seul. Pourquoi ne m'as-tu pas déposé devant une église ? Parce que tu voulais en plus préserver ton image de sainte, de femme parfaite, dévouée et aimante. Ce que tu n'es pas, que tu n'as jamais été, en tout pas cas pas avec Jean, moi et Charlotte. Tu as failli. Ce n'est même pas que tu n'as pas réussi à nous protéger, car ceci est pardonnable. C'est que tu n'as jamais voulu le faire. Il te suffisait de partir avec nous, ou de refuser de faire la garde-malade avec un dépressif que rien ni personne ne sauvera. Tu t'es longtemps plainte de ne pas avoir eu le droit d'exercer un travail. Parce qu'il faut une autorisation pour ça ? Il en faut une aussi pour aimer ses enfants ? Il en faut une pour dire « non » à son conjoint ? Il en faut une pour ne pas abandonner un nourrisson sans défense puis le transpercer d'aiguilles brûlantes en le reprenant après trois années d'absence ? JAMAIS JE NE TE PARDONNERAI. Maintenant je sais. Alors tu auras la pire des punitions.*

Léo reprit son souffle. Toujours la tête dans ses mains, il ne pouvait voir en face de lui sa psychiatre qui riait et pleurait dans le silence de son habit blanc qu'elle se devait de revêtir.

- *Tu ne sauras désormais plus rien de moi. Mais je continuerai à te voir. Par intermittence. Uniquement pour donner le change. Tu ne me connaîtras jamais. Je serai souriant, poli mais distant. Infiniment distant. Tu périras du pire des poignards.*

Le plus tranchant, le plus enduit de poison, un curare qui détruit lentement, qui défera ton image d'icône catholique. Le silence ! Tu n'auras plus que mon silence. Et plus jamais je n'emploierai le mot « maman ». Je n'ai aucune « maman ». J'ai une mère qui m'a fabriqué contre son gré, obéissant aux hormones et à la nature, puis qui m'a oublié, puis qui s'est rappelé qu'elle avait un autre fils. J'ai une mère qui m'accueille autant qu'elle le put, qui m'aima autant que je l'y autorisais, et il se trouve que c'est la sœur de la première. Mais elle ne put rien faire devant la loi des hommes lorsqu'on m'arracha à elle. Mais je n'ai pas de maman. Je n'en ai jamais eu et je n'en veux plus. Je me suis construit sans, je vivrai sans. Tu périras par mon silence.

Les deux restèrent parfaitement immobiles, sans oser se regarder. Puis après une longue éternité Madame Beauregard prit la parole.

- *Léo... C'est très fort ce que vous avez trouvé et dit. Je suis bouleversée. Émue et fière. Mais j'ai aussi très peur pour vous. Je n'ai pas vraiment envie de vous laisser repartir dans cet état. Vous comprenez ?*

Léo marqua une nouvelle pause.

- *Oui je comprends.*

Il la regarda enfin, droit dans les yeux. Il riait.

- *Une chambre ici... Je veux bien... Mais je ne veux pas être attaché !*

Il riait de plus belle.

- *Il n'en était pas question. Par contre, après votre magnifique tirade, oser me dire que vous refusez d'être attaché... Elle est bien bonne celle-là !*

Elle le prit dans ses bras et rit avec lui.

Un mardi.

- *Bonjour Léo. Comment allez-vous ?* demanda la psychiatre à son jeune patient qui venait d'arriver dans son bureau.
- *Pas mal je crois. J'ai beaucoup ri, beaucoup pleuré et réfléchi bien davantage. Je pense que j'ai fait le tour de tout ça. Mes yeux sont vides des pleurs nombreux qui sortirent enfin. Ma tête est épuisée de ce monologue permanent depuis ces cinq journées. Alors oui, ça va, je vais pouvoir passer à autre chose. Mes souvenirs ne sont pas revenus, mais je n'en ai plus besoin désormais. Je connais mon histoire. Je sais d'où je viens, je sais ce qui c'est passé et je connais l'influence que tout ça a eu sur toute mon enfance. Après tout, c'est ainsi que je me suis construit. Sans elles. Je suis Éo. Un Léo sans elles. Les souvenirs n'étaient pas importants au final. C'est tout le reste qui l'était. L'innommable. La douleur oubliée. Les larmes emportées. Et ma solitude comme fossile de cette période. Ma colère est partie avec mes larmes je crois.*
- *Et avec votre...*
- *Avec ma mère ? Comme elle n'est pas là, on va dire « avec Mylène ». Oui ça ira. Je vais faire comme j'ai dit. Ne rien montrer, ne rien laisser paraître. D'ailleurs je n'en ai plus ni l'envie, ni le besoin. Je suis loin désormais.*
- *Alors je vous laisse partir ? Vous me direz si ça ne va pas ? Même durant la pause estivale ?*
- *Oui. Mais je ne suis pas certain d'avoir envie de revenir. Ce fut tellement douloureux et lourd que je voudrai passer à autre chose.*
- *Et vous avez raison. Mais il est sans doute un peu tôt pour décider de septembre. Je vous garde votre créneau le premier vendredi de la rentrée. Vous me direz si vous souhaitez décommander. Vous voyez ? Je vous fait confiance Léo.*
- *Oui Ghislaine. Comme moi qui m'en suis entièrement remis à vous. Ce n'est pas classique chez moi, savez-vous Ghislaine ?*
- *Oui ! Elle riait. Je sais que ce n'est pas votre style. Ou plutôt que ça ne l'était pas. Une dernière chose cependant. Je pense que nous devrions faire le point.*
- *C'est vrai, répondit pensif Léo. Il y avait donc deux portes dans ma vie. Elles symbolisaient tant de notions, tant de déchirements. Des entraves qui m'ont marqué profondément les poignets de cicatrices qui jamais ne seront effacées. Mais j'ai désormais compris. Alors je suis plus fort. Et je me nourrirai de ces marques. Car je suis vivant. Rose m'aima, une autre femme m'aimera. D'un autre amour. Et je le lui rendrai... Vous savez, je n'ai guère envie de m'étendre davantage sur le sujet maintenant.*
- *... Et elle aura beaucoup de chance cette femme-là. Bonnes vacances Léo.*

Les deux, très émues¹, s'enlacèrent longuement, chacune posant sa tête sur l'épaule de l'autre.

Puis Léo partit sans se retourner. Car aucun mot « *fin* » ne pouvait être apposé sur leur histoire.

*

En rentrant chez lui après ce moment d'une incroyable intensité, Léo ne répondit à aucune des questions qui lui furent posées. Par contre, il consentit de nouveau à la parole, comme si de rien n'était, comme si pour lui une nouvelle vie commençait.

Été 1989.

En arrivant Laure se précipita dans la maison. Elle prit le temps de saluer grand-mère et tante Rose, puis arpenta les pièces une à une. Elle explora ainsi en tentant de ne pas montrer son impatience.

Elle vit enfin Léo. Il était dans le jardin en grande conversation avec Ümit. Elle se figea, observa le visage du jeune homme. Il était apaisé, rayonnant d'un appétit de vie qu'elle n'y avait jamais vu. Alors elle se retourna, cacha l'immense sourire qui barrait son visage et partit saluer les autres.

- *André va venir tout à l'heure, annonça Marie-Anne. Avec sa future femme ! Là, ils sont en ville.*

Il s'agissait d'Esther. Une femme de petite taille, potelée et brune. Au premier regard, on pouvait remarquer son sourire qui exprimait bonté et détermination. Il suffisait pour cela de ne pas poser les yeux sur une impressionnante poitrine qu'elle arborait fièrement. Mais au-delà de son apparence joviale sommeillait une femme déterminée.

Ainsi, son prénom affichant sa confession, sa famille lui avait intimé l'ordre de ne plus fréquenter un jeune homme qui n'avait pas embrassé la sienne. Elle ne prit pas le temps de réfléchir pour réagir.

- *C'est simple alors. Je me marierai sans vous, je ferai des enfants que vous ne verrez jamais et vous n'entendrez plus jamais parler de moi. Mais bien sûr, vous pouvez encore changer d'avis... Ah oui ! J'allais oublier. Pour André le goy. Une remarque désobligeante à son encontre, une seule, une plaisanterie de travers et vous souffrirez de la même punition.* Elle effaça le sourire imprimé sur son visage et le remplaça par une grimace d'une détermination sans faille. *C'est clair là ?*

Elle avait reçu en retour l'admiration et la fascination de son amoureux qui ne la quittait jamais.

Pierrick quant à lui, du haut de ses dix-sept ans butinait et affichait sans complexe son goût pour l'amour, tout comme son homosexualité. Et c'était maintenant au tour de Jacques de montrer sa tolérance et son ouverture. Il dût affronter les remarques cyniques d'un Philippe soulagé de voir son fils enfin redevenu *comme tout le monde*.

Pour les plus grands les cousins avaient enfin dépassé l'âge des querelles et de la jalousie. Ce petit monde cohabitait désormais sans histoire.

Le changement notable dans la propriété concernait celui qu'elles¹ avaient considéré à tort comme indestructible : le vieux catalpa. Il avait fallu l'amputer d'une autre de ses plus belles branches. Celle-ci en effet menaçait à son tour de tomber, fracassant la toiture. Ainsi déséquilibré, il montrait que le temps l'avait lui aussi rattrapé. Car chacun savait sa fin proche. Il semblait évident qu'après les deux premières, une autre de ses massives tentacules voudrait se détacher, et un jour, il faudrait se résoudre à l'abattre.

Les cousins avaient donc grandi. Et si en jeunesse ils s'étaient senti exempté de la course de la petite aiguille, chaque année séparant les retrouvailles s'étendant au-delà de l'infini de leur perception, si quelques années auparavant ils avaient perçu les effets de la trotteuse puis de la grande aiguille sur leurs corps chrysalides, désormais il sentait même le mouvement de la petite qui déjà les emportait. Chacun rêvait d'ailleurs, d'un endroit où construire sa maison et vivre loin des parents et autres ancêtres. Il y avait évidemment

déjà la nostalgie de cette enfance passée à toute vitesse, même si cela avait été dans l'éternité d'une vie sans le temps, mais l'avenir les appelait.

Ils entendaient donc profiter le plus possible de ces désormais rares moments où ils se retrouveraient.

Quant aux *autres* adultes, épuisés par les années de parentalité au quotidien, du moins pour ceux qui avaient été assez présents pour cela, ils regardaient avec fierté la jeunesse s'envoler, en pensant que très bientôt, les retrouvailles se feraient autour d'une caisse en bois dans laquelle partirait l'un d'entre eux pour un interminable sommeil.

Et chacun pouvait en donner le prénom.

Presque immobile en effet, Marie-Anne semblait épuisée par cette vie qui lui échappait maintenant, même si elle regardait celle des autres avec son éternelle affection.

Rose quant à elle, aussi rattrapée par l'âge, dépassée par les nouvelles mentalités avait été contrainte à la retraite. Elle souffrait du cœur et des artères, et quand on lui posait la question, elle prétendait savoir qu'elle ne ferait pas de vieux os, affirmant fièrement qu'au moins sa croyance avait une utilité puisqu'elle n'avait pas peur.

*

En milieu d'après-midi, Laure et Léo se retrouvèrent enfin. La pudeur du moment la tétanisa. Mais Léo lui prit la main et l'emmena vers l'ancien terrain vague. Ils virent en effet un nouveau grand panneau peint indiquant la future résidence *vue Loire*, décorée dans cet imaginaire de terrasses en hauteur habitées de plantes vertes et de buissons. En bas se trouveraient des allées accueillantes sur lesquelles on voyait déambuler des jeunes femmes entourées d'un ou deux enfants, voire d'un mari. Un éden commercial de l'immobilier en somme. Les travaux n'avaient cependant toujours pas commencé. Le promoteur avait donc changé de nom, mais sur le fond le projet était le même.

Ils pénétrèrent sur le terrain des exploits de leur enfance et s'assirent.

- *Tu vas bien Léo ?*
- *Oui Laure. Je vais bien. Je dois t'expliquer ce qui s'est passé.*
- *Tu le dois en effet. J'ai eu tellement peur... C'est vrai que tu vas bien ?*
- *Oui. Je sais tout. Et je te raconterai. Mais pas maintenant. Nous avons autre chose à faire sous peu.* Laure rougit, mais comme il n'osait pas la regarder, il ne s'en aperçut pas. *Voilà. Il y a deux ans... J'ai été bouleversé et j'ai du coup perdu tous mes repères. Avant, tout était sous contrôle. C'était certes fragile mais efficace. Le moins de ressenti possible, pas trop d'affect, la solitude pour compagne, même si je n'ai rien oublié des moments que nous avons partagé. Puis j'ai commencé à vraiment grandir. Je veux dire dans ma tête. Et là... La sensibilité du monde, sa beauté tragique, l'amour et la souffrance... J'ai pris tout ça dans la figure et j'ai craqué. Je me suis effondré. Il y eut la visite de la maison de « Petit Pierre ». Un être difforme, handicapé et qui a réalisé des œuvres montrant son incroyable sensibilité. Il en est devenu infiniment beau. Il y eut également le souvenir des « Sisters », ces amies de Rose sœurs et lesbiennes qui ne pouvaient vivre leur amour, alors qui le cachèrent ou le sublimèrent, je ne sais. Il y eut enfin « Le sorcier ». Cet être qui nous faisait si peur et qui, lui aussi, souffrait de sa perception du monde violente et sans filtre. Il ne pouvait aimer et pourtant il ne faisait que ça. Après, il y eut ton baiser, ta beauté dévoilée. Et là, je n'ai plus supporté. Il m'a fallu m'isoler. Quitter ce monde définitivement pour ne plus souffrir autant. Alors je me*

suis éloigné et tu. Mais heureusement, j'ai été accompagné par une femme. Madame Beauregard. Je te raconterai. J'ai souffert, j'ai vécu sur mon île déserte, dans ma tanière comme disait mon frère Jean, et avec cette aide, le repli sur moi m'a permis de comprendre. Tu sauras... Bientôt... Mais c'est sans importance vois-tu. Car je suis guéri. Comprends-tu Laure ?

Laure se leva et tournoya en chantant.

- *Non Léo. Je ne comprends pas. Mais je sais que tu es vraiment là, alors ça me va.*
- *Ces vacances, je serai absent toutes les matinées. Je vais refaire à neuf l'appartement de Rose...*
- *Rose. Tu dis Rose et non plus tante Rose comme avant. C'est parce que tu te sais adulte ?*
- *Non. C'est parce que ce n'est ni ma tante, ni ma mère. C'est comme... Mylène. Je l'appelle Mylène désormais. Bref. Je dois tant à Rose, je vais la choyer maintenant.*
- *Je pourrais venir avec toi ?,* lui demanda Laure avec des yeux implorants.

Les deux s'embrassèrent longuement, puis rentrèrent enlacés. A proximité de la maison ils se détachèrent, histoire de donner le change.

*

Ce soir-là, Ümit venait faire ses adieux. Il repartait pour son pays lointain et son imprononçable province inconnue. Laure vint à sa rencontre lorsqu'il entra dans le grand salon. Elle avait poussé la table, histoire d'en dégager le volume. Elle le prit pas la main et l'assit au milieu de autres qui ne comprenaient rien. Léo s'assit à son tour. Il avait en main un djembé et devant lui une partition. Laure se leva et se mit à chanter, accompagnée par le jeune homme qui marquait le tempo. La voix était envoûtante, le rythme ensorcelant. Alors Ümit se mit à danser sur les notes aiguës de Hastane Önü. Celles de sa culture, de son enfance peut-être. Il leva une main verticalement au-dessus de sa tête, posa l'autre sur sa taille et se mit à tourner les yeux clos. Il était redevenu jeune et aérien. Il tournoyait, ondulait, volait dans les airs, infiniment gracieux, infiniment beau avec un sourire béat.

À la fin de la musique, Laure le gratifia d'une révérence lente autant que ample pendant que Léo applaudissait sans la moindre pudeur. Ümit salua tout le monde à tour de rôle, puis prit les deux enfants par la main. Il les amena dans ce qui était pour une dernière fois SON jardin. À la place des plans de fraise se trouvait un tapi de fleurs d'un bleu discret et pâle.

- *Il s'agit de fleurs de lin, leur dit-il. Elle protègent ceux qui s'aiment pour la première fois.*

Il unit leurs mains et partit ainsi.

Léo déshabilla Laure dans le clair-obscur de cette fin de journée. Laure déshabilla Léo de même. Ils s'allongèrent et s'aimèrent ainsi pour la première fois au milieu des fleurs. Le temps avait passé, elles¹ n'étaient désormais plus des enfants. L'union était scellée, le tourment apaisé. Ils n'avaient plus qu'à s'aimer.

Ce qu'ils firent longuement, toute la nuit, bercées par les étoiles, les fleurs et le vol des chauves-souris qui venaient les caresser.

Épilogue.

Chère Ghislaine,

Je me permets de vous écrire à votre adresse professionnelle, la seule dont je dispose, en espérant que cette lettre vous parviendra, même si vous n'exercez plus vos incroyables talents dans la cité varoise de mon enfance.

Que d'années ont passé ! Ma grand-mère est décédée il y a trois ans déjà, ma tante Rose a de gros soucis de santé et ne peut plus se déplacer. Voilà pour les personnes dont je me sens réellement proche.

Mais il y a aussi Laure, la femme de ma vie. Et c'est là que vous intervenez. Nous allons nous marier, mais dans la plus stricte intimité, ce qui veut dire qu'il n'y aura personne à notre mariage, vraiment personne, surtout pas *elle*. Mais la loi est ainsi faite : il nous faut deux témoins. Pour Laure, ce sera Christine sa maman, pour moi et si vous l'acceptez, ce sera vous, avec votre mari bien sûr.

Laure ne vous connaît que par les nombreux récits que j'ai fait de nos incroyables moments, dans votre pièce éclairée des photos de l'élément aquatique, mais elle est impatiente de rencontrer celle qui me fit tant pleurer... pour me sauver ensuite...

Si cela pouvait vous décider, je vous promets d'installer une piscine de façon à ce que nous nous baignions nues¹ toutes les cinq.

Respectueusement, Léo.

Cher Léo,

Votre missive m'est parvenue. Oui j'opère toujours dans le même établissement et mon bureau est toujours décoré de photos des endroits où je me suis baignée, même si ce ne sont plus celles que vous avez jadis contemplées.

C'est avec grand plaisir que j'accepte votre invitation. Je viendrai alors avec ma compagne, mais il y a peu de chance qu'elle soit d'accord quant à une baignade nues¹ et à cinq (mais vous m'avez fait rire comme vous le souhaitiez). Par contre, j'hésite à vous promettre de ne pas pleurer à chaudes larmes en voyant votre bonheur et en y participant.

Dans un avenir proche peut-être pourrons-nous à notre tour nous marier. Et là, ce sera à vous d'être mon témoin si vous le voulez bien. Cela serait pour moi un immense honneur.

Savez-vous, ma fonction est difficile, mais une victoire comme la vôtre donne toutes les énergies, alors je poursuis ma tâche, avec des moments de doute du fait des échecs, mais aussi l'impression d'aider et d'avoir parfois un vrai rôle.

Je termine en vous disant une fois pour toute mon admiration pour ce que vous étiez et qui vous êtes devenu.

Vous avez su faire preuve de détermination, d'une totale impudeur, de perspicacité et d'une formidable force. Car une fois que vous avez choisi de me faire confiance, vous avez déplacé des montagnes comme bien peu en sont capables. Vous avez ouvert la porte qu'on croyait cadenassée, non la grande imposante, massive qui semblait bloquer l'entrée, mais l'autre, celle qu'on ne se hasarde jamais à regarder, celle qui n'est pas vraiment close, juste poussée, histoire de nous provoquer. « *Oseras-tu ?* » semble-t-elle nous dire.

Et vous avez pris le risque. Contempler ce qui vous terrorisait, puis le défier en lui répondant « *J'ai osé, j'ai vu et je sais. Désormais, je n'ai plus peur de toi. Car tu es en moi, et en me faisant souffrir, tu m'as offert le plus beau des cadeaux : croyant me détruire, tu m'as construit* ».

Grâce à L'Or, Éo à retrouvé son aile.

Je serai donc là avec Léandra, et finalement, je vous promets de pleurer beaucoup. Après tout, c'est chacun son tour.

Bien à vous, Ghislaine Foldingue.

Quelque par en traversant le Morvan à vive allure, le 18 11 2024



Mail de contact : point-contact-edition@ik.me

Ce roman est sous licence CC-BY-NC-SA-ND